AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.

AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE;

Traduites de l'allemand de Mme. PICHLER,

Par Mme. Isabelle DE MONTOLIEU.

La vie n'est pas le premier des biens.
Schiller.

TOME SECOND.

PARIS,
Chez P. BLANCHARD et EYMERY,
rue Mazarine, no. 30.
Et Palais-Royal, galeries de bois, n°. 249.
AU SAGE FRANKLIN.

1812.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.

LETTRE XXVIIme.

AGATHOCLÈS A CALPURNIE.

Nisibis, octobre 301.

Ta lettre, ma charmante amie, m'a fait un plaisir extrême; elle m'a transporté à cet heureux moment de ma vie, où vivant à Rome, dans la maison de ton père, avec toi et les siens, je passais les journées les plus agréables. Tu me donnes des nouvelles excellentes de ces aimables amis à qui je pense si souvent, et tu me procures le délicieux sentiment d'être apprécié par toi avec estime, et d'avoir obtenu ta confiance. Je te re-

mercie du plus profond de mon cœur pour chacun de ces plaisirs, mais surtout pour ton amitié, que je chercherai, je t'assure, à mériter toujours davantage.

Tu sais, mon amie, et tu le répètes même dans ta lettre, que la liaison du prince d'Arménie avec ta Sulpicie ne m'a jamais paru ni raisonnable ni légitime; cependant, je ne m'attendais pas à ce dénouement, quoique je crusse connaître parfaitement Tiridate; et si je l'ai blâmé de son amour pour Sulpicie, je le blâmerai bien plus encore à présent de l'oublier. Depuis notre arrivée en Asie, je ne l'ai presque pas revu, à l'exception du temps du voyage et de quelques jours que j'ai passés à Nicomédie : nous nous écrivons quelquefois, mais seulement pour des affaires militaires. J'ignore donc absolument sa manière de vivre, et ses alentours ne me sont point connus. Des bruits conformes à ce que tu me dis, courent sur lui, mais je ne sais si je dois y ajouter foi; quand il s'agit de blâmer

quelqu'un que j'aime, j'attends le plus qu'il m'est possible, et avant de faire parler la voix sévère de l'amitié, il faut que je sois convaincu par mes yeux que mon ami mérite cette sévérité. Sois donc bien persuadée que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour connaître l'exacte vérité, et que j'agirai alors d'après les circonstances, pour répondre à ta confiance et sauver du désespoir la malheureuse Sulpicie. Sans vouloir justifier à l'avance Tiridate, je te prie seulement de faire attention qu'il est assez distingué par sa naissance, sa fortune et ses qualités personnelles, pour être remarqué par la foule oisive, toujours disposée à critiquer, envier et blâmer, et qu'un prince jeune, beau, aimable, vivant dans une cour dissolue, est exposé à bien des tentations; que tout ce qui pourrait arriver est déjà regardé comme exécuté. Le monde, en général, juge et parle sans réflexion. Une preuve que je puis déjà te donner contre les bruits qui se sont répandus, c'est qu'il est faux que Tiridate

ne peut consentir à s'éloigner de Nicomédie ; il est, la plupart du temps, à l'armée près de César Galérius, où il s'est distingué par sa valeur et par des talens de général d'armée : d'ailleurs je ne te dis point cela pour excuser Tiridate, je ne sais rien ni pour ni contre lui, mais peut-être que ces réflexions pourront alléger le chagrin de Sulpicie et empêcher cette intéressante femme de succomber à son désespoir. Si rien ne s'oppose à ce qu'elle sache que tu m'as écrit, dis-lui de ma part qu'elle m'inspire le plus tendre intérêt, que je pleure avec elle, que je suis moi-même trop malheureux pour ne pas comprendre et partager ses souffrances. Dis-lui de ne pas trop se fier au témoignage de Marcius Alpinus ; il m'est connu depuis longtemps comme un homme d'un esprit transcendant, mais gâté par le commerce du grand monde et par la volupté ; son cœur est de glace, il ne croit pas à la vertu, et n'accorde quelque estime qu'à ce qui peut procurer à ses sens des jouis-

sances. Son opinion peut être juste ; parce que les passions et la sensibilité ne l'égarent jamais ; mais aussi il peut se tromper en jugeant les autres d'après lui-même, et j'espère que c'est ce qui lui est arrivé avec Tiridate. Défie - toi, chère Calpurnie, en général, des bruits publics, ils sont le plus souvent ou faux, ou exagérés. — Je me doute qu'ils t'ont aussi appris quelque chose de mon sort actuel ; la dernière phrase de ta lettre me le fait présumer ; mais tu ne me parais instruite qu'à demi, et je veux te rendre confiance pour confiance.

Te souvient-il de cette Larissa, l'amie de mon enfance et l'amante de ma jeunesse, dont j'aimais tant à te parler, et que je croyais avoir perdue pour jamais ? Le sort, toujours implacable, me l'a rendue... mais non plus comme mon bien ; elle est la femme de mon général. — Je ne prétends pas te persuader que ce titre a triomphé de mon amour, et que l'épouse de Démétrius me soit devenue indifférente : tu ne le croirais pas. — Non

Calpurnie, j'aime encore Larissa comme dans le temps où elle me fut enlevée. — Mais cette passion n'a nul rapport avec celle de Tiridate et de Sulpicie, elle n'est point réciproque et remplie d'espérances; Larissa, contente d'avoir retrouvé l'ami de son enfance, le traite avec amitié, mais rien de plus. Elle est chrétienne, l'épouse d'un chrétien; leur religion donne une telle force aux liens du mariage, que la mort seule peut les dissoudre.... Je ne me permets donc pas la moindre espérance; j'adore Larissa, mais j'aime aussi Démétrius; j'ai défendu sa vie au péril de la mienne, et je le ferais encore; plains-moi, mon amie, et, je t'en conjure, ne tourne pas en ridicule mon amour sans espoir : il faut être heureux pour supporter des plaisanteries.

Si tu veux me favoriser encore d'une lettre, et me donner des nouvelles de toi, de ta famille et de notre malheureuse Sulpicie, aie la complaisance de l'adresser à Nicomédie, sous enveloppe,

à mon père, qui sait toujours où je suis; peut-être y serai-je bientôt moi-même. Le désir ardent de fuir une situation qui ne s'accorde ni avec mon repos ni avec mes principes, et l'obligation de parler à Tiridate, m'appelleront bientôt sans doute à Nicomédie. Reçois encore mes vifs et tendres remercîmens pour ta confiance, et l'assurance que, dans quelque lieu que j'habite, dans quelle circonstance où je me trouve, le plaisir de recevoir de tes nouvelles sera toujours pour mon cœur une douce jouissance, et ton amitié un baume consolateur.

LETTRE XXVIIIme.

LARISSA A JUNIA MARCELLA.

Nisibis, octobre 301.

Les plaisirs de ce monde, ma Junia, ne sont jamais de longue durée; Dieu les accorde à l'homme mortel pendant quelques instans, pour lui donner une

idée de ce qui l'attend après cette vie; mais il nous les ôte pour nous montrer que cette terre n'est pas notre véritable patrie, et pour ne pas nous y attacher trop fortement. Des compagnons de voyages agréables, et avec qui nous voudrions faire toute la route, nous accompagnent quelque temps, et puis disparaissent. Des contrées délicieuses où l'on aimerait à s'arrêter, s'offrent à notre vue; mais le sort nous entraîne, il faut aller en avant, quitter ces lieux enchanteurs, traverser des vallées sombres, effrayantes, environnées de précipices; quelquefois on rencontre encore un doux ombrage, on marche sur des fleurs, mais plus souvent sur des ronces et des cailloux qui blessent et déchirent; et l'on arrive enfin sur une hauteur rayonnante de gloire, où l'on trouve repos et bonheur éternel.

Mais moi, pauvre voyageuse égarée, combien j'en suis loin encore! Le court espace de mon bonheur passager vient de s'évanouir; des nuages s'élèvent de

toute part, ils obscurcissent ma route, qui devient à chaque instant plus pénible. Dieu seul sait ce que je deviendrais ; mais l'idée qu'il *le sait*, et que je puis en toute sûreté m'abandonner à sa volonté divine, suffit pour me rassurer ; il ne peut vouloir le mal : ainsi les épreuves qu'il m'envoie sont bien sûrement pour mon bien à venir. Qui est-ce qui ne supporterait pas un jour de mauvais chemin, une nuit de mauvais logement, avec la certitude d'arriver dans le séjour où l'attend un bonheur sans mélange et sans fin ? Démétrius, à peu près rétabli de ses blessures, commençait à se lever et à former des plans avec ses officiers pour le reste de cette campagne et pour la prochaine. Content de moi, aimant Agathoclès, nous le témoignant à tous les deux par sa bonne humeur, je n'avais jamais été aussi heureuse, lorsqu'il arriva tout-à-coup un ordre de Dioclétien à Démétrius, de remettre le commandement de son armée à Marcius Alpinus, actuellement

favori de César, et jadis tribun du peuple. Il est déjà en chemin pour remplacer Démétrius. Le prétexte de sa disgrace est son expédition trop hasardée sur Nisibis, que le succès même n'a pas justifiée; on lui fait un crime de l'avoir risquée avec si peu d'espoir de réussir, et d'y avoir sacrifié autant de monde : mais on ne dit pas combien cette armée était déjà fondue par les maladies, les besoins de toute espèce, et comme on la laissa sans secours, de propos prémédité. A quoi bon répéter ce qui ne sert plus à rien, ce qu'on ne veut pas savoir ? Quant à moi, je ne suis fâchée de cet évènement inattendu, que par la peine que cela fait à Démétrius : sa santé, qui se rétablissait à vue d'œil, en a beaucoup souffert, son humeur est devenue sévère et mordante, tout ce qui l'entoure en souffre, et moi plus que personne. Il a donné à l'instant sa démission, ne voulant pas servir, dans un grade inférieur, un maître injuste et ingrat, et dans peu de jours nous par-

tons pour habiter notre villa, sur les bords du Bosphore.

Tu vois, Julia, que toutes les circonstances, d'accord avec tes conseils, favorisent ma séparation avec Agathoclès : il faut que je t'avoue que, malgré les murmures de mon cœur déchiré, je crois que c'est un bien pour tous les deux : je commençais depuis quelque temps à voir avec chagrin qu'il ne partageait pas mes sentimens paisibles ; une agitation inquiétante se faisait remarquer dans tout son être, ses regards se reposaient rarement sur moi ; mais quand je les rencontrais par hasard, leur expression n'était pas celle que j'aurais désiré d'y trouver : il recevait les assurances de ma tendre amitié, tantôt avec une chaleur trop ardente, tantôt avec un froid glacial ; quelquefois il me recherchait avec empressement et ne pouvait me quitter, et tout-à-coup il m'évitait de la manière la plus marquée. Il était inégal dans toutes ses actions, et presque humoriste ; et la douce paix de mon cœur s'en-

vola par cette conduite extraordinaire. Je croyais cependant ne faire qu'une expérience de tous les temps, c'est que les hommes ne savent pas aimer comme nous et se contenter du sentiment délicieux d'une amitié exaltée, par une nuance plus vive et plus tendre; elle n'est rien pour eux, tandis que pour une femme vertueuse et sensible, c'est le bonheur suprême. J'eus de la peine à me faire à l'idée qu'Agathoclès ressemblait en ce point à tous les autres hommes, moi qui le plaçais si fort au-dessus... Mais combien il leur ressemble mille fois plus encore que jamais je n'aurais pu l'imaginer! J'ai remarqué que depuis quelque temps il reçoit fréquemment des lettres de Nicomédie, qu'il y répond avec empressement, et qu'il a l'air plus occupé, plus pensif qu'à l'ordinaire. J'ai vu par hasard l'adresse de l'une de ces lettres; elle était à une femme, à Calpurnie Pisona; c'est la fille de Lucius Pison, chez lequel Agathoclès a demeuré à Rome. J'ai souvent entendu

parler de l'attrait irrésistible de cette belle personne, Agathoclès en convient, mais avec un léger embarras, qui en est, à mon avis, la plus forte preuve. Hier, il nous annonça que Tiridate l'invitait à se rendre à Nicomédie, et qu'il quitterait Nisibis avant nous. — Je ne comprends pas l'enchaînement de ces circonstances, mais je suis convaincue qu'elles sont liées, et que c'est Calpurnie, aussi bien que Tiridate, qui décide le départ d'Agathoclès. Je suis fâchée, sans doute, que, si près d'être séparés, il en hâte lui-même le moment; mais je le suis bien plus, je te l'avoue, de son manque de confiance; il me ferme son cœur, à moi son amie d'enfance, qui n'eut jamais une pensée qui lui fût cachée, qui partage ses sentimens et ses souffrances! J'ai deux jours encore à passer avec lui, peut-être les derniers de ma vie! il est bien incertain que je le rencontre jamais : mon bonheur s'est évanoui comme un songe; je devrais, je le sais, bénir l'heure qui nous sépare pour

toujours : ah ! Junia, j'en suis incapable ! Dans ce moment même où la crainte trop bien fondée d'avoir perdu l'amour et la confiance de mon ami devrait alléger le poids cruel de la séparation, je suis sans force pour la supporter, et je frémis autant à l'idée de ne plus le revoir, qu'à celle de n'être plus aimée comme j'ai cru l'être. Que vas-tu penser de moi, Junia ? qu'est devenu ce temps où je désirais qu'il pût m'oublier pour être heureux ? Que nous sommes faibles et pleins de contradictions, et que nos vertus sont légères quand la Providence les met à l'épreuve ! — Ah ! pourquoi l'arrivée d'Appellès a-t-elle été retardée ? Sois persuadée, Junia, que, soutenue par lui, ton amie ne serait pas aussi faible. Tu m'écris qu'il viendra, mais quand ? et où me trouvera-t-il ? Je pars dans cinq jours avec Démétrius pour notre terre de Trachène, dans la plus triste des saisons, et dans une solitude complète ; je vais passer ma triste vie à côté d'un vieillard mécontent, ma-

lade, aigri par l'injustice : ah ! si Appellès pouvait m'y joindre ! mes larmes au moins couleraient librement, il fortifierait mon courage par cette religion sublime dont il parle avec tant d'éloquence ; peut-être retrouverais-je une ombre de cette paix que j'ai perdue : dis-lui, ma Junia, tout ce qui se passe dans mon ame, et combien j'aurais besoin des conseils de sa sagesse pour retenir mes sentimens et mes pensées dans les bornes qui me sont prescrites ; dis-lui que Larissa est faible, malheureuse, et cet ami des infortunés viendra bientôt à mon secours. Adieu, adresse ta première lettre à Trachène, sur les bords du Bosphore.

LETTRE XXIXme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, novembre 301.

Je suis séparé de Larissa : ce vœu que ma raison formait en dépit de mon

cœur, depuis notre rencontre imprévue, est accompli ; je suis séparé de l'épouse de Démétrius, sans doute pour jamais ! Cette chaîne invisible qui lia nos deux cœurs dès notre enfance, est brisée. Près d'elle, aimé d'elle, je n'étais pas heureux : ce qu'elle pouvait et voulait m'accorder ne pouvait satisfaire une passion aussi ardente que la mienne, et cependant je n'aurais pas voulu que Larissa cessât d'être l'objet de mon admiration autant que de mon amour, la plus noble et la plus vertueuse des femmes. Ces désirs contradictoires, ce combat continuel minaient mes forces; il fallait mourir ou devenir indigne de vivre, et la fuite était le seul parti qui me restât. Du moins, je ne me suis pas fait illusion, j'ai vu le précipice où j'allais tomber, et peut-être entraîner avec moi la meilleure des femmes, et je me suis éloigné en frémissant. Loin d'elle j'ai retrouvé mon énergie, aucun sentiment doux et tendre ne vient l'amollir; il n'est plus question de choisir entre la mort et la

trahison. Le chemin du devoir est ouvert devant moi; et malgré les épines cruelles dont il est hérissé, j'y suis entré, je veux y frayer ma route et la poursuivre avec courage; mais, Phocion, ton ami est bien malheureux!

La date de ma lettre t'aura appris que je ne suis plus à l'armée. L'intrigue et la cabale ont triomphé. Démétrius est éloigné du commandement; les ennemis de cet homme sévère, mais vertueux, sont parvenus à tromper le clairvoyant Dioclétien: on lui a présenté les choses sous un faux jour; il a fait ce qu'ils ont voulu, en croyant ne suivre que sa propre volonté; il a ôté le commandement au général qui venait, au risque de sa vie, de lui conquérir une place importante, et son successeur est en chemin. L'amour-propre blessé de Démétrius n'a pu supporter cette injustice; il a demandé sa démission au moment même, et il est prêt à partir avec son épouse pour vivre dans la tranquillité sur les bords du Bosphore: ainsi Larissa

se serait également éloignée de moi; mais j'ai dû partir le premier, et quoiqu'il m'en coûtât d'abréger les derniers instans de mon existence morale, j'ai cédé aux devoirs que m'imposaient à la fois l'humanité et l'amitié, pour sauver, s'il est possible, une malheureuse femme et mon ami, et je partis pour Nicomédie. J'ai joui avec une sordide avarice des derniers jours que j'ai passés près de Larissa; je ne l'ai pas quittée un instant, je me délectais dans les derniers rayons de mon bonheur, j'écartais cette gène, cet embarras qui depuis quelque temps m'éloignait d'elle; je voulais au moins emporter avec moi le doux souvenir du bonheur, du seul bonheur que je puisse espérer, celui de me sentir aimé de Larissa. Elle comprit ce vœu de mon cœur, et me traita avec la confiance d'une sœur et la tendresse d'une amie; avec bonté, avec ménagement, avec la plus douce franchise, elle m'avoua qu'elle avait cru que je ne l'aimais plus; et, rassurée sur ce point, elle pou-

vait supporter tout le reste. O Phocion, si tu connaissais cette femme vraiment céleste, qui sait allier dans son cœur tout le feu d'une passion, ancienne, unique et malheureuse, avec la pureté des *anges !* Si tu savais ce qu'on entend par ce mot d'ange, et quelle idée de sainteté et d'innocence les chrétiens y attachent, tu comprendrais mieux ce que je veux dire. Ces esprits aériens, immortels, qui n'ont rien de terrestre, et qui sont un des objets de leur croyance, ne sont pas plus innocens qu'elle. Que suis-je en comparaison, moi, livré aux désirs insensés de mon cœur, à l'agitation d'une passion désordonnée? Que de grandeur dans la paix de son ame, dans cette patience résignée qui lui fait supporter le poids de l'infortune ! que de richesse dans son cœur déchiré par ses propres peines ! Elle y trouve encore des consolations pour son malheureux ami, et une tendre estime, un amour filial pour le vieillard chagrin et sévère auquel elle a associé sa vie.... Et cette

femme, telle qu'il n'en existe point, je je ne la reverrai peut-être jamais! C'est avec cette cruelle persuasion que nous nous sommes séparés. Démétrius prit congé de moi avec une affection vraiment paternelle; il fondait en larmes; je reçus à genoux sa bénédiction, il me la donna à titre de père et de chrétien, et je ne pus m'empêcher de baiser cette main qui porta si long-temps les armes et qui faisait le signe de croix sur ma tête. Non, Phocion, ce n'est point une erreur, le christianisme élève l'homme à une hauteur inconnue. Dans ce siècle corrompu, égoïste, où les plus beaux sentimens ne sont plus qu'une chimère, où l'amour de la patrie, qui pourrait seul réveiller les hommes de leur sommeil léthargique, n'est plus qu'un fantôme sans force et sans pouvoir; il paraît, dis-je, que la grandeur d'ame, le vrai courage, toutes les nobles facultés qui relèvent l'ame humaine, se sont réfugiées parmi les chrétiens. Ils pardonnent à leurs ennemis, ils prient pour leurs persécuteurs,

pendant que les payens se permettent les représailles les plus cruelles, et qu'une secte de philosophes enseigne la vengeance, la déifie et lui élève des temples.

J'ai trouvé ici des affaires qui m'ont forcément détourné de ma triste, douce et continuelle pensée. Le faible Tiridate n'avait pas su résister aux appas de la volupté ; il était tombé profondément ; j'ai éprouvé beaucoup de peine en le retrouvant dans cet état d'abjection, livré aux passions les plus honteuses, et aux plus viles des femmes ; mais j'ai vu avec non moins de plaisir la force dont son ame est capable : la voix de la vertu et celle de l'amitié ont repris leur empire sur lui ; il a secoué ses chaînes déshonorantes, et il est rentré dans le chemin de l'honneur. Il est vraiment étonnant de trouver réuni chez le même homme tant de courage et tant de faiblesse, le sentiment exquis de ce qui est bien avec un attrait extrême pour le mal ; Tiridate est un de ces êtres chancelans entre la vertu et le vice, et se laissant entraîner à l'un

ou à l'autre avec la même rapidité. Occupé de son amour pour une femme sensible et vertueuse, des plans d'une campagne, de ses projets pour sa grandeur future, il peut s'occuper en même temps et avec le même zèle de l'arrangement d'une fête, ou d'un rendez-vous avec une méprisable courtisanne. Couché sur des coussins, entouré de parfums, couronné de roses, enivré de chants voluptueux, il paraît un efféminé Sybarite.... Il entend la trompe ; il se relève, saisit son armure, court au combat, et défie le dernier des soldats à supporter les privations, les fatigues et les dangers aussi bien que lui ; c'est comme s'il avait deux ames. La débauche de la cour, la galanterie déhontée de quelques femmes, et la société des libertins les plus consommés, avaient assoupi pour quelque temps la meilleure partie de lui-même ; à présent, elle a repris son attitude fière et courageuse, et la volupté est rejetée. Il est parti pour l'armée ; il a rompu à la fois tous ses honteux liens, et j'espère que

je réussirai à le maintenir dans cette bonne disposition. Un des moyens le plus sûr, quoique je l'emploie à regret, est de lui parler de Sulpicie ; elle était presque oubliée, mais son nom seul, et le tableau de sa douleur et de son amour, ont suffi pour réveiller le sien et anéantir ses indignes rivales ; livré aux prestiges des sens, son cœur était fidèle à cette femme intéressante par ses malheurs.

Mes relations amicales avec Calpurnie sont renouées ; elle m'a écrit au sujet de Sulpicie. Vraiment Calpurnie est aussi un de ces êtres composés de deux ames différentes, un Tiridate féminin. Occupée de sa figure, de ses talens, de ses succès, elle s'oublie elle-même pour ne penser qu'aux peines de son amie et aux moyens de les adoucir : vaine, coquette à l'excès, et cependant bonne, et même quelquefois sensible, on ne saurait la définir ; elle est vertueuse par goût et par principes, et souvent affiche les opinions les plus légères, les plus inconsidérées. Je ne puis ni lui refuser mon estime, ni

approuver sa façon de penser à plusieurs égards.

D'après les bruits publics, son père est appelé par l'Empereur comme proconsul à Nicomédie, et la famille entière doit s'y rendre au printemps prochain. Je suis encore incertain si je dois me réjouir ou m'affliger de ce que nos relations d'amitié se soient renouvelées; Calpurnie est aimable, mais combien elle est loin de cette Larissa perdue pour moi, et que je devrais oublier ! Adieu.

LETTRE XXXme.

CALPURNIE A AGATHOCLÈS.

Rome, novembre 301.

L'ÉVÈNEMENT le plus singulier, l'apparition la plus inattendue, m'obligent à m'adresser encore à toi, à avoir recours à ta bonté et à ton amitié. — Mais, n'est-ce point un rêve? est-il bien vrai que j'aie vu Tiridate entrer et sortir de

chez moi avec la promptitude de l'éclair ? et que Sulpicie, aussi promptement, ait quitté Baies et l'Italie ? Non, ce n'est point un songe; elle est partie, elle a suivi celui sans qui elle ne pouvait vivre. Je me hâte de te l'écrire, et puissent les Dieux accorder des vents favorables au vaisseau qui te porte ma lettre, pour qu'elle devance l'heureux couple d'amans et te prépare à leur arrivée.

Il y a trois jours, qu'étant seule dans ma chambre, à l'heure où une demi-obscurité précède la nuit complète, un homme entre précipitamment et s'avance vers moi. Au premier instant, j'eus une grande frayeur; je crus qu'il voulait me voler et m'assassiner : je me levai pour courir vers la porte opposée et pour appeler mes esclaves, lorsque cet étranger m'ayant atteint, il prononça mon nom d'une voix qui ne m'était pas inconnue; je me sentis en même temps arrêter par la main. — L'homme tombe à mes pieds, en nommant Sulpicie. — Je n'eus plus aucun doute : c'était lui, c'était Tiri-

date ! Il me serait impossible de t'exprimer ce qui se passait en moi ; c'était un mélange d'étonnement, de joie et de crainte. Au nom des Dieux, lui dis-je, comment as-tu fait pour venir ici ? Agathoclès sait-il ton voyage ? Il ne m'écoutait pas. « Vit-elle encore ? s'écriait-il d'une voix altérée : ai-je donné la mort à ma chère et malheureuse Sulpicie ? alors je n'ai plus qu'à la suivre. — Mais si elle vit, pourra-t-elle jamais me pardonner ? Je suis venu pour réparer mes torts, et l'arracher à ses persécuteurs ; il faut qu'elle me suive, mon vaisseau est à Ostie. O Calpurnie ! toi la meilleure des amies, mène-moi vers elle ; viens, ne perds pas un moment. »

Ces paroles furent prononcées avec une telle rapidité, qu'il me fut impossible de l'interrompre. Dès qu'il eut cessé de parler : lève-toi, lui-dis-je alors, calme-toi, et raconte-moi avec calme ce que tout cela veut dire. Il me suivit sur mon estrade ; mais crois-tu qu'il lui fût possible d'y rester tranquille ? Il se levait

et se rasseyait dix fois dans une minute, il prononçait des imprécations contre lui-même, contre le sort, contre les parens de Sulpicie. — J'appris enfin que tu lui avais ouvert les yeux sur ses torts, que la voix de ton amitié l'avait tiré du précipice, qu'avec autant de délicatesse que de force, tu lui avais découvert l'état cruel où sa conduite avait réduit Sulpicie, en lui montrant la lettre qu'elle m'avait écrite : en un mot, j'appris que mon attente n'avait pas été trompée, et que mon ami y avait pleinement répondu, et je lui en témoigne toute ma reconnaissance. Il me dit encore que ton récit, en dissipant les prestiges dont il était environné, avait réveillé dans le fond de son cœur l'image de sa Sulpicie avec une force nouvelle ; que brûlant d'impatience de la revoir, de la consoler, de la tirer d'une situation aussi cruelle, il s'était décidé à revenir en Italie pour l'enlever de gré ou de force, et l'emmener à Nicomédie ; et qu'il ne t'avait point parlé de ce projet, connais-

sant ta vertu sévère, dans la crainte que tu ne le désaprouvasses.

La folie de ce plan me rendit muette d'étonnement. Il me fallut du temps pour le comprendre, et lui faire sentir les obstacles sans nombre qui se présentaient : comment pouvais-je seulement essayer de persuader une tête aussi exaltée ? Il me répondait à tout, que le cœur de Sulpicie était à lui, qu'il était le seul qui eût des droits sur elle, puisqu'il les tenait d'elle-même, et que, décidé à la placer sur le trône d'Arménie, c'était le seul moyen d'obliger Serranus à un divorce nécessaire. Tout ce que je pus obtenir, fut qu'il ménagerait la santé si affaiblie de Sulpicie, et qu'il ne l'emmènerait pas malgré elle : il me le promit, et partit la même nuit pour Baies. Deux chevaux presque morts de fatigue attestent la célérité avec laquelle il fit cette course. Il savait que son vaisseau ne pouvait long-temps attendre, et personne, ni à Rome, ni à Nicomédie, ne devait avoir connaissance

de son voyage. Ce matin, à l'aube du jour, un esclave m'a remis ce billet de Sulpicie.

SULPICIE A CALPURNIE.

Il est ici, je suis aimée, il est venu pour me délivrer, et je le suis sans balancer : son projet était téméraire ; mais il réussira, et ce n'est pas de moi que doivent venir les obstacles. Lorsque tu liras ce billet, ton heureuse Sulpicie voguera avec lui loin de l'Italie. J'ose attendre de ton amitié, de ta justice, que tu ne me blâmeras pas : que m'importe ce que le reste du monde dira, si j'ai l'amour de Tiridate et l'amitié de Calpurnie ? Adieu.

Elle était donc partie, elle avait consenti ; je ne savais si je devais me réjouir ou m'affliger. Si j'étais tranquillisée par l'idée qu'elle était libre et heureuse, j'étais effrayée du blâme de sa famille, et plus encore de sa mauvaise santé, faisant un voyage aussi pénible dans

cette saison, et de la sentir errante sur les mers et dans des pays lointains, sans autre appui que l'amour d'un être passionné, il est vrai, mais léger, et d'une inconséquence dont il nous a donné des preuves.—Ah! que l'amour est dangereux lorsqu'il est parvenu au point d'anéantir la réflexion, le repos, la vie, l'honneur, et tout ce qui n'est pas lui et lui seul!

Il n'y a pas de doute, j'espère, que Tiridate ne la mène à Nicomédie, et j'en bénis le ciel. Tu la verras, ou du moins tu sauras de ses nouvelles: Agathoclès, je te recommande mon amie, et c'est là le principal motif de cette lettre. Protège-la contre sa propre passion, et contre l'abandon et la légèreté de celui qui l'a entraînée dans une terre étrangère: sois son ami, son protecteur, son conseil, et si tes relations avec Larissa te le permettent, tâche de leur faire faire connaissance et de lui obtenir son amitié; mon cœur se trouverait allégé de la plus grande partie de ses in-

quiétudes, si je savais ma Sulpicie sous la protection d'une personne de son sexe, telle que doit être ton amie: je sais que tu ne rejetteras pas ma prière, et l'idée du bien que tu peux faire à Sulpicie, me console. Je te prie d'y mettre la plus grande activité, et qu'en arrivant à Nicomédie avec son amant, elle y trouve ce qui vaut bien plus, un ami sage et dévoué.

Peut-être irai-je moi-même à Nicomédie le printemps prochain: on dit que mon père est nommé au proconsulat; cet évènement serait à présent pour moi un bienfait du ciel, et je le bénirais de me placer encore entre des amis aussi chers, aussi précieux que toi et ma Sulpicie. Adieu.

LETTRE XXXIme.

SULPICIE A CALPURNIE.

Corinthe, novembre 301.

Voici les premiers instans de repos dont je jouis depuis mon départ; j'en

profite pour te les consacrer à toi, ma fidèle amie, ma bienfaitrice, ma libératrice : oui, Calpurnie, tu as été tout pour moi, et mon cœur le sent avec une reconnaissance vive et profonde ; jamais il ne cessera de t'aimer, lors même que les circonstances nous sépareraient pour la vie. — Mais, loin de moi cette pensée, ce serait acheter trop cher mon bonheur.

Mon départ de Baies, que le monde ne manquera pas de nommer une fuite, un enlèvement, fut si promptement formé et exécuté, qu'il ne me resta pas le temps de t'en instruire en détail; tout ce que je pus faire, fut de t'envoyer quelques lignes écrites à la hâte : à présent tu en sais sans doute davantage, car je ne doute pas que Serranus et mon père ne soient allés se plaindre *à ma complice* (c'est ainsi qu'ils te nomment). Je crains qu'ils n'y mettent pas beaucoup de ménagemens, et que tu n'aies passé avec eux des momens bien pénibles. Je commence par implorer mon pardon. Ah ! Calpurnie, il faut que je te l'avoue,

malgré mon regret d'en être la cause, je ne suis pas fâchée que tu aies l'occasion de voir Serranus tel qu'il est, et de te repentir de la protection que tu lui as accordée ; ne m'as-tu pas dit une fois que c'était un homme très-supportable et avec qui tu aurais très-bien vécu ? dirais-tu encore de même ? Je suis bien sûre qu'à présent tu ne blâmes plus ta Sulpicie d'avoir rompu cet odieux lien. — Mais laissons Serranus, mes fers sont brisés, je suis libre, un Dieu même a rompu mes chaînes ; à l'aide de son flambeau nous sommes en sûreté. Combien mon bonheur s'augmente encore de l'idée de le devoir aux trois êtres qui sont les plus chers à mon cœur ! à toi Calpurnie, à ton Agathoclès et à mon Tiridate. — Ainsi que l'astre du jour, il a paru et la tempête a cessé, et les nuages amoncelés autour de moi se sont dissipés, et j'ai passé subitement du comble de l'infortune à l'excès de la félicité. Il faut avoir souffert comme moi, pour comprendre l'enchantement d'une

telle métamorphose : je me croyais oubliée, abandonnée, et le même instant me rend ma confiance et ma liberté ; j'étais esclave dans toute l'étendue du terme, et je règne sur un cœur tout à moi. .

Je veux te raconter tout ce qui s'est passé. Il y a dix jours aujourd'hui, qu'après avoir passé une nuit affreuse, j'étais couchée dans un état d'abattement et de douleur ; mon existence me semblait ne tenir plus qu'à un fil, et j'étais loin de la regretter, lorsque ma bonne Chromis entra chez moi : une expression de joie répandue sur sa physionomie, telle que je ne l'avais pas vue depuis long-temps, me frappa tout de suite. Des nouvelles de toi, ma Calpurnie, et de ta prochaine arrivée, furent la première chose qui me vint à l'esprit. Qu'as-tu donc, Chromis, m'écriai-je : de bonnes nouvelles de Rome? de Calpurnie?

— Cela se peut, me dit-elle, mais porte ta pensée plus loin ; j'en ai d'Asie aussi. — D'Asie! m'écriai-je vivement.

Au nom des Dieux, Chromis, que sais-tu ? Parle.

— Je sais que le prince est en chemin pour l'Italie. — Impossible ! pourquoi ? par quel motif ? qu'est-ce qui peut le rappeler en Italie ? Je m'étais levée, et, tremblante comme la feuille agitée, j'étais près de tomber ; Chromis me retint. Courage, bonne maîtresse, me dit-elle, comment supporteras-tu la nouvelle que je t'apporte, si les premières paroles te bouleversent ainsi ? — Oh ! parle, parle, Chromis, explique-toi, où est Tiridate ? — Pas bien loin d'ici.... Calpurnie, Tiridate était à quelques pas de moi, et je ne mourus pas de saisissement ! l'excès de mon bonheur me soutint. — Tiridate, mon sauveur, mon dieu tutélaire, il était venu me délivrer de ma captivité ; dans cette saison orageuse il a franchi les mers pour sa Sulpicie ! ô Calpurnie, quel sentiment divin est renfermé dans l'idée d'être passionnément aimée, et par un homme comme Tiridate ! Tu ne peux te faire une idée du

trésor que je possède; tu n'es que son amie, moi je suis son amante, et je serai son épouse, et lui il m'est tout, tout au monde, et sans lui... mais que dis-je? plus jamais sans lui, n'ai-je pas assez souffert?.. non, Calpurnie, je me trompe, je n'ai pas encore assez souffert pour compenser ma félicité actuelle.

Cependant mes soupçons n'étaient pas tout-à-fait injustes; il m'a tout avoué, à genoux devant moi, son visage caché dans ses mains, et ses beaux cheveux noirs ondulés retombant de tous côtés; aimable par sa tendresse, irrésistible par son repentir, il m'a tout confié : oui; il fut infidèle, mais son ame l'ignorait, ses sens seuls étaient subjugués, et son cœur m'a conservé son amour; et cependant il s'accuse, il se juge avec autant de sévérité que pourrait le faire une femme sensible. Mon Tiridate possède à la fois toute l'énergie d'un homme, et toute la délicatesse et la sensibilité d'une femme. O Calpurnie, quelle scène suivit cet aveu! Pour ce moment seul il vaut la

peine d'avoir vécu, et quel que soit le sort qui m'est réservé, je ne puis plus me plaindre.

Pardonne si je te parle de mon bonheur au lieu de te faire le récit de mon départ. Avec le secours et d'après l'avis de Chromis, Tiridate résolut de me délivrer ce même jour; comment aurais-je pu m'y refuser? Il m'était prescrit, pour ma santé, de prendre des bains de mer, malgré la rigueur de la saison; et c'est le seul moment où il m'était permis de sortir de ma chambre, accompagnée de Chromis et de quelques esclaves, qui se tenaient à l'écart pendant le moment du bain, que je prenais derrière cette baie ombragée que tu connais. Mes esclaves, sans aucun soupçon, restèrent sous les arbres comme à l'ordinaire, et je m'avançai vers la mer avec Chromis. Aû bord, il y avait un bateau avec un seul batelier. Ah! Calpurnie, mon cœur l'eut bientôt reconnu: déguisé pour tout le monde, il ne put l'être aux yeux de l'amour. Il m'enleva dans ses bras et me plaça dans

le bateau, qu'il dirigea avec une force inconcevable, et nous arrivâmes bientôt sur le bâtiment, qui était à l'ancre derrière un rocher. Ce ne fut qu'alors que j'osai me réjouir de ma délivrance, et que je sentis ce que je lui devais; ma liberté, ma vie, mon bonheur, tout était son ouvrage. Notre traversée fut charmante malgré la saison, et nous avons atteint Corinthe sans éprouver le moindre orage : cet heureux commencement est un fortuné présage de la bonté des Dieux. Nous repartons demain sur un vaisseau prêt à faire voile pour Nicomédie, et dans peu de temps je t'écrirai de cette ville ; je serai heureuse d'y trouver Agathoclès, qui doit y être à présent.

N'exige pas que je te fasse un détail de la ville et de l'isthme de Corinthe : elle est, dit-on, intéressante pour tous les voyageurs; mais pour moi, être dans la belle Corinthe ou dans une île déserte, m'est bien indifférent ; je suis avec Tiridate, c'est tout ce que je veux

savoir. J'espère te mander de Nicomédie quelque chose de positif sur mon sort ; Tiridate me promet la protection de l'Empereur. Adieu, ma Calpurnie.

LETTRE XXXIIme.

JUNIA MARCELLA A LARISSA.

Apamée, Novembre 301.

CETTE lettre, ma chère Larissa, te parviendra à peine une couple de jours avant l'arrivée d'Appellès. Enfin ses occupations lui permettent de te faire la visite qu'il te promet depuis si long-temps. Il te trouvera donc à Trachène, et non dans la société dangereuse d'un trop aimable ami. Je reconnais dans tout ce qui t'est arrivé la main bienfaisante de la Providence, qui n'a pas voulu te laisser plus long-temps une relation pleine d'illusions et de danger. Agathoclès voyait plus loin et plus juste que toi ; l'inégalité de son humeur, la tris-

tesse dont tu te plains, n'étaient que la suite de ses réflexions sur votre situation, et une preuve de son ménagement pour toi.... Enfin, vous êtes séparés! remercie le ciel au lieu de gémir; je l'ai déjà fait avec Appellès et Théophon: le premier se met en chemin le cœur soulagé de n'avoir pas à t'affliger par un conseil sévère, et de n'avoir plus à te donner que des consolations. Il te racontera bien des choses qui sont arrivées ici; nous ne sommes plus aussi tranquilles; la haine de Galérius contre les chrétiens nous attire bien des peines, c'est presque un crime à présent d'être chrétien; plusieurs se sont éloignés, les autres se tiennent cachés: nous avons bien plus de malheureux à préserver et de pauvres à soutenir. Je fais ce qui m'est possible; mais que peut une femme, une veuve, lorsqu'il faut agir hors du cercle de sa maison? Si tu savais quel regret j'éprouve alors de la perte d'un époux adoré!—Mais Dieu l'a voulu, et je ne dois pas murmurer.

Appellès vous instruira de tout, et Démétrius verra qu'il n'est pas la seule victime de la haine et de l'injustice de César; il vous communiquera aussi le plan sublime du respectable Héliodore : tu te ressouviens sans doute de lui ? Des nations barbares entourent de tous côtés l'Empire romain; leurs mœurs simples et grossières, également éloignées de notre culture et de nos vices, ont depuis long-temps excité dans l'ame d'Héliodore le désir d'amener ces peuples sauvages par le christianisme à la plus belle des civilisations. Ils ne doivent pas commencer par connaître nos arts, nos besoins, notre luxe; la religion chrétienne, dans sa belle simplicité, doit prendre facilement racine dans le cœur non corrompu de ces enfans de la nature; elle doit adoucir leurs vertus et leur barbarie; et s'il arrivait une fois, comme Héliodore le présume, qu'ils fissent des irruptions chez les peuples civilisés, l'humanité en aurait moins à souffrir, et la véritable religion, soutenue par des victoires et

par l'exemple des vainqueurs, se répandrait bientôt sur toute la terre.

Il faut admirer la grandeur de ce projet et le courage qui lui fait mépriser les fatigues, les dangers, la mort même pour aller instruire des sauvages dans les dogmes de notre sainte religion. Je n'en vois pas la possibilité; mais Héliodore est si pénétré de la beauté de ce plan, et son zèle est si ardent, qu'il peut à peine attendre le moment de faire les préparatifs de son voyage. Il va d'abord à Nicomédie, où il veut s'embarquer pour passer le Pont-Euxin, et se rendre à sa destination chez les peuples barbares. Peut-être que tu le verras à Trachène.

J'ai encore une chose à te dire que je n'ai point confiée à Apellès; peut-être n'est-ce qu'un bruit public, mais je ne m'en crois pas moins obligée de te le dire. On assure qu'une inclination très-tendre et très-réciproque existait à Rome entre Agathoclès et cette Calpurnie, si belle, si séduisante et si légère; que ce

fut par l'ordre positif de son père qu'il quitta bien malgré lui une société si remplie de charmes. Tu sais qu'ils s'écrivent, mais peut-être ignores-tu que le père de Calpurnie est nommé proconsul de Bithynie, et que, le printemps prochain, il part avec toute sa famille pour se rendre à son poste et s'établir à Nicomédie. Combien je m'estimerais heureuse si ces nouvelles pouvaient rendre le calme à ton esprit et diminuer tes regrets ! je serais bien récompensée du zèle que j'ai mis à découvrir tout ce qui regarde cet homme que tu croyais un phénix, et qui ne vaut pas mieux que les autres hommes. Que te croyant perdue à jamais, il se soit attaché à la belle Calpurnie, c'est tout simple, et tu ne peux lui en vouloir; mais qu'après t'avoir retrouvée, il veuille te persuader qu'il t'aime encore, voilà ce qui le déshonore à mes yeux. Je m'informerai encore, et si j'acquiers quelque certitude, je t'en avertirai : lors même, ma chère Larissa, que tu en éprouverais d'abord

un redoublement de chagrin, ce chagrin te sera utile et te remettra sur la ligne du devoir. Doit-on regretter un songe, une illusion? Non : tu préfères, j'en suis bien sûre, de savoir la vérité, quelque triste qu'elle puisse être, et de sortir du labyrinthe où je t'ai vue si près de t'égarer. Adieu.

LETTRE XXXIIIme.

LARISSA A JUNIA.

Trachène, novembre 301.

Nous voici établis à la campagne, chère Junia, et pour long-temps; Démétrius veut y passer le reste de sa vie : je m'y accoutumerai sans doute, mais la saison est bien triste. La nature perd chaque jour de sa beauté : des arbres dépouillés couvrent la terre de leurs feuilles jaunes et flétries; les jours, déjà si courts, sont obscurcis par les brouillards, déjà épais, qui couvrent la surface

des ondes : rien n'interrompt la sinistre tranquillité de ce séjour, que le bruit des vagues qui battent sur la plage à coups redoublés. Souvent je suis assise des heures entières au bord de la mer à observer l'impétuosité avec laquelle la vague roulante s'élance, se brise sur le rivage, et s'anéantit sans laisser la moindre trace de son existence, et de l'orgueil avec lequel elle s'avançait ; une autre lui succède, a le même sort. N'est-ce pas le parfait emblème de l'humanité? Inquiet, agité, l'homme se tourmente ; il court après un bonheur inconnu qu'il ne trouve pas, et, comme la vague, il périt sans laisser de trace. D'autres générations s'avancent et périssent de même. L'exemple de Démétrius est une nouvelle preuve de la vanité de la vie ; quarante années passées sous les armes, environné de dangers, au milieu des besoins, de la fatigue, des persécutions, ayant eu peu de jours de repos et rarement un moment de joie ; et quelle est sa récompense ? Et moi, Junia, dont les

années atteignent à peine la moitié des siennes, que n'ai-je pas déjà souffert, supporté et perdu ! Pauvre, solitaire, privée si long-temps d'amis, rarement aimée comme mon cœur le désirait, c'est ainsi que ma vie s'est écoulée. Un seul être paraissait être créé tout exprès pour moi; le sort me l'arrache quand il pouvait me consoler de tout le reste, et me le rend un instant pour m'en priver à jamais; et celui à qui j'appartiens......... Junia, j'ose le dire, il ne sait ni me connaître, ni m'apprécier. — Ah ! si du moins j'étais mère; mais le ciel m'a refusé ce premier des bonheurs ! Je traîne ma vie sans but, sans espoir, oubliée peut-être, ou du moins peu regrettée; personne ne s'informera si je vis encore et ne saura, quand je ne serai plus, s'il exista une malheureuse Larissa. Ah ! si je pouvais seulement dire : Voilà pourquoi je suis dans ce monde; mais je ne vois aucun but à ma vie, que de soigner un vieillard qui ne me rend pas justice, et reçoit mes soins avec mauvaise humeur;

était-il besoin pour cela d'un cœur comme le mien? Oui, sans doute, puisque tel est mon sort; mais, chère Junia, il faut bien de la patience et de la résignation pour ne pas murmurer.

Agathoclès est loin de moi, mais non pas de ma pensée, je ne le reverrai jamais, j'en étais sûre lorsque je me séparai de lui à Nisibis. — Ne jamais le revoir! *jamais!* Junia, sens-tu combien ce mot est affreux? ah! que les eaux bienfaisantes du Léthé me feraient de bien! De toutes les fictions que j'ai abandonnées, c'est la seule que je regrette. Je veux de tout mon cœur souffrir, supporter, avoir toute la patience imaginable avec un homme aigri par le malheur et par l'injustice; mais il ne faut pas me retracer ce qui m'aidait à tout supporter; il faut oublier son bonheur passé, pour supporter son malheur actuel; il le faut, et je le veux. Démétrius a demandé à Agathoclès, en se séparant de lui, d'entretenir ensemble une correspondance; il souffre de ses blessures

et ne peut écrire ; il m'en a remis le soin. — Il faut que j'écrive à Agathoclès, moi ! et comment ? Comme Démétrius écrirait lui-même ? cela m'est impossible ; comme mon cœur me le dicte ? je ne l'ose pas : j'ai donc supplié mon époux de me dispenser de cette tâche, et je tremble de ce qu'il pensera de ma résistance. Oui, tu as raison, Junia, tout mon mal vient d'être trop faible ; j'aurais dû ne pas me laisser enchaîner, ou je devrais savoir porter ma chaîne.

Tu crois donc qu'Agathoclès aime Calpurnie ? le crois-tu réellement ? Les derniers jours que nous passâmes ensemble à Nisibis, Agathoclès me parla beaucoup d'elle ; peut-être pas tout-à-fait sans que je l'eusse provoqué. La manière dont il m'en parla, et toute sa conduite pendant les derniers jours, ont, je te l'avoue, éteint entièrement mes soupçons ; j'ai rougi de ma méfiance. — Oui, Junia, je suis aimée, mais..... silence...... plus un seul mot sur cette douce certitude ; à quoi me sert-elle ? je ne le re-

verrai jamais, et la belle, la séduisante Calpurnie vient vivre auprès de lui. Eh bien! Junia, je veux m'en réjouir; je veux désirer qu'il s'attache à elle, et puisse-t-elle faire le bonheur de mon ami! Il me semble que je suis morte, et que Trachène est mon tombeau: ne renonce-t-on pas dans le tombeau à l'amour, à la jalousie? Je suis bien sûre que, si j'étais morte en effet, mon ame, dégagée des passions terrestres, se réjouirait qu'Agathoclès fût heureux sur la terre. Eh bien! je veux sentir de même; ne suis-je pas comme morte pour lui, pour tout le monde, pour moi-même? Je ne vis plus que pour mes devoirs et pour Démétrius.

Les nouvelles publiques ne sont pas de nature à dissiper ma tristesse. On écrit à Démétrius que la discorde règne parmi ceux à qui le ciel a remis le soin de la paix et du bonheur du genre humain. Toutes les lettres qu'il reçoit de ses amis de la cour ou de l'armée, s'accordent à dire que le feu couve sous la cendre, et

qu'il ne faut que la moindre occasion pour allumer la guerre civile, et voir se renouveler les scènes de carnage qui firent si long-temps le malheur et la honte de l'Empire romain. On dit qu'il y a actuellement une grande mésintelligence entre Dioclétien et Galérius. Jusqu'ici Dioclétien a du moins conservé au dedans la paix et le repos, mais nous sommes menacés au dehors d'un grand malheur. Les Goths, une de ces hordes sauvages chez laquelle Héliodore voulait se rendre, commencent déjà à inquiéter nos rivages par de fréquentes excursions; ils viennent dans de mauvais bateaux en grande quantité le long des bords du Pont-Euxin; ils débarquent dans des endroits inhabités, surprennent les villages, et massacrent sans pitié ceux qui leur opposent la moindre résistance; ils emmènent leur butin, et souvent même des malheureux habitans. Ces terribles apparitions deviennent chaque jour plus fréquentes, et le nombre de leur troupe plus considérable. Le succès redouble

leur audace : il faudrait une force armée pour arrêter leurs brigandages, et il n'y en a point; nous sommes ici à leur merci. J'ai voulu persuader à Démétrius de quitter cette campagne isolée, située au bord de la mer et loin de tout secours; mais il a méprisé mes craintes : il croit que tout ce qu'on raconte est exagéré par la frayeur; il ne connaît pas ces barbares du Nord, et pense qu'il pourrait facilement les repousser et se défendre. Il s'est contenté d'armer ses esclaves, et il les exerce régulièrement tous les jours.

La seule consolation que j'aie, est l'espoir, ou plutôt la certitude de voir bientôt notre ami, notre guide, Appellès, que j'attends à chaque instant : je le regarde comme un envoyé du ciel qui m'apporte la lumière et la paix dans ma triste solitude : reçois mes remercîmens, ma Junia, de ce que tu m'envoies ce digne ami. Tu seras souvent le sujet de nos entretiens; mon cœur renaîtra par l'influence de l'amitié, et pour quelque temps je serai moins malheureuse.

LETTRE XXXIVme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

PHOCION, lorsque tu recevras ces lignes, mon sort sera décidé; la mort, ou des souffrances insupportables, voilà ce qui m'attend. Ma Larissa est assassiné, ou ce qui serait pire encore, enlevée par les barbares du Nord. Les Goths ont fait une irruption sur les bords du Bosphore et dans la ville de Trachène. Démétrius et ses esclaves ont voulu opposer de la résistance; il a été tué, et tout ce qui habitait la maison massacré ou mené en esclavage. Je veux croire encore que cet horrible récit est faux ou exagéré; je vais m'en assurer en tremblant. Les chevaux sont prêts, je vole à Trachène. Je saurai si je puis encore attacher quelque prix à la vie.

LETTRE XXXVme.

APPELLÈS A JUNIA MARCELLA.

Trachène, novembre 301.

Tu t'attends, mon amie, que je vais te donner des heureuses nouvelles de mon arrivée et de ta Larissa. — Hélas ! je tremble de ce que j'ai à t'apprendre ! je voulais te préparer au plus affreux évènement. Mais à quoi servent de vains ménagemens quand il faut finir par la triste vérité ? Lis donc ; mais ne perd pas de vue que, sans la volonté de Dieu, aucun de nos cheveux ne tombe à terre, que nos jours sont comptés, et que cette terre n'est qu'un lieu d'épreuve. Laisse à présent un instant cette lettre, fortifie-toi par la prière et la résignation, et finis ensuite le triste récit que je vais te tracer.

Tu sais, sans doute, ce que j'appris moi-même en approchant des environs

de Trachène, que les Goths ont répété, à plusieurs reprises, leurs excursions sur les bords du Bosphore, tant sur notre rive que sur celle d'Europe. J'appris d'affreux détails de leur témérité et de leur barbarie, et je ne puis te cacher que l'idée de me rendre dans un lieu si près de la mer, ne me laissa pas sans inquiétude ; cependant j'espérais que ma visite aurait le double avantage d'être de quelque consolation à Larissa, et d'engager Démétrius à quitter ces dangereux parages et à s'établir dans quelque ville. O ma respectable amie ! que sont les projets des hommes ? De la poussière que le vent dissipe au loin. Mes projets, mon arrivée, tout fut trop tardif : deux jours auparavant, les barbares avaient tenté une descente, et, profitant des ombres de la nuit, ils tombèrent comme une nuée sur la demeure de Démétrius, en poussant des cris horribles. Au lieu de s'échapper avec sa femme et ses gens, ce qui était encore possible, Démétrius alla à leur rencontre à main

armée avec ses esclaves. Un combat commença; mais la supériorité du nombre était si forte du côté de l'ennemi, que les femmes, qui étaient restées seules dans la maison, n'eurent plus le temps de se sauver : Démétrius fut assassiné un des premiers, ses esclaves moururent à ses côtés; les Goths forcèrent la maison et massacrèrent tous les êtres vivans qu'ils y trouvèrent : leur cruauté était excitée par la résistance. La maison fut pillée, en partie incendiée, et la horde des barbares se retira vers le matin, en poussant des cris d'allégresse. Ce ne fut que long-temps après leur départ, que les voisins, auxquels s'étaient joints trois ou quatre malheureux esclaves échappés au massacre, osèrent revenir sur ce théâtre de carnage pour voir s'il y aurait encore quelqu'un à secourir.—Tout était mort; Démétrius, entouré des siens, était étendu sans vie sur la terre, et le nombre des barbares dans le même état prouvait qu'ils s'étaient défendus en désespérés. On trouva dans la maison

plusieurs cadavres d'esclaves assassinés ; et dans la chambre de Larissa le corps d'une femme absolument défiguré par la quantité de blessures ; mais le voile de Larissa, blanc, brodé en or, d'un tissu remarquable par sa finesse, était encore entre ses mains, souillé de sang ; elle avait aussi autour de l'un de ses bras un bracelet de perles d'un grand prix, qui n'a plus laissé de doutes : il manque quelques esclaves des deux sexes, qui peut-être auront été la proie des flammes. Quoi qu'il en soit, sage Junia, pensons qu'il est plus que probable que Dieu a retiré à lui notre amie d'une manière bien cruelle, quoiqu'elle ait moins souffert que si elle avait langui dans un lit de douleur, et moins peut-être que la blessure de son cœur ne la faisait souffrir journellement. D'après le rapport de ceux qui ont examiné ses blessures, elles étaient si nombreuses et si profondes qu'il est impossible qu'elle ait souffert au-delà de quelque minutes ; c'est la seule consolation qui reste à ses

amis : ils sont bien plus à plaindre qu'elle.
Ceux qui nous quittent échangent un bonheur passager contre un bonheur durable, et ceux dont la vie n'était qu'une longue souffrance sans espoir trouvent enfin la paix et le repos. Je ne te dis pas cela pour te consoler, chère Junia, je sens toute la grandeur de la perte que tu viens de faire; une amie est un bienfait de la Providence, et la perdre est la plus cruelle des épreuves; Dieu n'exige pas de nous que nous y soyons insensibles, et la perte de Larissa, et le genre de sa mort, doivent nécessairement faire une grande impression sur toi. J'espère cependant beaucoup de ton courage et de la société de Théophon; il pleurera avec toi notre jeune et malheureuse amie, et c'est là ce qu'il te faut. Je voulais retourner auprès de toi à l'instant même, puisque le but de mon voyage était si cruellement manqué; mais il s'en est présenté un autre le matin même de mon arrivée, et j'ai reconnu la bonté de Dieu, qui n'a pas voulu que mon voyage fût inutile.

J'arrivai le soir à Trachène, j'appris des voisins l'affreux évènement; et comme ils virent à mes larmes l'intérêt que je prenais sur-tout à Larissa, à ma prière ils consentirent à me laisser son voile, que je voulais t'apporter comme la seule chose qui restât de ton amie. Le lendemain, je parcourus cette triste demeure à peu près incendiée : je traversais, en frémissant, ces chambres désertes, lorsque j'entendis dans la cour le bruit du pas de plusieurs chevaux ; j'avance vers une fenêtre, et je vois un jeune homme de la tournure la plus noble, accompagné de plusieurs esclaves à cheval. Ils descendent, beaucoup de gens se rassemblent autour d'eux, et le jeune homme, qui paraissait le maître, les questionnait avec l'apparence de la plus grande crainte. Je sortis précipitamment pour l'instruire avec ménagement; j'arrivai trop tard, Agathoclès, que tu as sûrement deviné, était tombé sans connaissance dans les bras de ses compagnons. Je le fis transporter dans la maison. Après quelques

momens il ouvrit les yeux, son regard était égaré, et ses paroles sans suite. Lorsque je me nommai, un rayon de paix rentra dans son ame; il se jeta à mon cou, nomma Larissa, et des larmes qui commencèrent à couler, soulagèrent son cœur oppressé. Je lui racontai alors tout ce que je t'ai mandé; j'adoucis, autant qu'il me fut possible, les détails de la mort de Larissa; je parlai avec une certitude et une éloquence que le ciel m'inspira sans doute, du bonheur céleste dont elle jouit. Je le vis par degrés se calmer un peu, et s'attacher à l'idée que lui seul était malheureux, et qu'elle ne souffrait plus. Il se leva et voulut sortir. Excuse-moi, me dit-il, si je te quitte; j'ai besoin d'être seul et de réfléchir sur tout ce que tu viens de me dire. Je le regardai avec inquiétude. Ne crains rien, continua-t-il en prenant ma main; ce que ta religion défend, ce que tu regardes comme une lâcheté, ce qui me séparerait peut-être à jamais de Larissa ne peut être dans mes principes;

dans quelques heures nous nous reverrons : j'eus honte de mes soupçons, et je me retirai. Après un long espace de temps il me chercha; je le trouvai plus résigné, et en état de parler avec plus de suite de cette horrible catastrophe : son desespoir était changé en une sombre tristesse. Il demanda qu'on préparât la chambre de Larissa pour lui et pour moi; je voulus m'y opposer, mais je vis bientôt que son cœur n'était pas de l'espèce commune. Il s'entoura des personnes qui avaient connu Larissa; le souvenir de ses vertus, de ses souffrances, de sa résignation, de son amour pour lui, dont je ne craignais plus de lui parler, paraissait lui faire du bien. Le lendemain, il parcourut avec moi les environs, pour s'informer de tout ce qui s'était passé, et pour prendre toutes les précautions possibles pour prévenir de nouveaux malheurs. Les habitans furent invités à envoyer à la ville voisine leurs objets les plus précieux; il fit distribuer des armes; il les instruisit de ce qu'il y

aurait à faire, et de se tenir toujours prêts à la défense. Il fit placer des signaux sur toutes les collines, au moyen desquels la contrée pouvait être en un instant sous les armes : on aurait dit que son propre malheur avait disparu à la vue de celui que couraient les voisins de Larissa; mais bientôt la douleur revenait avec d'autant plus de violence. A présent, j'ai la persuasion que son ame est d'une trempe trop forte pour qu'elle subjugue ses vertus ou qu'elle amollisse son courage. Il est facile devoir que nos saints dogmes s'y établissent peu à peu, et que l'idée de rejoindre Larissa dans un meilleur monde peut tout sur lui.

Il m'a prié de l'accompagner à Nicomédie, où il compte retourner demain pour prendre toutes les précautions nécessaires, afin que l'ennemi ne puisse tenter de nouvelles excursions : je n'ai pu lui refuser sa prière. — Je t'avoue que je l'aime, que je le respecte; je te confesse aussi que je lui ai donné le voile de Larissa; il est aussi digne

que toi de le posséder, et je l'ai accordé à ses instances. Il recula d'effroi en le voyant teint du sang de sa bien aimée, ensuite il s'en saisit avec ardeur, et le plaça sur son cœur. Je ne doute pas que tu ne lui pardonnes ce rapt et ma longue absence; dis-le à notre vénérable père Théophon, et tâche d'obtenir de lui la permission pour moi de prolonger cette absence. Consoler les malheureux est notre premier devoir; et qui a plus besoin qu'Agathoclès des soins de l'amitié?

LETTRE XXXVIme.

SULPICIE A CALPURNIE.

Synthium, près de Nicomédie,
février 302.

Agathoclès t'a-t-il parlé, chère Calpurnie, de la charmante campagne qu'il possède à quelque distance de Nicomédie? C'est là que je suis établie dans une solitude agréable; elle calme l'agitation de mon ame, et j'y goûte un repos dont

j'avais grand besoin après tant d'orages. Agathoclès vient nous voir aussi souvent que ses occupations le lui permettent, et Tiridate passe avec moi tous les momens qu'il peut dérober à la cour. Je suis libre, Calpurnie, Galérius a prononcé mon divorce; il a fait parvenir ses ordres à ce sujet au Sénat de Rome et à Serranus Anicius; tout a donc réussi, et j'attends à présent sans impatience le moment où aucun autre pouvoir que celui de la mort, ne pourra m'arracher à mon Tiridate. Rien ne trouble plus la jouissance de mon parfait bonheur, que le mauvais état de ma santé. C'est une suite bien naturelle des cruels chagrins que j'ai essuyés : ils ont disparu, il est vrai ; le chagrin dévorant s'est éloigné pour jamais de Sulpicie, mais j'en sens encore les effets. La saison trop avancée, lors de mon voyage sur mer, y a contribué aussi. J'arrivai très-malade à Nicomédie ; mais, ma chère Calpurnie, j'ai puisé dans mes maux une source de bonheur de plus, une nouvelle preuve

de l'amour de Tiridate, dans les soins tendres et soutenus qu'il m'a donnés. Quoiqu'il n'eût point confié son entreprise à Agathoclès, il était si sûr de son amitié, qu'il me conduisit d'abord chez son ami; j'étais si affaiblie par le mal, qu'il fut obligé de me porter dans ses bras jusqu'à la chambre qu'Agathoclès me destina. Cet homme excellent se montre, comme toujours, le meilleur des hommes; il ne fit aucun reproche sur ce qui était irréparable, il nous reçut avec joie, avec attendrissement, comme l'aurait fait un bon frère. Je l'ai trouvé extrêmement changé; je reviendrai sur ce sujet, laisse-moi te dire encore que je lui dois la plus grande partie de mon rétablissement, et que Tiridate, par ses attentions délicates, y a aussi beaucoup contribué; il ne me reste plus qu'une grande faiblesse. Le bruit et la dissipation de la capitale me devint bientôt à charge; Agathoclès devina mes désirs, et m'offrit sa villa de Synthium, qu'il a héritée de sa mère, et seulement éloi-

gnée de quelques milles de Nicomédie; je l'acceptai avec transport, mais ma joie fut un peu diminuée quand je vis que Tiridate ne quittait pas la ville avec autant de plaisir que moi; cependant il m'en fit volontiers le sacrifice pendant quelques jours; il fut ensuite obligé de retourner auprès de l'Empereur, mais il revient très-souvent. Je mène ici la vie que j'ai toujours préférée, seule au milieu des beautés de la nature, et voyant arriver quelquefois des amis avec qui je puisse les admirer. Synthium est situé dans un vallon écarté et solitaire, entouré de collines ombragées, derrière lesquelles s'élèvent graduellement des montagnes couronnées par le mont Olympe; quoique la grande route ne passe pas loin de la maison, on l'aperçoit à peine, parce qu'elle est masquée par de grands massifs de pins. Les jardins sont vastes, mais tristes; ils annoncent, dans celui qui les a créés, une disposition mélancolique... Le tout me plaît extrêmement, et j'attends dans cette

solitude tranquille le retour du printemps; j'espère aussi celui de ma santé de sa douce influence.

Tiridate m'a présentée, avant de quitter Nicomédie, aux impératrices Prisca (1) et Valérie; j'ai aussi parlé à César Galérius: tous m'ont reçue avec grâce et bonté. Il ne m'a pas été possible encore d'obtenir une audience de Dioclétien; il est entouré de tant de pompe et de cérémonie, qu'il est très-difficile de parvenir jusqu'à lui. César m'a promis sa protection, et il m'a tenu parole: de cette manière mon avenir se présente sous un jour agréable.

Je t'ai dit que j'avais trouvé Agathoclès changé; tu sais sans doute et sa perte cruelle et le funeste évènement qui l'a causée? Je l'appris en arrivant à Nicomédie, et je m'attendais donc à trouver des traces de sa douleur, mais elles sont bien au-delà de ce que j'avais ima-

---

(1) L'impératrice Prisca était épouse de Dioclétien, et sa fille Valérie, de César Galérius.

giné; ses traits qui n'ont jamais eu l'expression de la gaîté, sont à présent contractés par le chagrin, son regard est éteint, et tout en lui annonce une affliction profonde et concentrée. Il évita de parler de son malheur, et il n'a pas encore prononcé le nom de Larissa depuis que je suis ici; il faut que ce soit le hasard qui amène cette convervation, et j'en tremble. Je voudrais, je te l'avoue, que puisque ton père est nommé proconsul, il hâtât votre arrivée ici; j'espère que tu ferais beaucoup de bien à notre ami; cette plaie si profonde ne sera pas facile à guérir, mais j'attends beaucoup du temps, de ta gaîté, de ton esprit, de ta beauté, de l'ascendant irrésistible que tu sais prendre quand tu le veux: Agathoclès serait-il le seul qui résistât à son empire? Sans doute que la fermeté de son ame le distingue des autres hommes, mais pourtant il est homme; et j'ai remarqué qu'en général ce sexe se console bien plus vite de la perte d'un objet aimé, et le remplace bien plus tôt que les

femmes. Nicomédie te plaira, il y règne un ton social, on y aime la magnificence et la dissipation, mais avec goût et décence. Les deux Impératrices étant, à ce que chacun croit, de la secte des chrétiens, sont sévères dans leurs principes; pour leur faire la cour on sauve au moins les apparences; mais il règne dans l'intérieur des maisons un luxe qui doit nécessairement altérer les mœurs; aussi dit-on que les femmes et de la cour et de la ville se dédommagent en secret de la contrainte qui leur est imposée. Elles sont généralement belles; j'ai vu des figures dont les grâces, la parure, l'aimable gaîté, m'ont rappelé ma Calpurnie; je n'en ai pas été jalouse, tu ne m'en crois pas capable, mais elles m'ont fait éprouver un sentiment pénible, en pensant à ma jeunesse déjà flétrie par le malheur; je ne suis plus ce que j'étais, à peine pourrais-tu reconnaître ta Sulpicie; et tout est ici si éblouissant, si séduisant.... Ecris-moi encore avant que tu quittes Rome, et tâche d'accélérer ton

départ; mon cœur bat de désir et d'impatience de te revoir.

LETTRE XXXVIIme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, février 302.

Il y a long-temps, mon cher Phocion, que tu as reçu ma dernière lettre (1), qui t'apprenait la perte irréparable que j'ai faite; je ne me rappelle plus ce que je t'écrivis dans un moment où je n'étais plus à moi-même; mais tu sais ce que j'ai perdu et de quelle manière! Cela te suffit pour te former une idée de ma situation actuelle : l'étourdissement ne dure pas toujours, et mon esprit s'est relevé de son profond abattement. Pendant le temps que je fus à Trachène, au milieu des dangers et du malheur des voisins de

(1) On a supprimé cette lettre, qui n'était que la répétition de celle d'Apellès.

Démétrius, je conservai mes forces physiques et morales. Ce ne fut qu'à Nicomédie, lorsque j'eus repris ma vie ordinaire, que je succombai à mon malheur et que je fus vraiment malade. Comment je me suis remis et à quelle fin? c'est ce que j'ignore; mais peu à peu j'ai repris la faculté de dormir, que j'avais complétement perdue; je puis vaquer à mes affaires, et je vois avec regret que je puis traîner long-temps encore ma triste vie, ah! oui, bien triste! elle me paraissait déjà si inutile, si indifférente, que je l'aurais volontiers rejetée loin de moi. — Mais je ne le puis pas, je ne l'ose pas, je crains trop de perdre ma dernière espérance, celle de retrouver ma Larissa dans un meilleur monde. Phocion, un rayon céleste a réchauffé mon ame, un sentier s'est présenté à moi pour parvenir à la vérité, à cette vérité que j'ai vainement cherchée jusqu'à présent. Le devoir de l'homme observateur n'est-il pas de suivre le chemin qui s'offre à lui, pour voir du moins où il mène, dût-il

même se sacrifier pour arriver à cette découverte ? Long-temps je fus égaré par une lumière trompeuse ; en la perdant je restai plongé dans une obscurité effrayante, sans guide pour en sortir : à présent une clarté vive et pure m'apparaît et me console, et je ne balance pas à la suivre avec confiance.

Un sage chrétien nommé Appellès, qui était le conducteur et l'ami de ma pauvre Larissa, fut la première personne qui s'approcha de moi lors de cette horrible catastrophe ; il fut aussi mon soutien et mon ami, et c'est à sa douce et persuasive éloquence que je dois le retour de ma raison et la force de ne pas succomber tout-à-fait à l'excès de ma douleur. Ses consolations avaient quelque chose de divin, il les puisait au fond de son cœur, et les faisait pénétrer dans le mien comme un rayon céleste ; ne pouvant plus avoir d'espérances pour cette vie, il m'en rendit de bien plus certaines pour l'avenir : il m'ouvrit les portes des cieux, de ce séjour éternel de

bonheur, que Larissa occupe déjà et où elle m'attend. — Mon ame s'élança vers elle, et se releva avec mes espérances; je retrouvai avec elle et mes forces et ma santé, je redevins capable de penser et d'agir. Un chrétien sage, est l'être le plus respectable; c'est, j'en suis convaincu, le plus haut point de perfection dont la nature humaine soit capable. Soyez parfait *comme votre père qui est dans les cieux est parfait*, a dit leur divin maître à ses disciples. Quelle image, quel modèle, et quel Dieu que celui des chrétiens! ce n'est point un être tel que les Dieux vicieux de l'Olympe, soumis aux faiblesses, aux passions, aux jouissances sensuelles; ce n'est point non plus un spectateur oisif comme les Dieux d'Epicure, vivant dans une continuelle apathie, laissant aller le monde comme il peut, d'après les lois générales: c'est un être immortel, tout-puissant, qui n'eut point de commencement, qui n'aura point de fin, qui sait tout, qui peut tout, qui est présent par-tout; de rien, du néant

il a créé tout ce qui existe, et il l'a fait par amour, pour former des créatures à son image, qu'il pût rendre éternellement heureuses. La doctrine des chrétiens est simple et sublime, et plus facile à comprendre, je t'assure, que les systèmes variés de nos philosophes : qu'on l'envisage sous son vrai jour, dégagée des idées poétiques, et tu n'en trouveras aucune qui soit plus sage et plus modérée. L'histoire de la chute du genre humain est d'une grande beauté, présentée tantôt sous une image douce, tantôt dans toute son horreur; elle est fondée sur la connaissance du bien et du mal, qui réveille avec force la conscience et lui donne le sentiment vrai de ce qui est juste ou injuste, tout en détruisant le beau rêve d'une innocence éternelle. Tu dois voir là le *siècle d'or*, et la raison de sa disparition dans les lois immuables de la nature de l'homme. La fable de Psyché est l'allégorie du genre humain. Ce Dieu qui créa les étoiles et toutes les créatures, qui dirige leur sort dans sa sagesse adorable, les chrétiens

lui donnent le doux nom de père. Ce n'est point par des sacrifices et en faisant couler sur ses autels le sang des animaux ; ce n'est point par des offrandes qu'ils cherchent à lui être agréables, mais en lui présentant celle d'un cœur bon et juste. Tous les mortels sont leurs frères ; les aimer comme soi-même, ne faire aux autres que ce qu'on voudrait qui nous fût fait, voilà leur premier principe. Plus on réfléchit sur ces idées si relevées, si sublimes dans leur noble simplicité, plus on adore celui qui en si peu de mots sut embrasser toutes les lois de la morale : aimer Dieu par-dessus tout, et son prochain comme soi-même, que peut-on demander de plus ? Ah ! Phocion, ce monde serait déjà le Paradis si tous les hommes voulaient suivre cette maxime ; mais les chrétiens vont plus loin : ils veulent, ils demandent de leurs disciples de mettre un frein aux passions les plus actives, à la colère, à la vengeance : « *Bénissez ceux qui vous persécutent, priez pour ceux qui vous haïssent.* » Dans

quelle école, Phocion, enseigna-t-on des vertus aussi sublimes? Oui, la morale chrétienne est divine; mais si elle nous montre une hauteur où nous ne saurions atteindre, elle nous excite au moins à y tâcher; et de quoi l'homme n'est-il pas capable lorsqu'il veut employer toutes ses forces? Il doit se représenter sans cesse le but de ses efforts, parvenir à l'infini, devenir un être immortel et complétement heureux, n'envisager cette terre que comme un séjour passager, et le supporter avec courage. Nos philosophes ont entrevu cette sublime destinée de l'homme, mais le Christ l'annonce d'une manière bien plus sûre et plus positive; il l'a scellée de son sang, il s'est chargé des péchés des hommes, et s'est livré volontairement pour tous à la justice divine : l'homme faible et chancelant trouve dans le mérite de cet action, ce qui manque à ses efforts; il sait qu'il a dans le ciel un médiateur. Encouragé par cette espérance et par les vertus de son divin modèle, il ose ap-

procher du trône du Tout-Puissant avec moins de terreur.

Vois, mon cher Phocion, combien cette doctrine est sublime et analogue au cœur de l'homme. Je ne la connais pas encore parfaitement, mais ce que j'en sais persuade ma raison et satisfait mon ame; qui pourrait donc me blâmer si je l'embrasse et si je deviens tout-à-fait ce que je t'avoue que je suis déjà en grande partie, un chrétien. Je ne veux cependant pas me presser : ce changement est trop important, il exige la plus grande liberté d'esprit; mon âme n'est pas encore assez calme, le souvenir de Larissa est encore trop présent à ma pensée : un poids insupportable oppresse trop mon cœur. O Phocion ! quelle perte j'ai faite ! Larissa, compagne de mon enfance, amante de ma jeunesse, bonne, sensible, aimable, amie d'Agathoclès, où es-tu maintenant ? Ce passé, qui m'occupe sans cesse, existe-il encore pour toi ? te le rappelles-tu ? vois-tu ton ami inconsolable, abandonné ? ou bien

est-ce qu'en perdant la vie on perd aussi l'amour et le souvenir? Système effrayant que le cœur repousse et qui doit désespérer les malheureux ; quel serait alors l'avantage de l'imortalité pour l'être pensant ? Notre sort ne serait-il pas semblable alors à celui des animaux, des plantes, qui, par la décomposition de leur corps et la marche de la nature, revivent sous d'autres formes, en parties organiques, sans aucun souvenir de leur état précédent? — Non, ce n'est pas ainsi que Dieu forma l'homme à son image ! A cet égard encore, le christianisme confond les sophismes et les subtilités de la philosophie : une autre fois je t'en parlerai ; il me suffit de savoir avec certitude que Larissa n'est point anéantie, qu'elle erre autour de moi, qu'elle m'aime, quoique sa voix angélique ne se fasse plus entendre, et que sa figure céleste ne se montre plus à moi ; elle existe encore pour moi, et ne sera jamais remplacée. Mais ne plus la revoir ! cette idée renferme des peines infinies : laisse-

moi te quitter et cesser de t'en parler, si je ne veux pas amollir mes forces. Adieu.

LETTRE XXXVIIIme.

CALPURNIE A SULPICIE.

Nicomédie, mars 302.

Me voici dans cette grande et belle ville, sous le beau ciel de l'Asie mineure, et, ce qui vaut mieux encore, bien près de toi, ma Sulpicie; je serais volée dans tes bras au lieu de t'écrire, mais mon père a besoin de moi pour l'arrangement de sa maison, ce qui n'est pas sans difficulté dans un pays étranger. Il m'est donc impossible pour le moment d'aller à Syntihum; ne pourrais-tu pas venir à Nicomédie pour deux ou trois jours? Ta santé est assez bien remise, à ce que j'espère, pour pouvoir supporter un voyagede quelques milles. Oh! comme je me réjouis de te revoir après une si longue absence, et de causer avec toi du passé

et de l'avenir ! Agathoclès vint nous voir le second jour de notre arrivée : je ne crains pas de t'avouer l'émotion que j'éprouvai lorsque j'entendis le son de sa voix, qui me parut plus faible qu'autrefois. Il salua mon père avec tendresse et respect, puis il s'informa de mes frères et de moi, exactement de la même manière. J'étais dans une chambre voisine lorsqu'il arriva, et je profitai de cette circonstance pour rappeler mes esprits : mon père me fit dire de venir ; mais, malgré tous mes efforts, je fus bien trompée dans l'espoir de l'aborder d'un air aisé et naturel. Ses yeux éteints, son regard sombre, qui n'expriment plus qu'une profonde tristesse; la tendresse mêlée de douleur avec laquelle il se félicita de mon arrivée dans sa patrie ; l'idée de ce qui avait occasionné un si grand changement, tout cela réuni m'émut si prodigieusement, que je perdis toute contenance. Il avait tant souffert ! ne lui devais-je pas toutes les consolations de l'amitié, plutôt que

l'affliger encore par une froideur affectée? Cependant, je ne le cache pas, mon orgueil était blessé de cette tristesse si profonde, que l'arrivée d'une amie peut à peine le distraire un instant. La noblesse de sa conduite et le charme de son entretien dissipèrent bientôt ce mouvement, dont je rougis. Mon père entama avec lui l'article de la politique, et je retrouvai l'Agathoclès de Rome dans le feu de sa conversation et la profondeur de ses pensées : il parut oublier un instant ses peines. Avec quelles délices je me rappelais en l'écoutant, et me retraçais les heures délicieuses que j'ai passées ainsi près de lui à Rome! mais les traces de son abattement sont trop marquées pour que je pusse me faire long-temps illusion : il me semblait qu'il y avait deux Agathoclès, celui que j'avais vu jadis si animé, si exalté, dont le sérieux n'avait pu tenir contre ma gaîté, dont le regard passionné, attaché mille fois sur moi, me disait tant de choses..... et l'infortuné Agathoclès avec cette figure si

maigre et si mélancolique, que la mort d'une femme aimée si tendrement a mis aux portes du tombeau : il me semblait impossible que ce fût la même personne. — Je frissonnai. Ce rapprochement me fut extrêmement pénible ; je sentis tout-à-coup que des larmes remplissaient mes yeux et qu'elles allaient couler : je me levai aussitôt, et je sortis ; je pleurai abondamment, et pourquoi ? Je ne le savais pas moi-même, mais j'éprouvais du soulagement à laisser couler mes pleurs ; il me semblait que l'Agathoclès d'autrefois était mort, et que celui qui était là n'était que son ombre livrée aux peines du Tartare : mon cœur était dans un état d'attendrissement tel que celui qu'on éprouve en voyant la statue d'une personne chérie qu'on a perdue ; ces mêmes traits animés d'une expression si différente, cet intérêt des autrefois, — ce froid si glacé actuellement ; je ne pouvais supporter cette comparaison, et je sentis que je ne devais pas me montrer dans la disposition où j'étais.

Je cherchai à me remettre; mais quand je rentrai, il n'y était plus: il était parti en promettant de revenir. Je craignais de lui avoir fait de la peine en sortant; mais il paraît que non, et qu'il n'a pas même remarqué ma disparition. Je ne suis donc plus pour lui qu'une simple connaissance; il ne cherche à s'expliquer aucune de mes sensations: je puis à mon gré le bouder, le quitter, être comme il me plaira, sans que rien de moi lui fasse impression. Tout entier à sa douleur, à la perte de Larissa, il ne songe pas qu'il existait à Rome une Calpurnie qui lui faisait oublier du moins cette grande passion dont les effets sont si cruels; celle qu'il revoit à Nicomédie ne lui fait rien oublier qu'elle-même.

Depuis cette visite, mon ame est dans un état aussi singulier que pénible; je suis partagée entre la pitié que m'inspirent les malheurs d'Agathoclès, et le désir d'alléger ses peines, et le sentiment amer de n'être plus rien pour lui, de n'avoir jamais été qu'une relation agréa-

ble autrefois, et peut-être à charge à présent. Non, Sulpicie, il ne m'a jamais aimée, celui que la perte d'une autre femme laisse dans un tel désespoir. Que résultera-t-il de tout ceci? comment serai-je avec lui? Toi, mon amie, tu pourrais me rendre un grand service. Tu vois souvent Agathoclès, il a beaucoup de confiance en toi, je le sais, et tu peux savoir facilement ce qu'il pense de moi. Ecris-moi d'abord, si tu ne peux pas venir; dis-moi comment il parle de Calpurnie; même avec toi Agathoclès ne s'abaissera pas à feindre, et à dire ce qu'il ne pense pas; mets-le sur mon sujet, et dis-moi sincèrement sur quel ton il en parlera : un mot suffit pour m'éclairer sur ma conduite; je me repose entièrement sur toi, et j'attends avec impatience de tes nouvelles.

LETTRE XXXIXme.

SULPICIE A CALPURNIE.

Synthium, mars 302.

Pourquoi, ma Calpurnie, ne puis-je voler vers toi, me jeter dans tes bras, et verser dans ton sein des larmes de joie sur ton arrivée? Hélas! les privations, l'abnégation furent dans tous les temps mon partage. Je suis malade, mon amie, pas au point cependant de ne pouvoir dans un beau jour de printemps, me promener dans les jardins délicieux de notre ami, et t'écrire sans de trop grands efforts; mais je suis beaucoup, beaucoup trop faible pour entreprendre un voyage de six lieues. J'avais tout espéré de la tranquillité de ma vie actuelle, du doux climat de l'Asie, de l'accomplissement de tous mes vœux; mais ma santé ne se rétablit point, je souffre encore, et peut-être dois-je faire naufrage au port, et quitter cette vie au moment où elle

commence pour moi pleine de charmes et d'un bonheur trop grand pour une mortelle. Il fut un temps, tu le sais, où je désirais avec passion la mort qui finissait mes tourmens ; mais à présent, Calpurnie, l'idée de me séparer de mon Tiridate, de renoncer à lui pour descendre dans l'Empire des Ombres, me glace d'effroi et de terreur. Cette vie à venir, l'Elysée même se présentent à moi sous un aspect effrayant ! Existe-t-il bien réellement un Elysée? un séjour où les ames se retrouvent, se reconnaissent, et vivent éternellement ensemble dans un doux repos? Pourquoi cette flatteuse image est-elle mêlée de tant de doutes et d'incertitudes? L'esprit de l'homme est si borné qu'il ne peut aller plus loin qu'à des conjectures sur ce qui l'intéresse le plus vivement. S'il est vrai que l'autre vie doit être éternelle, combien ne doit-elle pas nous occuper plus que celle qui est si courte, si passagère? *S'il est vrai*, Calpurnie, qui peut nous en assurer? Personne n'en est revenu ; et cependant, je te l'avoue,

je ne puis supporter l'idée d'une entière destruction, de l'anéantissement total de mon être et de ce cœur embrasé d'amour, glacé tout-à-coup par la mort! Quoi! je devrais ne plus revoir Tiridate, le laisser livré au désespoir, ou bien (idée affreuse!) aux consolations d'un autre attachement! — Oh! non, non, je ne veux pas mourir; les médecins me donnent quelque espoir, et je les écoute avec ravissement; ils disent que le changement de climat, la fatigue du voyage, et les secousses de mon ame devaient naturellement influer sur une santé déjà si altérée : ils me promettent tout de l'effet du temps et du contentement intérieur. Je veux donc relever mon courage, bannir toute idée triste; je veux être résignée, calme, même aveugle et insensible, si ma santé l'exige.

Tu veux donc savoir, chère amie, ce qu'Agathoclès pense de toi, et diriger ta conduite d'après mes observations : je dois te parler avec une entière franchise. Agathoclès t'estime et t'admire;

si je veux le distraire un instant du chagrin qui pèse sur son cœur, je n'ai qu'à lui parler de toi et lui rappeler quelques circonstances de son séjour à Rome : il s'égaie alors; il se souvient avec beaucoup de plaisir du temps qu'il a passé dans ta famille et près de toi; mais en même temps c'est avec une tranquillité qui ne laisse pas imaginer un sentiment bien vif. N'oublie pas cependant pour toi, pour moi, et pour le bonheur de notre ami, que la plaie de son cœur est bien fraîche, et envenimée encore par la manière affreuse dont il a perdu son amie : d'ailleurs c'est un de ces êtres exaltés qui croient positivement à une réunion, après la mort, avec ce qu'on a toujours aimé : Larissa n'est donc point morte pour lui; elle l'a précédé de quelques instans; et, d'après cette opinion, il se croit obligé de rester fidèle à sa mémoire. Malgré çela, et une foule d'autres idées qu'il a puisées dans la doctrine des chrétiens, ne perds point l'espoir de te l'attacher; laisse écouler quelque

temps jusqu'à ce que l'impression se dissipe faute d'alimens. Occupe son esprit par les charmes de ta conversation, égaie son cœur, fais-lui sentir le pouvoir de ta beauté, et peu à peu l'amour remplacera les êtres imaginaires qui occupent encore sa pensée et l'ombre de son amante.

Tiridate te remettra cette lettre; il s'impatiente si fort de te revoir, que si tu n'étais pas ce que tu es, une amie comme il n'en fut jamais, j'en serais presque inquiète. Il m'a promis de persuader à ton père de l'accompagner avec toi lorsqu'il reviendra ici; j'attends donc sous peu de jours l'inexprimable bonheur d'embrasser ma Calpurnie.

LETTRE XLme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, mars 802.

LES espérances de paix sont dissipées, et la guerre va recommencer avec fu-

reur ; l'armée a reçu l'ordre de se mettre en marche, et je vais avec Tiridate me ranger sous les drapeaux de Galérius. Les préparatifs ont été faits avec autant de sagesse qu'ils ont coûté de sacrifices. Galérius a un pouvoir absolu. Il faut donc espérer que cette année relèvera la gloire de nos armes. Nous allons sur les bords de l'Euphrate ; c'est là que se porteront les premiers coups. Cette fois-ci, ce n'est pas le devoir seul qui m'entraîne, c'est aussi l'espérance que les occupations et la fatigue apporteront quelque diversion à mes peines : la solitude et l'oisiveté ne conviennent pas à un cœur abattu sous le poids de l'affliction.

J'ai fait ces jours-ci la connaissance d'un homme extrêmement intéressant. Appellès ayant reçu de ses supérieurs l'ordre de retourner à Apamée, m'introduisit avant son départ dans la maison d'Eutychius, évêque de Nicomédie, qui réunit l'usage du monde et la connaissance des hommes à toute la dignité de la place qu'il occupe. Je devinai le motif

d'Appellès; il voulait qu'Eutychius achevât l'ouvrage qu'il avait commencé : l'opinion publique, et celle d'Appellès sur-tout, sont en sa faveur et décident la mienne.

La seconde fois que je fus chez lui, j'y trouvai un jeune homme à peu près de mon âge. Sa figure est grande et belle; une volonté prononcée, même quelque chose de dur, me parut exprimé dans ses traits et sur ses lèvres minces et entièrement fermées; cependant ses grands yeux bleus et son regard ont quelque chose de noble et de sensible tout à la fois, qui adoucit extrêmement la beauté mâle et le sérieux de sa physionomie : tout l'ensemble de sa personne me frappa. « C'est Constantin, le fils de César Constance, me dit l'évêque en me présentant et en me nommant à lui; » il ajouta à mon nom quelques particularités de ma vie. Un regard scrutateur, sans être dénué d'intérêt, semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de mon ame; il me fit ensuite un accueil très-obligeant. L'évêque ayant

été appelé, Constantin et moi nous restâmes seuls ; il parla peu, mais bien. Tu sais que je ne suis jamais fort causant, et moins encore avec ceux qui sont au-dessus de moi par leur naissance ; mais le peu de paroles qui se prononcèrent suffirent pour nous inspirer une estime réciproque et nous faire désirer une connaissance plus particulière. Lorsque l'évêque rentra, il nous trouva dans une conversation intéressante pour tous les hommes, celle de la croyance d'une autre vie. Constantin y déploya beaucoup d'éloquence ; elle détruisit l'impression de ses traits ; on n'y voyait plus de dureté, mais seulement de la fermeté et une persuasion intime : sa physionomie ne trompe pas, mais son entretien promet davantage.

Nous nous sommes vus depuis lors très-souvent, et nous nous verrons encore plus. Il a été confié par son père à Galérius, et nous ferons la campagne ensemble : cette circonstance augmente ma joie de quitter Nicomédie, ma vie oisive et ses tristes résultats. Avec mon cœur

si profondément blessé, je vis avec les hommes d'une manière trop étrangère : eux ne voient dans ma douleur que de l'exaltation ; ils ne comprennent pas qu'au bout d'une année tous les regrets ne soient pas effacés : des êtres charmans, mais légers par essence, croient qu'il suffit d'un regard pour faire tout oublier. Cette prétention m'afflige et me pèse, moi qui ne prétends rien ; elle me rend difficile et pénible la société que j'aurais recherchée, et où j'aurais pu peut-être trouver quelques distractions agréables. Pourquoi les heureux savent-ils si peu deviner les besoins de ceux qui souffrent ? Ils n'aiment que ce qui est gai, léger et facile comme eux ; ils ont grand soin de fuir ceux qui pourraient en altérer leur bonheur ou même leur gaîté ; ou si ce qu'ils appellent de l'*amitié* les retient, ils veulent forcer le malheureux à partager leur joie, et s'il persiste dans sa mélancolie, ils le fuient comme un être qui leur est antipathique, et traitent de folie cette profonde tris-

tesse qu'ils ne comprennent pas. — Je sens, Phocion, que je serai plus à mon aise quand j'aurai quitté cette ville frivole pour courir avec mes deux amis, Tiridate et Constantin, aux jeux plus sérieux de Bellone. Adieu; porte-toi bien, toi le plus cher de mes amis; ne m'oublie pas dans les momens orageux qui m'attendent, et qui rendront mes lettres et plus courtes et plus rares.

LETTRE XLIme.

CNEIUS FLORIANUS, centurion de la garde de César Constance, au prince CONSTANTIN.

Eboracum (*), mars 302.

Si je ne connaissais pas aussi bien que je le fais le noble cœur de Constantin, j'aurais peine à me résoudre, moi, son instituteur, à lui faire une confidence telle que celle que renfermera cette let-

(*) Eboracum, aujourd'hui Yorck, où était le palais impérial.

tre. Que va-t-il penser, lui qui, dans la fleur de l'âge, a su résister jusqu'à présent au torrent des passions, et ne connaît encore que la sainte amitié? Mais cela même m'encourage : quand on sait aimer son ami comme toi, on sait l'entendre le comprendre, et on mérite une entière confiance.

Tu te rappelleras sûrement Asinius Ponticus, que tu voyais souvent avant que tu quittasses la Grande-Bretagne? Ton départ laissa un vide cruel dans mon cœur, je voulus m'en distraire en allant fréquemment dans sa maison. Sa femme et lui étaient payens, mais vertueux; ils élevaient une jeune orpheline, nommée Valérie, avec tous les soins possibles, auxquels cette aimable enfant répondait par mille qualités charmantes. Accoutumé au rôle d'instituteur, ayant perdu mon cher élève, je m'attachai à cette petite fille, et j'éprouvais un plaisir indicible à former au bien ce cœur si jeune et si docile : elle m'aimait tendrement, et trois années s'écoulèrent

ainsi dans la plus douce tranquillité. Mais peu à peu l'enfant disparaissait et faisait place à une jeune personne remplie d'attraits. Ainsi qu'une fleur, je voyais la belle Valérie s'épanouir peu à peu, et je sentais, à la palpitation de mon cœur lorsque je m'approchais d'elle, que si je voulais conserver ma raison et ma sagesse, je devais m'éloigner et rompre tout commerce avec elle. Je l'essayai avec fermeté; mais bientôt j'eus à combattre bien plus que mes propres sentimens: je ne pus douter que, soit reconnaissance, soit habitude, soit que ce cœur trop sensible et formé pour l'amour se fût laissé entraîner vers le seul être qu'elle vît, Valérie aimait son maître avec la passion la plus ardente. Jamais, je te le jure, je n'avais eu la moindre idée de lui inspirer un sentiment que je croyais impossible qu'elle ressentît pour un homme de mon âge, sévère par caractère, par principes, et n'ayant avec elle que des entretiens sérieux. A quarante ans, je n'avais assu-

rément pu former aucune prétention sur une jeune fille de seize ans ; mais je dois rougir peut-être en t'avouant que la découverte de ses sentimens fût plus puissante encore que ses charmes, que je ne fus plus le maître de résister à ce double attrait, et que je répondis à son amour avec le même feu, mais non pas cependant sans réfléchir sur les suites de cet attachement, et sans le renfermer dans les bornes que la vertu me prescrivait. Je l'adorai chaque jour davantage ; mais, loin de chercher à l'égarer, mon unique but fut d'en faire la compagne de ma vie, de la former pour moi, de lui inspirer les sentimens religieux qui m'animent, et de l'initier dans les mystères de notre sainte religion. Je croyais connaître parfaitement la situation dépendante dont je pouvais la tirer, et je ne voyais nul obstacle à ce vœu de mon cœur ; et après avoir mis le sien à plus d'une épreuve, convaincu enfin qu'il m'appartenait en entier, je me laissai aller sans scrupule au sentiment

qui me liait à cette fille charmante, et qui l'entraînait si fortement vers moi.

Tu juges avec quel zèle non interrompu je suivis ce projet, et avec quelle facilité je réussis à la persuader de la vérité de ma croyance; son ame réfléchissait la mienne, et tout ce que je lui disais s'y gravait à l'instant; mais ce ne fut que lorsqu'elles furent tout-à-fait à l'unisson, et que ma jeune amie fut chrétienne par sentiment et par persuasion, que je me sentis irrévocablement lié à elle pour la vie, et que j'instruisis ses protecteurs de notre amour et de nos projets. L'effroi qui se peignit sur tous les traits d'Asinius en m'écoutant, me découvrit à l'instant mon malheur. Valérie n'est point, comme je le croyais, la fille d'un de ses parens, et la naissance et le rang de son père, qui vit encore, sont de nature à ne pouvoir conclure un engagement sans sa volonté, ni à espérer d'obtenir son consentement pour notre mariage. Valérie est fille de l'empereur Dioclétien. Il y a dix-huit

ans qu'il était en Bretagne, seulement alors préfet des prétoriens, mais on le regardait généralement comme devant monter un jour sur le trône. Une princesse bretonne l'aima ; espérant qu'il la ferait un jour impératrice, elle lui accorda d'avance les droits d'un époux, et donna la vie à Valérie, en la perdant elle-même. Sa fille fut confiée à une de ses femmes, qui lui promit de l'élever jusqu'au moment où son père voudrait la reconnaître, et cette femme, peu après la mort de sa maîtresse, épousa Asinius Ponticus, qui partage avec elle ses soins pour l'orpheline, et l'aime avec une tendresse vraiment paternelle, la faisant passer pour la fille d'un de ses parens.

Cependant lorsque Dioclétien monta sur le trône, Asinius lui écrivit pour lui apprendre l'existence de sa fille, en lui envoyant toutes les preuves de la vérité. Dioclétien, qui avait joint à son nom celui de Valérius, en devenant Empereur, lui donna l'ordre de la nommer Valérie, et de l'élever en silence, dans

le plus grand secret, jusqu'à ce qu'il lui plût de l'appeler auprès de lui.

Ce fut donc ainsi que j'appris mon sort et la perte de mes espérances. Je résolus de le supporter avec courage, et d'en inspirer à ma pauvre Valérie; je voulus lui faire sentir la nécessité de renoncer l'un à l'autre, mais son cœur fut plus fort que sa raison: elle se livra au plus affreux désespoir, ne voulut pas entendre parler de séparation; elle était décidée, me disait-elle, à s'enfuir avec moi, et à renoncer à tous les avantages que sa naissance lui promettait... Tu me tiendras quitte du récit du combat que j'eus à soutenir, et de la victoire douloureuse que je remportai, et qui laissa dans mon ame un déchirement que rien ne pourra guérir; je sacrifiai mon bonheur, celui de mon amie, et mille fois plus que ma vie; et ce n'était encore que le commencement de mes peines! Les parens d'adoption de Valérie s'alarmèrent de la violence de sa passion; ils se défièrent de moi, ils craignirent quel-

que démarche téméraire et la colère de l'Empereur, et se décidèrent à faire disparaître Valérie et à la cacher quelque part : il y a cinq mois qu'elle a quitté Eboracum, et vraisemblablement l'île entière. Toutes mes recherches ont été inutiles, malgré la protection que ton père m'accorda, et j'ai tout lieu de croire qu'elle n'est plus en Bretagne. Je m'adresse donc à toi; quoique j'aie perdu tout espoir de bonheur, je voudrais cependant connaître le sort de Valérie. Tu es à la cour d'Auguste, de grâce tâche de savoir si la disparition de Valérie est une simple précaution de ses parens, ou si c'est l'effet d'un ordre exprès de l'Empereur. Je suis convaincu qui si tu peux quelque chose, j'aurai bientôt de ses nouvelles par elle-même; je sais bien que cela ne me menera à rien, puisque j'ai renoncé à elle, mais ma tranquillité est détruite tant que j'ignore tout ce qui regarde un être qui m'était si fort attaché, et que j'envisageais comme la moitié de moi-même, et au malheur de qui

j'ai contribué, quoique bien involontairement : voilà ce qui me tourmente. Adieu, mon cher Constantin, réjouis bientôt ton malheureux ami par une de tes lettres, quand même elle ne contiendrait rien sur Valérie ; j'y trouverai toujours ton cœur et les consolations de ta tendre et fidèle amitié.

LETTRE XLIIme.

CONSTANTIN A CNEIUS FLORIANUS.

Nicomédie, avril 302.

Il y a des positions dans la vie qui paraissent de loin aussi brillantes, aussi colorées que les ailes d'un papillon; dès qu'on les examine de trop près, dès qu'on y touche le moins du monde, ce lustre, ces belles nuances s'effacent, et il ne reste qu'un tissu sombre et sans éclat.

Telle est, mon cher Florianus, mon existence à cette cour. Depuis long-temps

je vois ce qui m'entoure sans la moindre illusion, et si j'ai caché à mon père et à toi, mon ami, ma situation actuelle, c'est parce que j'étais convaincu que la connaissance de la vérité vous aurait inquiétés sans aucune utilité, et peut-être aussi par un sentiment d'orgueil, pour ne pas avouer comme je m'étais trompé, et combien j'ai peu d'influence. Vous, habitans éloignés et paisibles des bords de la Tamise, vous ne pouvez vous faire aucune idée des choses qu'il faut voir de près et long-temps pour les juger sainement. J'avais résolu de me taire, d'observer, et de parvenir à mon but avec courage et persévérance; mais tu comptes sur mon pouvoir, il faut bien t'apprendre qu'il est nul, et que ce n'est pas de cette manière que je pourrais t'obliger : ta lettre a levé le voile qui couvrait mon sort, et je vais actuellement te le montrer tel qu'il est en réalité.

Il y a trois années que mon père jugeant nécessaire de m'assurer l'amitié de César Galérius, me remit à ses soins, à

sa protection, et que celui-ci lui promit de m'adopter pour son fils, et de me traiter comme s'il était mon père. Pendant les deux premières années il fut en effet pour moi un père affectionné, vigilant, mais inquiet et sévère. Peu à peu la tendresse et les sollicitudes paternelles diminuèrent, et la sévérité augmenta. Il ne trouva pas, il est vrai, son fils adoptif aussi souple, aussi soumis qu'il avait cru que le serait un jeune homme sans expérience, élevé à l'ombre d'une éducation simple et privée. Le père devint un despote, et plus il exigea, plus il trouva de résistance. Le fils de César Constance, par sa naissance, par ses espérances futures, ne se croyait pas si fort au-dessous de Galérius; il voyait devant lui un sort plus glorieux que celui de passer sa vie sous l'influence d'un pouvoir étranger et tyrannique, et de se contenter de l'éclat d'une cour asiatique, d'un luxe dont Galérius l'avait entouré pour l'éblouir.—Mais je n'étais plus un enfant, et cet éclat ne m'en imposait

plus, et ne pouvait me consoler de ma nullité. Je l'exprimai dans plus d'une occasion trop franchement, trop vivement, pour ne pas alarmer un caractère aussi soupçonneux : il se défia de moi, il me craignit, et la crainte et la défiance ont produit la haine.—Galérius me hait, mais il redoute ma fermeté, et n'ose plus me témoigner ouvertement sa haine; il m'entoure d'espions, et souvent il faut que j'emploie toute la ruse imaginable pour faire parvenir une lettre à Eboracum, au travers des pays qu'il gouverne, sans qu'elle soit ouverte ou interceptée. J'ai pris des mesures pour que celle-ci échappe à sa vigilance, aussi contient-elle des choses que j'ai dû te taire dans mes précédentes.

Tu trouveras dans le récit que je viens de te faire de ma position la raison pourquoi il ne m'a pas encore été possible d'agir pour toi comme je l'aurais voulu. La première vertu de Dioclétien est une prudence et une discrétion à toute épreuve. L'impératrice Prisca, ainsi que la

reine de l'Olympe, n'est pas la seule femme pour le monarque du monde, et l'on prétend qu'Auguste a souvent été obligé de cacher aux yeux jaloux de sa Junon ses jouissances secrètes. Tu dois, donc, comprendre combien il est difficile de découvrir quelque chose de positif dans un mystère de cette nature, surtout ici où chaque pas est épié, chaque mot rapporté, et où le moindre soupçon amènerait une foule de choses pénibles. Je ne puis donc agir qu'avec la plus grande prudence. Tout ce que j'ai pu découvrir jusqu'à présent, est qu'Asinius Ponticus a été vu aux dernières saturnales de *Colloniæ Agrippinæ*, avec deux femmes inconnues, de là il est allé à Mantoue. Dès que je saurai quelque chose de plus, je m'empresserai de t'en informer, dans quelque lieu que je me trouve; car dans trois jours nous partons pour nous rendre à l'armée. Ta confiance m'a infiniment flatté, tous mes efforts tendront à m'en rendre toujours plus digne, et je saisirai chaque occasion de

te prouver la tendre et reconnaissante amitié qui brûle pour toi dans mon cœur: n'est-ce pas à la tienne que je dois les biens les plus précieux que l'homme puisse donner à l'homme, l'émulation du bien, une ame fière et sensible, un cœur vertueux, et une piété éclairée? Voilà du moins ce que tu m'as inspiré le désir de posséder. Adieu.

LETTRE XLIIIme.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS PISON, A ROME.

Nicomédie, avril 702.

Pourquoi, Lucius, l'homme espère-t-il constamment? pourquoi attend-on beaucoup plus de l'avenir que du présent? Mais voilà comme nous sommes: nous portons nos regards en avant, et le bien réel dont nous jouissons ne nous paraît point aussi délicieux que celui que nous voyons briller au loin, et dont la

magique lumière éclaire notre imagination. Quelles idées je m'étais faites de Nicomédie! qu'est-ce que je n'ai pas cru et rêvé sur les délices de ce séjour? Toutes ces chimères se sont évanouies devant la triste vérité. Je suis moins bien ici qu'à Rome, parce que j'y suis étrangère, isolée. — Ah! qui me l'aurait dit lorsque je montai avec tant de joie sur le vaisseau? Les larmes que j'avais versées en te disant adieu, le sentiment qui oppressa mon cœur lorsque je vis disparaître le beau rivage d'Hespérie, tout s'effaça bientôt par l'idée de voguer vers les lieux où je croyais trouver le bonheur: voilà la preuve que l'homme est né pour les illusions. Le bonheur n'existe nulle part que dans son imagination, elle lui procure d'avance des jouissances; n'importe si elles se réalisent ou s'évanouissent, peut-on prétendre à la fois au présent et à l'avenir? et si l'homme est heureux par l'espérance, n'a-t-il pas déjà reçu sa récompense, comme le disent les chrétiens?

Il y a ici une grande quantité de ces

sectaires : l'impératrice Valérie, épouse de Galérius est du nombre ; c'est une raison de plus pour me rendre ce séjour désagréable. Ce sont des gens tristes et tranquilles, qui ne voient que du poison dans les plaisirs les plus innocens, et qui se font des scrupules et des cas de conscience des choses les plus indifférentes. Brûler un grain d'encens sur l'autel de l'un de nos Dieux, manger un morceau de l'holocauste, est à leurs yeux un crime impardonnable ; aussi arrive-t-il que plusieurs préfèrent les souffrances et la mort. Leur Dieu est donc bien jaloux et bien sévère ? Quant à moi je préfère beaucoup notre bel Olympe, nos dieux et nos déesses. Une immense quantité de ces êtres tout-puissants peuplent le ciel, la terre et la mer ; ils ne se disputent point, ils ne s'envient point les offrandes des mortels ; ils partagent leur trône et leur empire avec chaque étranger qui leur arrive, et sous quelque forme qu'il se présente : que ce soit un oignon, un bœuf, un singe, un monstre, ou l'idéal

de la beauté, c'est égal, tout est bien reçu, et trouve toujours une placę dans l'Olympe, et des hommages et des fêtes, et des sacrifices. — Aucun être raisonnable, il est vrai, ne peut croire de telles absurdités, mais le peuple a besoin de joujous! eh bien qu'on les lui laisse, et que les êtres plus sages et plus éclairés voient les choses telles qu'elles sont, et ne se créent pas des chimères. Mais à quoi bon m'échauffer pour ce qui ne me regarde pas et doit m'être bien indifférent? — Ah! mon frère, tel est l'effet de l'air de Nicomédie : lorsqu'on n'entend que des discussions théologiques, lorsque ces idées engloutissent tout, gâtent la conversation, absorbent l'esprit, et dessèchent le cœur, on se trouve entraîné, et malgré soi on prend parti pour ou contre.

Agathoclès est aussi saisi de ce vertige religieux, et je crains qu'il ne soit plus chrétien qu'il ne l'avoue. — Ah! si tu l'entendais parler de la pureté, de la sublimité de cette doctrine, de l'effet mer-

veilleux qu'il en attend pour le bonheur du genre humain, tu serais très-édifié, je t'assure, à moins que tu ne prisses comme moi le parti d'en rire. Je me fâche aussi quelquefois lorsque je ne sais plus que répondre à notre aimable visionnaire, et qu'il est sur le point de m'entraîner un instant.... Il a déjà mis mon père de son côté, et ils s'extasient ensemble. Au reste, leurs entretiens n'ont fait que changer de sujet; ce que lui était jadis Rome et la République, c'est à présent le christianisme; il se flatte de retrouver au sein de cette religion toutes les vertus perdues, et des moyens de parvenir au grand but du perfectionnement de l'homme : et lui aussi a sa chimère et ses joujous, qu'il faut lui laisser. Du reste, je l'ai trouvé extrêmement changé, et si pâle, que j'en fus effayée la première fois que je le vis. Voilà les effets de l'amour, et on en a fait le Dieu du bonheur! Je croirais bien plutôt qu'il est celui du malheur et du désespoir. Dernièrement encore j'ai vu un triste exemple des désastres qui

le suivent, et si jamais j'avais eu le moindre penchant au culte du fils de Vénus, je serais bien guérie de cette erreur, depuis que j'ai vu Agathoclès et Sulpicie. Il y a dix jours que j'eus la visite de Tiridate : je ne crois point qu'il soit amoureux, lui; il est trop beau, trop frais, trop animé, pour qu'on puisse le croire, et sa figure m'a autant frappée d'admiration, que celle de nos pauvres amis de pitié; la force, le courage, la vie et toutes ses jouissances, se font remarquer dans toute sa personne. Il m'apportait une lettre de Sulpicie; on y voyait à chaque ligne le mélange d'un bonheur apparent et d'un chagrin secret : elle me conjurait de lui donner, par ma présence, la *jouissance* désirée de l'amitié; elle avait d'abord mis *la consolation*, mais elle l'a effacé, et j'ai bien peur que le premier mot ne fût dicté par son cœur, et le second par la réflexion et la prudence. Mon parti fut pris à l'instant. Mon père n'ayant pas le temps de m'accompagner, je dis au prince d'Arménie

que le lendemain j'irais avec lui à Synthium ; et pour sauver le danger du tête à tête, je priai Agathoclès d'être de la partie. Quel homme singulier que cet Agathoclès ! Au lieu de se sentir honoré de ma confiance et heureux d'être invité par moi, il essaya quelques représentations sur l'inconvenance pour une jeune personne de voyager avec deux hommes non mariés : il ne se rendit que lorsqu'il me vit irrévocablement décidée, et très-indifférente sur ce qu'on pouvait en dire. En effet, Tiridate, l'amant de mon amie, n'est-il pas pour moi comme un homme marié ? et Agathoclès, le froid, le sévère Agathoclès, n'est-il pas aussi marié avec l'ombre de sa Larissa ? Je ne fus pas insensible pourtant à l'intérêt qu'il prend à ma réputation, et à la franchise avec laquelle il me parla ; je me sentis honorée de sa protection et à l'abri de tout blâme, sous l'égide de sa vertu. Oh ! comme il serait adorable s'il voulait être moins parfait, moins exalté ! Nous partîmes donc pour Synthium :

mes capadociens me portaient dans une litière, et mes compagnons me suivaient à cheval. Il faisait un jour de printemps délicieux, la campagne était superbe, l'air chaud, le ciel serein, tout invitait à la joie. J'étais heureuse, animée, et je me laissai aller à ma gaîté naturelle. Tiridate et moi nous abrégeâmes la route par des plaisanteries, des chants, des rires, que j'appelais presque enfantins. Agathoclès, d'abord assez sérieux, se laissa enfin entraîner; il s'abandonna à l'impulsion générale, il rit de bon cœur avec nous, et nous arrivâmes ainsi tous trois gais et contens à Synthium. Mais, hélas ! ma gaîté se dissipa bientôt lorsque je vis ma pauvre Sulpicie qui vint au-devant de nous, pouvant à peine marcher, une image de la maladie et du chagrin; elle a vieilli de dix ans, je n'en sais que trop la cause. A peine avais-je passé quelques jours à Nicomédie, que je n'entendis parler d'autre chose que des histoires amoureuses de Tiridate; on y ajoutait le ridicule d'avoir enlevé une

matrone romaine, passée, flétrie, plus âgée que lui (ce qui n'est pas vrai; mais on le croirait en les voyant tous les deux), et si malade qu'elle n'avait pu supporter le séjour et le bruit de la ville; on plaignait Tiridate d'être obligé de la soigner. On ignorait sans doute le tendre intérêt que je prenais à elle; je fus révoltée de la manière injuste et fausse dont on parlait de ma belle Sulpicie; mais, hélas! j'ai trouvé ici la confirmation de tout ce qu'on m'avait dit. Cependant, je suis obligée de rendre justice à Tiridate, il ne mérite aucun blâme quant à sa conduite avec Sulpicie: je ne sais s'il lui est infidèle quand il n'est pas avec elle; mais du moins il est tendre, empressé et rempli des attentions les plus délicates. Elle paraît aussi fort contente de lui et ne forme aucune plainte; rien, dans ses propos, n'annonce la situation de son cœur, que je crois livré à une peine d'autant plus déchirante, qu'elle la renferme en entier, même avec moi pour qui elle n'eut jamais rien de caché. Lors-

que nous fûmes seules, je la suppliai de me dire la vérité : sa bouche ne divulgua point son secret, mais sa pâleur, sa maigreur, son triste regard ne le dirent que trop; et lorsque j'insistai pour obtenir sa confiance, un mouvement très-vif, un léger tremblement me prouva, à n'en pas douter, qu'elle sait tout ce qui doit l'affliger, et qu'elle sent jusqu'au fond de l'ame sa cruelle situation; mais elle ne l'avouera jamais, elle aimera mieux se consumer dans son profond chagrin, que d'en convenir. Je la plains extrêmement, et je trouve sans doute Tiridate bien coupable; mais je ne justifie pas entièrement Sulpicie, elle n'a pas opposé assez de force et de courage à la passion qui l'entraînait vers l'abîme. Vois, Lucius, combien ta sœur devient sage et raisonnable! Si jamais j'avais le malheur d'aimer, je te promets bien que ce ne serait pas à la manière de Sulpicie : l'amour chez elle n'est point cette flamme brillante, vivifiante qui embellit chaque instant de l'existence; c'est un feu som-

bre et dévorant qui la mine et la détruit; elle n'existe que pour son amant, et voudrait trouver chez lui cette même passion ardente, exclusive, qui concentre l'ame sur un seul objet et anéantit tout le reste. —Pauvre Sulpicie! elle ne sait pas que bien peu d'hommes sont susceptibles d'un tel sentiment, et qu'une femme qui laisse voir à celui qu'elle aime, combien elle lui est supérieure à cet égard, agit avec peu de sagesse; et si elle exige d'être aimée comme elle aime, elle prouve qu'elle ne connaît pas le cœur des hommes. Tiridate est jeune, beau, aimé et recherché par les femmes les plus séduisantes; ne faudrait-il pas qu'il eût le courage d'Hercule pour résister à tout cet enchantement, et pour ne trouver de plaisir et de bonheur que dans les bras d'une amante, malade, flétrie et triste? vraiment c'est trop exiger d'un être d'une nature aussi légère. Il retourne dans peu de jours à l'armée, la campagne a déjà commencé, et les tourmens de ma bonne Sulpicie vont

doubler. Je tremble de la voir après son départ, et je crains qu'elle ne succombe à tant d'inquiétudes, jointes au chagrin de l'absence. Agathoclès part avec lui.— Combien je vais être isolée au milieu de cette brillante capitale ! Il est tellement impatient de partir, qu'il semble que le sol de Nicomédie brûle sous ses pieds.

Ecris-moi bientôt et souvent, mon cher frère, tes lettres seront pour moi la plus agréable des distractions, et j'en ai grand besoin dans cette vie insipide et monotone, qui sape jusqu'aux fondemens cette gaîté que je croyais inaltérable. Si cela ne change pas bientôt, je deviendrai le second volume de ma pauvre Sulpicie.

LETTRE XLIVme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Hiéropolis, mai 302.

Une bataille sanglante vient d'avoir lieu, elle a coûté la vie à des milliers

d'hommes, et j'ai été bien près de la perdre ; sans la bravoure et l'amitié dévouée de Constantin, ton ami n'existerait plus. Nous avons été battus, et nous nous retirons sur les bords de l'Euphrate, le camp est près d'Hiéropolis ; mais j'ai suivi mon général et mon sauveur dans cette ville, où il fut obligé de se faire transporter pour panser les blessures qu'il a reçues en me défendant de la mort. Tandis qu'il repose dans la chambre voisine, je me hâte de t'écrire, afin qu'aucune nouvelle alarmante ne vienne t'inquiéter sur mon existence, et que mon silence ne confirme tes craintes.

Galérius, qui attendait avec impatience l'occasion de venger la honte de Valérien et celle de la République romaine, chercha à livrer une bataille, peut-être avec plus d'empressement que de réflexion. Une malheureuse circonstance l'engagea à choisir pour le champ de bataille les vastes plaines de Carrhoé, où jadis Crassus et ses légions trouvè-

rent leur tombeau. Sur ce sol aride et brûlant, Galérius fut-il mal instruit ou trop assuré du succès ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il attaqua les Perses avec fureur, malgré l'opposition de tous ses capitaines. L'attaque fut chaude. Les Romains connurent la supériorité du nombre de l'ennemi et leur danger ; mais en même temps l'honneur du nom romain et la soif de la vengeance les soutenaient ; on se battit avec une bravoure sans égale ; mais le sable perfide et brûlant fléchissait sous nos pieds, et le soleil lançant à plomb ses rayons, enflamma, réchauffa tellement nos armures qu'elles devinrent insupportables. Les Perses, constamment secourus par des troupes fraîches, se renouvelaient comme la tête de l'hydre ; ils opposèrent une résistance opiniâtre à nos bras affaiblis par la chaleur dévorante. Le gros de leur armée se jeta sur le centre de la nôtre, commandée par Galérius ; il fut forcé, et dès lors la confusion et le désordre fut général. Constantin seul

eut assez de présence d'esprit pour rassembler son corps dispersé par le tumulte, et lui faire passer le pont qui traverse l'Euphrate; nous laissant par cette manœuvre l'espoir de la retraite. Les troupes ennemies, éparpillées, volèrent alors en désordre contre le pont, et un grand nombre trouva la mort dans les flots. Tiridate, qui était la cause de cette guerre, attirait particulièrement l'attention de chaque soldat persan; mais trop orgueilleux pour acheter sa sûreté par un déguisement, remarquable d'ailleurs par sa brillante armure et sa superbe figure, il traversa les rangs à toute bride, et se vit tout-à-coup entouré par un gros de troupes persannes : il n'était pas question de résistance, et dans cette persuasion il donne des éperons à son cheval, et court à l'Euphrate. Les ennemis l'atteignaient; plus de ressource pour lui que de se jeter dans les flots, déjà couverts de cadavres : il sauta avec sa pesante armure dans les eaux écumantes; je le crus perdu, mais avec

une force gigantesque il combattit contre le fleuve, et atteignit les bords opposés, malgré l'immense largeur de l'Euphrate, où il fut reçu par les nôtres avec de grands cris de joie. Après cela, les Perses cherchèrent à couper la retraite à nos détachemens; mais Constantin, à notre tête, défendit le pont avec autant de courage que de sang-froid. Tout-à-coup le général ennemi s'avance; l'armure très-simple de Constantin l'avait probablement induit en erreur : il me prit pour le chef, et dans l'espoir d'obtenir les *dépouilles opimes*(1), il lève son cimeterre sur moi; j'avais le dos tourné, et ce coup aurait indubitablement tranché le fil de mes jours, si Constantin, au péril de sa propre vie, ne l'avait pas reçu sur son bouclier et sur son bras : ce ne fut qu'au moment de ma délivrance, que je reconnus le danger que j'avais couru; je me retournai, et

(1) C'était ainsi que se nommait l'armure du chef.

plus prompt que l'éclair, je me vengeai sur mon ennemi de la blessure de Constantin : le Perse mordit la poussière en expirant, les siens prirent la fuite. Nous passâmes en toute tranquillité le pont, qui fut à l'instant rompu, et ce ne fut qu'en lieu de sûreté, et lorsque nous remontâmes nos chevaux, que je trouvai le moment d'exprimer ma reconnaissance à mon généreux libérateur ; ce ne fut aussi qu'alors qu'il s'aperçut de sa blessure et qu'il tomba baigné de sang dans mes bras et sans connaissance. Nous nous tenions fortement embrassés, et je ne rougis pas de t'avouer que je sentis des larmes inonder mes joues. Il revint à lui. Tu es à moi, me dit-il ; je t'ai acheté de mon sang. Je le pressai contre mon cœur en silence ; ce ne furent pas nos lèvres, mais nos ames qui se jurèrent amitié et fidélité inviolables. Je le portai loin du tumulte ; ses gens accoururent, et tout ce que l'attachement le plus vif et le zèle le plus dévoué put inventer, fut employé pour le soulager. La blessure

est profonde, mais peu dangereuse. Je vis autour de lui, je dors ou veille à ses côtés, mille liens nous unissent chaque jour davantage, et mon cœur s'ouvre avec délices aux sentimens élevés, aux vues, aux projets de Constantin; ces circonstances, sa façon de penser, son amitié pour moi colorent de nouveau mon avenir, et me rattachent à la vie. Les grandes idées de l'humanité absorbent la faible considération d'un chagrin individuel, et devient la voix du devoir et de l'utilité générale : je tais celle de mes souvenirs amers. Qu'importe aux grandes vues de la Providence le bonheur ou le malheur imaginaire d'un seul être? Il est heureux celui qui est appelé à y concourir, et dont la vie n'a pas été tout-à-fait inutile au bien de ses semblables, quelle qu'ait été d'ailleurs sa destinée particulière. Adieu, cher Phocion.

LETTRE XLVme.

CONSTANTIN A CNEIUS FLORIANUS.

Hiéropolis, juin 302.

Peut-être que les cent voix de la Renommée t'auront appris, ainsi qu'à mon père, le malheur et la défaite de notre armée, avant même que cette lettre ait franchi le grand espace entre l'Euphrate et la Tamise ; au surplus, Dioclétien et Galérius auront annoncé officiellement à mon père ce malheureux évènement. Je garde pour moi toutes mes réflexions sur la cause de notre infortune : les officiers et les soldats, mécontens, se le disent à l'oreille ; je n'en parlerai qu'à mon ami et à mon père : vous seuls connaissez ma répugnance à parler au désavantage de mon ennemi. J'étais présent à cette affaire, et je puis assurer qu'il fallait une violence de caractère telle que celle de Galérius, animée encore par un désir de vengeance, pour oser risquer

une bataille avec des forces aussi inférieures, et dans une position aussi désavantageuse. L'orgueilleux Persan étend au loin ses tentes magnifiques; elles sont actuellement bien au-delà de la contrée où les Romains avaient planté leurs aigles il y a un mois. Nous sommes à présent sur la rive droite de l'Euphrate. Dioclétien, qui au commencement de la campagne était à Antioche, est revenu à Nicomédie; il a fait sentir à César tout le poids de sa colère. A pied, orné de la pourpre, qui dans ce moment ajoutait encore à sa honte, Galérius fut obligé de suivre pendant plus d'une heure le char de l'Empereur. Il n'appartient pas à un jeune homme de blâmer la conduite d'un vieillard, dont dix-huit ans de bonheur ont consacré la prudence; cependant je ne puis cacher que cette punition, qui ressemble plus à la vengeance qu'à un exemple juste de sévérité, n'est point dans le caractère de Dioclétien : de deux choses l'une, ou sa cruelle maladie l'a rendu plus irritable, ou l'adresse et la

cabale ont réussi à attiser le feu de la discorde, qui jusqu'à ce moment couvait sous la cendre. Galérius est assez fin et assez orgueilleux pour supporter son humiliation avec une résignation apparente, mais son cœur brûle en secret de fureur et de vengeance ; il hait Auguste et me déteste aussi, quoique je n'aime pas mieux Dioclétien que lui. C'est ainsi que nous sommes les uns devant les autres, pleins de méfiance, de haine, d'hypocrisie, de crainte, et de tous les vils sentimens que ton élève rougit d'éprouver. Mais au milieu de tant de peines, j'ai obtenu le plus grand des bonheurs, un véritable ami ; c'est un jeune Nicomédien dont j'ai fait la connaissance chez l'évêque : son extérieur me plut dès le premier abord, et son esprit, qui se montre dans chaque parole qu'il prononce, lui valut mon estime, et depuis lors il a gagné mon affection toute entière par la noblesse de son ame et sa vraie sensibilité. Il est sur le chemin de devenir chrétien ; sa tête est capable de

plans vastes et étendus, et son cœur possède assez de feu et de courage pour les exécuter. Je cherche à me l'attacher, mais à quoi bon des paroles? nos cœurs s'entendent et se comprennent. La dernière bataille et des dangers communs ont mis le sceau à notre sainte amitié : il est à moi, je puis le dire avec orgueil et sentiment; je l'ai gagné, et je suis sûr que je puis compter sur lui en toute occasion.

Je dois implorer ton indulgence et celle de mon père pour cette lettre tardive, que vous ne recevrez que longtemps après les bruits qui vous seront parvenus de notre défaite. J'ai été blessé légèrement, mais de manière à ne pouvoir écrire : cette lettre, et l'assurance que je vous donne de mon entier rétablissement, doivent suffire pour vous rassurer. Adieu, mon ami.

LETTRE XLVIme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, août 302.

Tu vas être bien surpris de recevoir une lettre de moi, datée de Nicomédie, tandis que tu me supposes à l'armée. Je suis ici depuis hier, et j'attends à chaque instant l'ordre de repartir. Une suite d'évènemens aussi brillans que singuliers m'a arraché de ma situation obscure. Je vais te raconter ce qui s'est passé, pendant que j'attends ces ordres dans un appartement du palais.

Galérius ne perdant pas de vue l'humiliation dont il avait été couvert, s'occupait en secret à en effacer l'effet, à faire sentir aux Perses le poids de sa vengeance, et à rendre à l'armée romaine sa gloire si malheureusement ternie. Il forma un plan aussi vaste que téméraire. Le sacrifice de la vie des hommes ne fut pour lui d'aucune considération, non

plus, il est vrai, que celui de la sienne propre. Il mena l'armée à travers des sables immenses et brûlans, à marches forcées, et avec une célérité inouie, jusque dans les montagnes de l'Arménie, et se trouva tout-à-coup à dos et sur le flanc ennemi, au-delà de l'Euphrate : la grandeur de cette manœuvre ne s'effacera jamais de ma mémoire. Malgré les fatigues accablantes qui en furent la suite, Constantin, à peine remis de sa blessure, Tiridate, élevé dans la volupté, Galérius même, que son âge avancé et la dignité de son rang affranchissaient des fatigues du service militaire, supportèrent tous les trois, et souffrirent tout comme de simples soldats. Leur exemple produisit un effet merveilleux, et la troupe animée de courage et de dévouement, suivit son chef, dont le seul privilége était la peine et le souci d'avoir l'œil à tout. César et l'armée étaient dignes des temps passés de la gloire romaine ; tous les esprits s'élevèrent avec joie au-dessus des difficultés, et firent

taire les petits intérêts particuliers devant le bien général. Je vis agir Tiridate avec un sentiment de plaisir et d'admiration; Constantin m'inspira du respect malgré sa jeunesse; et César, déjà vieillard et si plein de force et de courage, une espèce d'enthousiasme. Une ame susceptible de gloire, se sent entraînée par de tels exemples; ils réveillent une force dont à peine on se croyait capable. Tel est le pouvoir du grand et du beau, et toute l'armée en fit l'épreuve; les officiers, et jusqu'au moindre soldat, comptaient leur vie pour rien en voyant leur chef dévouer ainsi la sienne au bien public.

Des espions ayant instruit l'armée ennemie de notre marche, elle fit à l'instant volte face contre nous, mais elle ne nous croyait pas aussi près; tranquille sur un danger qu'elle supposait encore fort éloigné, elle campa pendant la nuit pour se reposer des marches forcées qu'elle venait de faire. Galérius s'y était attendu; une attaque faite de nuit contre

les Perses est une demi-défaite ; leurs chevaux sont dessellés, attachés ; eux-mêmes, dont la volupté est sans exemple lorsqu'ils se croient en sûreté, ne peuvent pas se mouvoir spontanément.

Galérius fit appeler Constantin dans sa tente quelques heures avant la bataille, pour lui donner ses instructions ; il lui confia l'expédition la plus épineuse, pour lui laisser, dit-il, la majeure partie de la gloire de cette affaire ; mais un motif abominable était caché sous ce prétexte. A l'entrée de la nuit, Constantin s'avança en silence, accompagné d'un très-petit corps de braves qu'il avait choisis lui-même, jusqu'à l'entrée du camp des Perses. Nous escaladâmes aisément les ouvrages qui le défendaient : personne ne nous entendit ; les postes avancés tombèrent sous nos coups : nous avançâmes avec prudence jusqu'au moment convenu où Galérius et Tiridate donnèrent assaut au camp avec une valeur sans égale. A l'instant le désordre

fut général, et les Perses qui croyaient n'avoir à se défendre que contre un ennemi extérieur, le virent tout-à-coup avec effroi au milieu d'eux; leur défaite fut complète. Le camp, ses richesses, une quantité de prisonniers, et le drapeau de Narsès, furent le fruit de cette victoire. Narsès fut blessé; il s'échappa, et il eut beaucoup de peine à se soustraire à la faveur de la nuit, à Tiridate, qui le poursuivait. Ce ne fut que le lendemain matin que nous vîmes, et notre conquête, et la ruine des Perses, mais nous perdîmes aussi beaucoup de monde. Le tribun de la cohorte sous lequel était ma centurie, tombe à mes côtés; j'en pris le commandement pendant l'action, et le lendemain nos compagnons me nommèrent tribun sur le champ de bataille : leur témoignage fut glorieux pour ton élève, et ce grade me fut donné comme une juste récompense. Galérius, que la joie de la victoire avait rendu plus doux, donna à Constantin son agrément à ma nomination, et me

destina à porter l'heureuse nouvelle à Nicomédie.

C'est donc d'après les ordres de Galérius que j'arrivai au milieu de la nuit dernière. L'Empereur me fit ordonner de faire publiquement mon entrée, et m'envoya à cet effet un détachement de Joviens (1) pour m'escorter. Je ne suis point partisan de ces représentations publiques, je dois convenir cependant que, cette fois, l'importance de la nouvelle que j'apportais détruisit en partie ma répugnance. La ville entière de Nicomédie s'était rassemblée hors des portes et dans les rues pour voir le messager de la victoire : nombre de mes amis, de mes connaissances, me saluèrent avec empressement au milieu de la foule enivrée, qui ne cessait de répéter des cris de joie, et de louanges pour Auguste et

(1) Joviens et Herculiens étaient les noms de deux légions illyriennes d'une fidélité à toute épreuve, et que Dioclétien prit pour la garde impériale, pour remplacer les prétoriens.

pour le César victorieux. Mon cœur flétri s'ouvrait au plaisir et aux sensations les plus agréables. Calpurnie et son frère me saluèrent de la terrasse au-dessus de leur maison ; un rouge vif colora les joues de ma belle amie lorsque je répondis à son salut en baissant mon épée, et avec une expression de joie qui depuis long-temps m'était étrangère. Je te l'avoue, Phocion, j'éprouvais vraiment cette joie, et je me laissai aller à l'enchantement qui m'entourait, jusqu'au moment où j'entrai dans le palais de l'Empereur, dont le luxe oriental et despotique me glaça le cœur. Je venais de l'armée, j'étais envoyé par un César victorieux, et qui n'était dans ce moment que le premier de cette armée ; j'avais été témoin des privations et des peines qu'il avait supportées, je les avais partagées ; je ne pus voir sans un sentiment d'indignation ces lambris dorés et tout ce luxe accumulé sur une seule tête : la présence du proconsul Pison, que je trouvai dans l'appartement de

l'Empereur, me procura quelque soulagement. Auguste me reçut avec bonté, et je dois l'avouer que son génie transcendant, son jugement si prompt et si juste, sa connaissance parfaite des hommes, et la manière dont il s'exprima dans le courant de la conversation, me forcèrent involontairement à la vénération, et dissipèrent en grande partie l'aversion que m'avaient inspirée son luxe et son orgueil: peut-être que le maître du monde doit en imposer ainsi à la multitude. Il donna son consentement à ma nomination de tribun, et il y ajouta encore un présent considérable. Pourquoi ce présent? pourquoi les grands de la terre payent-ils par des présens les services rendus à la patrie? Tout considérable qu'est celui que j'ai reçu dans cette occasion, ce n'est qu'un grain de sable pour celui qui le donne, puisqu'il dispose de tout et peut le reprendre d'un moment à l'autre, ainsi que ma vie et mes propriétés; c'est donc moins encore pour moi qu'un grain de sable. Mais ce qui vaut mieux que

des trésors, c'est l'estime et l'amitié qu'on me témoigne; Lucius Pison m'en donna les plus flatteuses assurances, et m'invita à aller chez lui. J'acceptai avec plaisir; après mon père, sa famille est la seule à Nicomédie qui s'intéresse véritablement à moi, et à qui j'appartienne. Mon père m'a reçu avec un plaisir qui me fit presque de la peine; c'était moins à son fils qu'il s'adressait qu'au nouveau tribun : il y met beaucoup de faste, et il regrette que le temps de mon séjour ici soit si court, et de ne pouvoir fêter convenablement l'évènement mémorable arrivé dans sa famille; mais il se promit de s'en dédommager à mon retour. Je ne lui opposai rien, je m'efforçai de ne voir dans sa joie et dans ses projets que la tendresse paternelle, elle portait la couleur de son caractère; il était si content! comment aurais-je pu le contredire et troubler ainsi son bonheur, quel qu'en fût le motif? Il m'aime, je n'en puis douter, et cette assurance doit me suffire. Qu'est-ce que l'homme, et même

un père peut donner de meilleur et de plus beau qu'une véritable amitié ?

Le proconsul vint au-devant de moi avec ses fils et sa fille jusqu'au vestibule : cette cérémonie, qui m'aurait gêné dans toute autre maison, ne me parut de leur part qu'une preuve d'amitié, mêlée d'une estime qui y mettait un attrait de plus. La distance qui sépare l'homme mûr d'un jeune homme, et un proconsul d'un tribun de quelques heures, avait disparu entre Lucius et moi. Le frère de Calpurnie me témoigna l'amitié la plus tendre, et Calpurnie.... jamais encore je ne l'avais vue aussi belle ! Modeste au plus haut degré, vêtue presque en matrone, gaie sans pétulance, animée sans légèreté, combien elle me parut séduisante ! J'étais content, presque heureux, et rien ne vint troubler l'harmonie de mon ame. Calpurnie nous quitta après le dîner ; une demi-heure après elle nous fit appeler : une jeune esclave vêtue en nymphe, chargée du message, nous conduisit, par une suite

d'appartemens et de galeries, à une salle sur le derrière de la maison. Nous entrâmes, une douce obscurité et un atmosphère embaumé nous entouraient. Au fond de la salle était une espèce de théâtre, formé par des orangers et des jasmins en fleurs, éclairés par des lampions que l'on ne voyait point et dont l'effet était magique. A notre arrivée, une musique délicieuse se fit entendre, et Calpurnie, vêtue en déesse, de manière à ne rien voiler de la beauté parfaite de sa figure, sans que la plus scrupuleuse décence pût en être blessée, Calpurnie brillait au milieu d'une multitude de nymphes, comme Vénus-Uranie dont elle avait pris le costume et le caractère. Elle exprima, dans une danse pantomime et vraiment ravissante, les sentimens analogues au rôle qu'elle avait adopté. Ses nymphes lui apportèrent des branches de laurier et d'oranger; elle en forma des couronnes de gloire, et d'autres avec des lys et du myrte pour l'inocence et l'amour. Au milieu de cette

occupation, où elle déployait mille grâces, se fit entendre au loin, et toujours en avançant, la même musique guerrière que j'avais entendue à mon arrivée; au même instant une quantité d'Amours sortirent des buissons avec des guirlandes de roses; leurs carquois pleins de flèches, et leurs mines remplies de malice, caractérisaient parfaitement la troupe folâtre des enfans de Cythère. Vénus-Uranie les reçut d'un air chagrin et voulut les repousser : ils lui exprimèrent par leurs gestes que cette musique annonçait l'arrivée du vainqueur, et qu'ils voulaient aller au-devant de lui. Vénus-Uranie parut désapprouver ce projet, et voulut les retenir en les enlaçant de chaînes de fleurs; ils les brisèrent et s'enfuirent : à leur légèreté on aurait dit qu'ils s'envolaient; c'était un délicieux spectacle. Peu de temps après ils rentrèrent plus lentement, les guirlandes de roses déchirées, les flèches brisées, leurs jolies mains sur leurs yeux; ils paraissaient pleurer et se plaindre

d'avoir été mal reçus. Ils s'éloignèrent de nouveau aux ordres de la déesse. Elle envoya ensuite ses nymphes avec les guirlandes de myrte qu'elle avait formées : elles disparurent avec légèreté en formant un groupe charmant de nymphes et de fleurs. Vénus-Uranie, restée seule, exprima dans une danse son impatience de savoir comment son ambassade serait reçue. Les nymphes revinrent tristes et mécontentes ; elles tenaient encore leurs chaînes de fleurs, mais elles exprimèrent, dans des attitudes affligées et humiliées, qu'elles n'avaient pas été bien reçues d'un cœur triste et insensible. La déesse aussi s'attrista par degré, toute sa figure prit l'expression d'une tendre mélancolie ; elle se coucha sur un banc de gazon et parut réfléchir profondément. Tout-à-coup elle se lève comme inspirée, fait un signe aux nymphes, et disparaît avec elles, tandis que la musique approchait toujours davantage. Bientôt elle rentre ayant abandonné son voluptueux cos-

tume. Vénus-Uranie était armée comme la déesse victorieuse de Rome, un casque avec la visière baissée, une victoire dans sa main droite, une couronne de laurier dans la gauche, et, accompagnée de ses nymphes, elle accourut à moi, la main élevée, comme pour poser sa couronne sur ma tête. J'étais frappé, ému, ébranlé par les sensations les plus opposées : tandis qu'un triste souvenir, excité par la pantomime des nymphes, était venu frapper mon ame de la manière la plus douloureuse, j'étais en même temps entraîné par une séduction presque irrésistible aux pieds de la charmante déesse; mais la vanité seule pouvait consentir à recevoir la couronne: je reculai la tête, et je voulus me saisir de sa main. Alors toutes les nymphes m'entourèrent, et pendant qu'un chœur chanté par elles me disait que la gloire seule pouvait me plaire et me récompenser, elles m'enlacèrent de leurs chaînes, et Calpurnie plaça la couronne sur ma tête; en même temps son père

et son frère s'avancèrent vers moi, le chœur des nymphes se mêla à la musique guerrière, je me sentis serrer dans les bras de mes amis, et des larmes involontaires s'échappèrent de mes yeux; une image chérie et toujours présente se retraça à mon esprit, je crus entendre aussi le concert des anges dont elle est entourée : au milieu d'une foule de sensations diverses, je m'abandonnai à l'impression délicieuse que le tout réuni avait produit en moi, mon cœur en était plein. Calpurnie s'empara de ma main et me conduisit auprès d'une porte : elle s'ouvre, et je me trouve dans le jardin, où le souper était servi avec autant de magnificence que d'élégance : ce ne fut qu'à la vive clarté des lumières que je pus voir combien elle était belle sous la cuirasse et sous le casque; c'étaient Pallas et Vénus réunies. Elle conserva ce costume guerrier, elle savait bien pourquoi : cependant elle resta simple, gaie, amicale, sans prétention, paraissant avoir totalement oublié le rôle

brillant qu'elle venait de jouer. Pour moi, Phocion, je ne m'en ressouvenais que trop, et pendant long-temps je ne pus reprendre le ton naturel que je veux avoir avec cette dangereuse amie. Cependant sa manière simplement bonne et amicale commençait à influer sur moi, lorsque je reçus l'ordre de me rendre auprès de Dioclétien..... et peut-être qu'il en était temps.

Je pars cette nuit, et je ne reviendrai pas de sitôt à Nicomédie, je pense que je dois m'en tenir éloigné; il est dangereux d'être trop souvent à même de voir un objet auquel on ne veut pas s'attacher pour la vie, et qui s'empare de force... de vos sensations.—Je ne dis pas de mes *sentimens;* mais ce que j'éprouve, et l'impression que la scène que je viens de te dépeindre a produite sur moi, sera le sujet de la première lettre que je t'écrirai du camp. On m'appelle; adieu, mon ami.

LETTRE XLVIIme.

CALPURNIE A SULPICIE.

Nicomédie, août 302.

Je viens de passer la plus charmante des journées, ma chère amie : mon cœur, enivré de plaisir, demande à s'ouvrir à l'amitié ; je veux qu'une soirée agréable suive un aussi beau jour, et j'ai fait apporter sur la terrasse, au-dessus de notre maison, tout ce qu'il me faut pour t'écrire. Elle est garnie d'orangers en fleurs, je suis assise au milieu des parfums les plus délicieux, un air suave m'entoure, la mer s'étend au loin devant moi, réfléchissant dans ses ondes les faibles rayons du soleil, près de disparaître ; cet astre resplendissant brille encore, comme voulant prolonger pour moi l'heureuse journée qui vient de s'écouler ; il se cache peu à peu derrière les montagnes d'Europe, dont la hauteur gigantesque, le bleu foncé, les sommets couronnés de

neige, contrastent singulièrement avec la verdure des prairies et la couleur incertaine et changeante des ondes.

Une multitude d'insectes voltigent en bourdonnant autour de moi, des moucherons aux ailes dorées se meuvent encore dans les derniers rayons du soleil, ou se reposent voluptueusement dans le calice des fleurs. Nos voisins, assis, comme moi, sur leur terrasse, chantent les plaisirs de la journée et le bonheur de vivre sous le ciel de l'Asie; le son des lyres se fait entendre de tous côtés, souvent il s'y joint une voix douce et mélodieuse. — O ma Sulpicie! pourquoi n'es-tu pas ici avec moi? pourquoi mon amie-ne jouit-elle pas du bien-être que j'éprouve, du bonheur de sa Calpurnie, de celui de la ville entière? Je veux te le raconter pour te faire au moins partager ainsi nos plaisirs.

Hier au soir, se répandit dans la ville le bruit d'une victoire mémorable. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable, que les esprits avaient été abattus par notre

dernière défaite : on y croyait, mais non pas cependant sans crainte que ce ne fût un bruit prématuré, ayant été si souvent trompé par de fausses nouvelles. La joie fut d'autant plus vive lorsque, ce matin, à l'aube du jour, on a proclamé dans toute la ville, par ordre de Dioclétien, les détails de la victoire qu'un tribun dépêché par César Galérius venait d'apporter de l'armée triomphante. Le tribun reçut l'ordre de paraître publiquement et de faire une entrée solennelle. Les rues se remplirent d'un monde incroyable, dont le bruit, semblable à celui des vagues de la mer, dans l'éloignement, me réjouissait. J'étais montée sur la terrasse d'où je t'écris, d'où j'eus le plaisir de voir le spectacle de cette marche, qui m'amusait sans m'inspirer un intérêt bien vif. Le bruit d'une musique guerrière, et les cris de la multitude, annonçaient l'approche du messager de la victoire; tous criaient : Vive l'Empereur! vive César! vivent les braves défenseurs de la patrie! Cette joie immodé-

rée s'empara involontairement de mes esprits, mon cœur battit avec plus de force, des larmes mouillaient mes yeux en même temps que j'éprouvais un plaisir indicible ; je répétais aussi : Vivent les défenseurs de la patrie! vive notre armée victorieuse ! Voilà, pensais-je, comme le sentiment est épidémique : je n'eus pas l'idée du pressentiment d'un bonheur qui me fût particulier. Le cortége avance ; à la tête, marchait un détachement de cavalerie armé et magnifiquement vêtu, ensuite un corps d'officiers de tous rangs, au milieu desquels était le tribun décoré des marques de sa nouvelle dignité. J'avais entendu dire dans la foule que c'était un de ceux qui avaient le plus contribué à la victoire, et qu'il avait été nommé tribun sur le champ de bataille ; ce qui me rendit plus attentive à le regarder. Je le vis de loin, sans distinguer autre chose qu'une figure très-noble ; il rendait avec beaucoup de grâce à la multitude les saluts qu'il en recevait : mais plus il s'approchait, plus j'é-

tais émue, animée; je crus apercevoir des traits bien connus... Je ne me trompais pas. Juge, Sulpicie, de ma surprise et de ma joie! c'était Agathoclès. Lorsqu'il s'approcha de notre maison, il leva les yeux, quel regard! Je retrouvai non seulement Agathoclès, mais notre ami de Rome : son visage était coloré d'une belle rougeur, ses yeux étaient animés d'un sentiment d'orgueil, mais l'expression de son sourire et quelque chose, dans toute sa personne, de naturel et de modeste, en adoucissait l'effet. Il me salua d'un air si content; je répondis à son attention, avec autant de plaisir que de vénération; je me délectais à observer les regards et l'empressement de la foule qui le suivait avec des acclamations. Une heure après, mon père arriva. Il revenait du palais de l'Empereur; il avait été témoin de la réception gracieuse de Dioclétien, et de la conduite noble et modeste de notre ami, et il m'annonça qu'il viendrait chez nous. A l'instant il me vint à l'idée d'arranger une petite

fête en l'honneur du héros du jour. Ainsi dit, ainsi fait. Je fis appeler mes femmes et les plus jeunes esclaves de mon père, je les instruisis; on me trouva aussi des enfans, dont j'avais besoin pour des rôles d'Amours; je les fis costumer et répéter. Le grand sallon du jardin fut arrangé d'après mon idée. Un léger bruit s'étant fait entendre avant le dîner, je courus à la fenêtre: c'était lui, dégagé de tout ce faste qui l'avait entouré; il entrait chez nous avec un seul esclave, et à pied; mais suivi de tout le peuple qui l'avait reconnu, et l'accompagnait jusqu'à notre porte. Ce fut là que mon père, mon frère et moi, le reçurent avec une joie pure, mêlée de quelque chose de solennel; il répondit à nos sentimens, à notre amitié; il fut gai, causant, plein de vivacité.—Oh! comme il serait aimable et dangereux s'il le voulait! Heureusement pour nous autres, pauvres créatures, qui ne sommes pas une Larissa, qu'il n'arrive pas tous les jours comme messager de la victoire; aussi il n'y a

rien à craindre, il ne sera pas toujours aussi séduisant.

Je me retirai furtivenent après le dîner, et lorsque j'eus tout arrangé, je le fis inviter avec mon père de se rendre dans le sallon du jardin. Cette petite fête fut aussi une surprise pour mon père; elle a si bien réussi que j'ai lieu de croire qu'ils furent contens. Lorsque je m'approchai d'Agathoclès pour orner son front d'une couronne, je le vis reculer involontairement, un rouge vif colora ses joues; il voulut retenir ma main qui tenait la couronne, mais je la retirai d'entre les siennes, et, tandis que mes esclaves dansaient autour de lui en l'enlaçant de chaînes de fleurs, je posai ma couronne sur sa tête. Couronné, et tout à la fois flatté et honteux de l'être, il m'adressa des remercîmens, avec un son de voix et un regard qui me récompensèrent amplement de toutes mes peines.

Nous allâmes ensuite au jardin; mon père ayant été demandé, je restai seule avec Agathoclès : il n'était pas sans em-

barras, et je ne te cache point que son trouble me faisait grand plaisir: pour moi, j'ai conservé tout le jour toute ma présence d'esprit; cela doit être ainsi, quoi qu'il puisse m'en coûter; je ne veux pas perdre en un moment tout le fruit de mes peines, et me retrouver avec lui dans la même situation où j'étais avant son arrivée. C'est à lui à présent de chercher à deviner mes sentimens; c'est à moi à les lui cacher de manière cependant à le mettre sur la voie, et rien de plus. Si je veux parvenir à mon but, nous devons changer de rôle. Notre conversation fut d'abord froide et monotone en apparence, mais jamais Agathoclès ne m'a dit autant de chose en me parlant, que par son silence. Sur la fin, il s'anima davantage, et quoiqu'il n'eût pas dépassé les bornes de la simple amitié, je n'en suis pas moins très-satisfaite du résultat de cette journée, et je lui vis prendre congé de nous assez tranquillement lorsqu'il fut appelé chez Dioclétien; mais il parut s'éloigner avec bien du regret.

Voilà où nous en sommes. Je t'apporterai les détails de ma fête, et même un dessin que j'en ai ébauché, et que je finirai incessamment. Tu me verras arriver à Synthium, dès que les occupations de mon frère lui permettront de m'accompagner. Le soleil est couché depuis long-temps, à peine puis-je voir les caractères que je trace; je finis donc en t'assurant de toute mon amitié.

LETTRE XLVIIIme.

THÉOPHANIE, JADIS LARISSA, A JUNIA MARCELLA.

Nicée, septembre 302.

De quel sentiment vas-tu être animée, chère amie, lorsque tu recevras cette lettre, lorsque tu verras l'écriture de celle dont tu pleures la mort depuis huit mois. Oui, Junia, ta Larissa vit encore: il a plu à la Providence de conserver mes jours d'une manière miraculeuse; mais je me rendrais coupable d'une insigne

fausseté si je te disais que je regarde ce miracle comme un bienfait. —Non, c'est plutôt une nouvelle épreuve à laquelle je dois me soumettre : sans doute il m'est très-utile de vivre, puisque Dieu l'ordonne; mais combien il m'eût été plus doux de mourir! J'entends, chère amie, les mille questions que ton cœur m'adresse pour connaître mon sort, la manière dont j'ai été sauvée, et ma situation actuelle. Je veux d'abord, avant d'entrer dans aucun détail, rassurer ta tendre amitié sur mon sort actuel. Je suis tranquille, en bonne santé, j'habite Nicée et la maison du respectable Lysias, frère d'Héliodore.—Je vais à présent rétrograder, et te raconter tout ce qui m'est arrivé. Je reviens à cette nuit terrible, à jamais mémorable, où un bruit affreux vint interrompre le sommeil de tous les habitans de Trachène, où Démétrius, n'écoutant aucun avis, ne voulant ni fuir, ni abandonner l'idée de repousser les barbares, devint la première victime de cette opiniâtreté. Il rassem-

bla à la hâte tous les esclaves en état de porter les armes, sortit à leur tête, et me laissa seule avec mes femmes. Cette situation ne vint point à l'improviste, je l'avais prévue d'avance, et j'y étais préparée; je ne fus donc point très-effrayée, je conservai tout mon calme; je fis venir auprès de moi toutes mes femmes, et deux esclaves que Démétrius avait laissés à notre garde : je leur fis connaître l'état des choses, le danger que nous courions tous, et je les laissai libres, ou de rester avec moi jusqu'au dénouement du combat, ou de se sauver pendant qu'il en était encore temps. Quant à moi, je leur déclarai que je ne quitterais ni ma demeure, ni mon époux dans un moment aussi critique, et que je ne penserais à la fuite que lorsque tout espoir serait perdu. Après que je leur eus parlé, quelques-uns profitant de ma permission, s'enfuirent à l'instant, d'autres se cachèrent dans les taillis du jardin; le plus petit nombre resta dans la maison : de ces dernières, fut Mélyte,

la plus belle et la plus jeune de mes esclaves. Trompée par l'assurance qu'on lui avait donnée, que les Goths n'étaient rien moins qu'insensibles à la beauté, et que plusieurs femmes qu'ils avaient enlevées, jouissaient chez eux d'un sort digne d'envie, elle espérait jouir du même bonheur, et devenir peut-être, me dit-elle, l'épouse de leur roi. Je cherchai inutilement à lui faire sentir l'extravagance de cette idée, elle persista dans son projet de se laisser prendre prisonnière. Evadné fut la seule qui ne voulut pas me quitter. Je sortis de ma chambre, où je laissai Mélyte avec l'espoir d'être enlevée, et je me retirai avec ma fidèle compagne dans un des cabinets du jardin, qui m'offrait, par sa proximité avec la campagne, une retraite sûre, pouvant aisément de là m'échapper à travers champs et atteindre un grand village, qui n'était distant que d'une lieue. Nous prîmes des habits d'hommes esclaves, quelques diamans, et chacune de nous une épée courte et un poignard : c'est

ainsi que nous restions dans l'attente de ce que nous allions devenir, priant Dieu d'avoir pitié de nous. Un esclave dépêché par Démétrius nous donnait de temps à autre des nouvelles du combat, qui restait toujours indécis. Enfin, nous reçûmes l'affreuse nouvelle que Démétrius avait été tué avec la plus grande partie des siens, et que le reste avait eu bien de la peine à se soustraire aux barbares. Malgré les chagrins que mon mari avait répandus sur ma vie, je fus saisie à l'excès de sa mort, et je ne me rappelai alors que ses vertus; car il en avait de réelles, malgré son humeur sévère, aigrie par l'âge et les injustices; je fondis en larmes, et je voulus aller sur le champ de bataille pour voir s'il n'y avait nul espoir de la rendre à la vie. Mes gens me retinrent; ils me représentèrent les dangers, l'impossibilité même d'y parvenir, et me sollicitèrent de prendre la fuite. Nous nous sauvâmes donc, Evadné et moi, et nous arrivâmes, à un quart de lieue de la maison, dans un bois,

sans avoir rien rencontré. Il m'est impossible de te dire ce que j'éprouvai alors : mille sentimens douloureux s'élevaient dans mon ame ; mais le plus puissant de tous, celui du danger présent dominait : je frémissais à l'idée de tomber entre les mains des barbares, et j'étais résolue à m'ôter la vie, si je ne pouvais pas parvenir à les éviter. — Nous commencions à être rassurées, lorsque nous tombâmes tout-à-coup au milieu d'une de leurs troupes, qui gardait l'entrée de ce bois. La fuite étant impossible, nous cherchâmes à nous défendre aussi long-temps que nous pourrions : je suis encore à comprendre d'où me vint ce courage ; ce n'était point celui du désespoir, car je conservais une idée assez nette de ma situation ; je suis naturellement faible et timide, et la seule idée du sang me fait horreur. Je l'attribue donc à deux causes : l'une à la grâce de Dieu, qui donne à chaque créature le courage nécessaire à sa conservation, l'autre à mon indifférence pour la mort.

Je voyais bien que les barbares nous ménageaient et qu'ils voulaient nous avoir vivans, car ils nous prenaient pour de jeunes adolescens : j'aurais voulu, au contraire, ou leur échapper, ou les exciter à nous ôter la vie. Mais que peuvent les forces d'une femme dont le bras faible peut à peine soutenir le poids d'une épée ? Un Goth, contre qui je me défendais, irrité de ma résistance inutile, leva son cimeterre sur ma tête : je crus recevoir le coup mortel ; mais sans doute il n'avait cherché qu'à m'effrayer et à me désarmer; le cimeterre n'atteignit que ma joue, mon sang commença à ruisseler; un mouvement involontaire me fit porter la main à ma blessure ; à l'instant mon ennemi se saisit de mon épée, à laquelle je ne pensais plus. Evadné jeta un cri perçant en voyant le sang couler à flots de ma joue entamée, elle jeta son arme et courut à moi. Je lui fis signe de ne pas nous trahir par des soins trop empressés ; elle se tut, mais je vis couler ses larmes ; cette sen-

sibilité de sa part me procura une douce sensation au milieu de mon malheur. Les barbares nous prirent rudement les mains et nous les garottèrent; mais pendant cette opération s'avança un détachement des leurs, à la tête desquels était un homme d'une figure très-noble. Ils vinrent à nous, nous regardèrent tour à tour, en se parlant ensemble dans leur langue, ce qui nous fit présumer que nous étions le sujet de leur entretien. Enfin le chef ordonna qu'on nous déliât; il nous dit, en mauvais grec, qu'il aimait à voir dans des hommes aussi jeunes que nous, à peine sortis de l'enfance, autant de courage; que nous avions l'air doux et honnêtes, et qu'il voulait se fier à nous pour le suivre sur le vaisseau sans être garottés. Tout était fini, notre sort était décidé, nous étions destinées à l'esclavage; s'il nous arrivait un plus grand malheur, mon seul espoir, ma seule ressource était mon poignard que je cherchai à cacher sous mes vêtemens. On nous fit marcher vers le bâti-

ment ; le trajet était assez long , et l'air froid qui se faisait sentir , envenimait ma plaie et m'occasionnait de vives douleurs. Le généreux Tritiger (c'est ainsi que se nommait le chef) eut pitié de mes souffrances, il fit arrêter sa troupe auprès d'une source d'eau vive , et d'après son ordre un vieux Goth lava ma plaie ; il y appliqua des herbes, et la pansa aussi bien que le temps et le lieu le lui permettaient. Je sentis bientôt un grand soulagement , et je ne pus m'empêcher d'admirer les connaissances de ces sauvages , qui trouvent dans la nature des remèdes simples et excellens. Montée sur le vaisseau, je vis s'éloigner le rivage de ma patrie, qui me fut bientôt caché par des nuages : mes pleurs coulèrent abondamment; le sentiment de mon malheur, la perte que je venais de faire , les craintes qui me tourmentaient, le passé, le présent, l'avenir tombèrent à la fois sur mon ame ; deux fois ma main s'empara du poignard pour mettre moi-même un terme à ma vie; je ne fus retenue que

par la pensée du crime que j'allais commettre en me donnant la mort. Cependant je ne fis qu'en suspendre le moment, bien résolue à en faire usage si mon sexe était découvert et mon honneur en danger : alors je pensais qu'il me serait permis d'user du seul moyen qui me resterait. Deux jours se passèrent ainsi sur le misérable bâtiment qui nous portait, et qui ne paraissait pas pouvoir résister aux vagues, mais qui franchit cependant très-bien l'espace du Pont-Euxin. Le troisième jour, les cris des barbares m'avertirent que nous touchions au rivage : je ne fus plus alors maîtresse de mon chagrin, il fut d'autant plus violent que je l'avais contenu jusqu'alors ; mon effroi était tel, qu'en sortant du navire je me laissai tomber. Tritiger, qui vit ma faiblesse, me prit dans ses bras comme un enfant, et me porta sur le rivage, en me disant de prendre courage, et qu'on ne me ferait pas travailler au-delà de mes forces. « C'est à moi que tu appartiens, me dit-

il, tu es mon esclave; et j'aurai soin de toi, jeune homme, si tu cherches à le mériter. — C'était le seul être au monde actuellement qui pût me protéger et s'intéresser à moi. Ses traits n'annonçaient aucune cruauté, ses grands yeux bleus exprimaient même de la bonté; mais il était mon maître, et s'il se doutait que j'étais une femme, cette bonté qu'il me témoignait pouvait changer de nature, et m'exposer à un danger que je ne pourrais éviter qu'en me donnant la mort. Une frayeur, une tristesse que tu peux comprendre furent la suite de ces réflexions; mais je sentis la nécessité de cacher cette impression à mon maître, et de me résigner pour le moment à mon sort. Je lui jurai fidélité et obéissance, et je le priai de protéger ma jeunesse et mon inexpérience : il me promit d'avoir soin de moi comme un père. La troupe traversa un grand bois, à la sortie duquel des cris de joie se firent entendre : une foule de monde de tout âge vint au-devant de nous. Un

plaisir inexprimable s'empara de moi lorsque je vis une très-belle femme, accompagnée de trois enfans, accourir vers le chef en le nommant son époux. Il présenta à sa famille ses deux esclaves; et je vis que la figure charmante d'Evadné, sous ses habits d'homme, qui lui séyaient à merveille, attirait beaucoup l'attention de Gézile, la fille aînée de mon maître. On nous reçut avec bonté, et nous arrivâmes bientôt dans la tribu du chef, et ensuite dans la cabane de Tritiger. Il est inutile de te faire la description de cette cabane, dépourvue de toutes les commodités dont nous avions l'habitude; mais enfin la puissante nécessité nous fit supporter toutes ces privations. J'appris au milieu de ces enfans de la nature, qu'il faut peu de choses à l'homme, et que nos besoins factices enfantent souvent des vices. Nous trouvâmes une grande consolation dans le caractère simple et vertueux de notre maître. Ah! ma chère Junia, nous qualifions du nom de bar-

bares ces hommes chez lesquels j'ai trouvé des vertus dont nous ne connaîtrons bientôt plus que le nom : leurs mœurs sont rudes, mais simples; leurs sensations vives et promptes, mais véritables; point de fausseté parmi eux, point d'hypocrisie ; l'homme se montre tel qu'il est; il n'est pas rare de trouver en eux de la grandeur d'ame, de la fidélité : ils sont capables d'amour et d'un dévouement à toute épreuve et jusqu'à la mort. Leurs défauts sont une suite de leur isolement et de leur manque d'occupation. Les femmes ont soin du ménage; l'homme ne fait que chasser et guerroyer, et ces deux occupations sanguinaires l'habituent à la cruauté; le jeu et la boisson des liqueurs fortes remplissent leurs momens d'oisiveté, et leurs passions, excitées par un tel genre de vie, les conduisent à des actions révoltantes pour l'humanité; mais ce sont les seuls vices que nous puissions leur reprocher, et lorsqu'ils sont de sang-froid, ils nous sur-

passent dans toutes les vertus; et les femmes ont des droits incontestables à vanter les mœurs de ces sauvages: les leurs ne sont point esclaves, comme c'est l'usage dans la majeure partie de l'Orient. La femme d'un guerrier goth est sa compagne, son amie, sa première confidente; elle partage tous ses projets, et, si elle le veut, elle le suit à la guerre; elle panse ses blessures, elle essuie la sueur de son front, elle partage ses fatigues et sa gloire, et meurt avec lui s'il succombe, pour ne pas lui survivre et ne pas devenir esclave de l'ennemi. — Ah! que de fois j'ai désiré un tel sort lorsque nos armées étaient à Edesse ou à Nisibis! Si j'avais osé alors, si j'avais pu le suivre, porter sa lance, le couvrir de mon bouclier, arrêter son sang en l'enveloppant de mon voile, partager tous ses dangers! — ah! que j'eusse été heureuse! Aucune crainte n'aurait pu étouffer mon désir d'être toujours, toujours à ses côtés. — Pensée inutile et vaine! — Un

devoir impérieux me l'interdisait alors ; et à présent..... Mais je vais continuer ma triste narration.

La bonté avec laquelle on nous traitait, et la pureté, je dirai même la sévérité des mœurs, relativement au commerce entre les deux sexes, avaient diminué ma crainte que le nôtre ne fût découvert, et bientôt je regardai comme un devoir de le faire connaître à la mère de Gézile : les sentimens de cette jeune fille pour Evadné augmentaient visiblement. Elle reçut ma confidence avec surprise, mais sans peine ; et les soins qu'on prit dès lors de nous séparer des hommes et de nous fournir d'habillemens de femmes, me prouva que j'avais bien fait, et que nous pouvions être sans crainte. Je vivais passablement tranquille dans une tristesse habituelle, causée plus par mes souvenirs du passé que par ma situation actuelle : cependant la certitude d'être séparée pour jamais de toi, ma Junia, et de.... ceux que j'aimais, accablait aussi

mon ame ; et les fatigues sans nombre de mon esclavage, mes forces physiques. L'hiver le plus froid, dont je ne connaissais encore ni la durée ni la rigueur, se fit doublement sentir ; les neiges interceptaient toute communication ; et les glaces énormes, formées par les rivières, donnaient un air désolé à toute la nature. Je trouvai pourtant une occupation intéressante pendant la rigueur de cette longue saison ; j'appris à Gézile et à sa mère différens ouvrages dont elles n'avaient pas l'idée, et mille choses pour l'agrément et l'utilité de la vie : Evadné et moi nous fûmes leurs institutrices, et bientôt j'eus la satisfaction de voir que la culture de l'esprit et l'adresse des mains, faisaient de grands progrès chez ces gens grossiers, mais très-intelligens, et qui ne demandaient qu'à être instruits. Le nombre de nos écolières s'augmenta ; ceux qui devaient nous ordonner nous obéissaient avec une extrême docilité, écoutaient attentivement nos discours, et nous regardaient comme des êtres

d'une nature supérieure. J'aurais pu facilement prendre avantage de cette erreur, mais je n'aspirais pas à leur admiration; je ne voulais que leur faire un peu de bien, et j'éprouvais une satisfaction extrême à voir que cette faible semence produirait dans la suite des fruits salutaires. J'espère que tu ne verras là-dedans aucun sentiment de vanité, surtout lorsque tu sauras que plusieurs de ces guerriers, même les chefs de tribu, nous ont offert leur main, et qu'il m'en coûta aussi peu de peine que de réflexion pour les refuser. Mais ma bonne Evadné, dont le cœur libre ne regrettait point de patrie, et qui avait plus de fatigues à supporter que moi, ne fut point insensible aux vœux et aux propositions de mariage du noble et valeureux Hottwald; il est neveu de Tritiger, et vraiment j'ai peu connu d'hommes d'une aussi belle figure; il réunit à une taille majestueuse des traits superbes, des yeux sur-tout très-remarquables, et une chevelure naturellement bouclée. Evadné

lui donna d'abord son cœur, et ensuite sa main, d'après les vœux de la famille d'Hottwald et mes conseils.

Le printemps arriva; la neige et les glaces disparurent, et par leur fonte rapide les eaux s'accrurent à un tel point, que la contrée fut presque inondée, et que nous eûmes beaucoup à souffrir. J'avais une telle envie de revoir mon pays et mes amis, que je faillis à en mourir. Ah! ma chère Junia, que je suis faible et inconsidérée ! Après avoir tant désiré la mort, je la vis s'approcher avec effroi ; malgré toutes les difficultés d'une réunion avec mes amis, j'en nourrissais sans cesse l'espoir, et lui seul me soutenait. Libre à présent de tout lien, j'osais penser sans cesse à l'ami de mon enfance, l'associer à toutes mes espérances ; pour lui j'aimais la vie ; je tremblais à l'idée de la perdre et de mourir loin de lui, isolée et abandonnée. Les eaux se retirèrent ; la nature étala toutes ses beautés ; les chemins redevinrent praticables, et la nouvelle nous parvint que

des étrangers, des chrétiens grecs avaient débarqué dans les environs. Oh ! comment t'exprimer l'impression que me fit cette nouvelle ? J'étais mieux depuis le retour du printemps ; le saisissement et la joie me firent retomber malade ; j'avais l'espoir enchanteur qu'ils étaient là pour moi, qu'ils venaient me chercher, que lui-même peut-être..... Ah ! Junia, cette idée me jetait dans une espèce de délire ; j'aurais voulu voler audevant de lui, et je n'en avais ni la liberté ni la force. Malgré tout ce que me disait la raison, j'avais toujours eu cet espoir au fond de mon cœur. Non, me disais-je, le noble, le sensible Agathoclès ne laissera pas son amie esclave des barbares ; il viendra me délivrer, j'en suis sûre ; et j'avais attribué à la saison orageuse, et ensuite à l'inondation, qu'il ne fût point encore arrivé. Cette illusion séduisante disparut bientôt ; mais il me resta encore des sujets de joie ; c'étaient des Grecs, mes compatriotes, ayant à leur tête cet Héliodore dont tu m'écrivis une

fois à Trachène le noble projet, et qui n'avaient pas craint de pénétrer chez ces peuples pour remplir leur pieux but, celui de répandre le christianisme. Les fatigues, les peines, les dangers qu'ils avaient endurés pendant leur pélerinage; le courage avec lequel ils supportèrent tout ; le zèle ardent avec lequel ils sacrifiaient même leur vie , m'émut profondément, et m'inspira pour eux une grande vénération. Ils avaient déjà recueilli des fruits de leurs travaux ; la doctrine simple du christianisme avait trouvé place dans l'ame de ces enfans de la nature; la douceur avec laquelle ces saints hommes les instruisaient dans la religion et dans différens arts utiles, leur gagna l'amour de tous. Ils avaient apporté avec eux une quantité d'instrumens aratoires, des outils de toute espèce , et différentes semences; ils leur démontraient l'utilité de ces objets, l'avantage qu'ils en retireraient pour la culture des terres, et pour une vie plus fixe et plus tranquille. Déjà l'on voyait

des tribus entières occupées à extirper les bois qui empêchaient la circulation de l'air, et à défricher des terrains incultes, et ce terrain neuf recevait les différentes semences répandues par les mains de ces nouveaux amis. On nous annonça aussi leur visite : au même instant, je conçus l'espoir qu'ils me protégeraient, et qu'ils faciliteraient mon retour dans ma patrie. Ils arrivèrent; c'étaient Héliodore et deux autres chrétiens. — Jamais je ne perdrai le souvenir de l'impression que me fit la vue de mes compatriotes, et les premiers mots que je leur entendis prononcer. Tritiger les reçut avec amitié et respect ; leur but fut couronné chez lui du plus heureux succès : déjà prévenus avantageusement par moi en faveur du christianisme, ils ne tardèrent pas à l'embrasser, et j'eus l'inexprimable plaisir de voir cette famille respectable adorer le même Dieu que moi, avoir les mêmes espérances.

Héliodore fut très-surpris de me trouver parmi eux. Je lui découvris mon

nom et mon sort, et je le priai de me délivrer de l'esclavage et de me ramener dans ma patrie. Il me promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir, étant d'ailleurs résolu de retourner bientôt en Bithynie, pour instruire l'évêque du progrès de ses démarches, et lui demander quelque secours et un plus grand nombre d'aides. Il parla à Tritiger de ma demande; je l'en avais prié, n'en ayant pas le courage, et sachant bien qu'on ne me laisserait pas partir volontiers. Ce que j'avais craint arriva : la fureur de Tritiger éclata dès les premiers mots; il dit que j'étais à lui, son amie et celle de sa femme, plus que son esclave, mais que je leur appartenais par le droit de la guerre; qu'ils s'étaient accoutumés tous à ma société, et ne pouvaient pas s'en passer. L'éloquence irrésistible d'Héliodore parvint enfin à calmer le Goth; il écouta tranquillement ses paroles, mais ne put se résoudre à me laisser partir. Il me fit appeler, me fit les plus violens reproches, et me supplia ensuite, les lar-

mes aux yeux, de ne pas les quitter : sa femme et sa fille se joignirent à lui. Ce fut un combat violent ; il ne fallait pas moins que le pouvoir de l'amour pour y résister. J'étais inondée de larmes, je me jetai à leurs pieds, je pressai les mains de Tritiger contre mes lèvres, comme s'il eût été mon père : avec le sentiment dont j'étais inspirée, et qui m'inspirait sans doute plus d'éloquence, je lui détaillai ce que j'avais laissé dans ma patrie et ce qui m'attendait ; j'en appelai à son propre amour pour son pays et pour sa compagne ; je le priai de se mettre à ma place et de décider de mon sort.

Pendant quelques instans il resta en silence, puis il dit avec vivacité, mais sans dureté : « Va, Larissa, je sais que » tu ne peux plus être ici, va, mais » nous ne t'oublierons jamais. » Je m'emparai de ses mains, je les pressai contre mon cœur, je voulais le remercier, et les paroles me manquaient. Dans ce moment Héliodore, dit quelque chose de la rançon qu'il n'avait qu'à fixer ; j'en

avais déjà parlé avec Héliodore, en lui confiant que, lors de notre fuite, nous avions emporté quelques bijoux de prix, que je donnerais volontiers pour obtenir ma liberté, et que si cela ne suffisait pas, mes amis viendraient sûrement à mon secours. Un sentiment intérieur m'empêcha de parler à Tritiger de ma rançon dans un moment où je ne voulais lui exprimer que de la reconnaissance. Héliodore le fit, et je vis que j'avais eu raison de me taire. Tritiger parut très-offensé, ses yeux étincelaient de colère, il rejeta ma main et me repoussa : « Que penses - tu là ? me dit-
» il; qu'est-ce qu'on me propose ? Je
» puis te rendre la liberté, mais jamais
» je ne te vendrai. Retourne dans ta
» patrie, puisque tu ne veux plus rester
» avec nous, et dis à tes compatriotes
» que nous, barbares, comme ils nous
» appellent, nous ne donnons pour au-
» cun prix ce que nous aimons. » En finissant, il se tourna brusquement, et voulut se retirer; je le retins, je repris

ses mains, je le suppliai de ne pas me laisser partir chargée de sa colère : j'implorai son pardon, je le conjurai de me l'accorder, je lui donnai le doux nom de père. Il s'arrêta, me regarda d'un air sévère, en me disant : « Tu me » nommes ton père, et tu me quittes ! » Seras-tu encore ma fille au-delà des » mers ? » Je le lui jurai, je lui promis même avec serment, que si un sort malheureux anéantissait mes espérances, et que je ne retrouvasse pas celui qui m'y attirait, je reviendrais vivre au sein de sa famille. — Hélas ! Junia, il paraît que je tiendrai parole, et que je reverrai le pays des barbares et la cabane de mon père adoptif.

Pendant le peu de jours que nous restâmes encore ensemble, on fit les préparatifs de mon départ. Tritiger et son neveu Hottwald nous procurèrent un vaisseau et les meilleurs matelots de leur famille. Le cœur d'Evadné fut tourmenté par une foule de sentimens opposés, lorsqu'elle apprit que j'allais retour-

ner avec Héliodore dans notre patrie ; mais elle adorait Hottwald, et l'amour fit taire aussi l'amitié. Oh ! quel est le sacrifice qu'une femme ne puisse pas faire à l'objet aimé ? Il est pour elle père, mère, ami, patrie ; là où il est, se trouve pour elle le bonheur. — Quel avenir j'avais devant les yeux ! combien j'ai rêvé que ce bonheur serait aussi mon partage.... ah ! oui, rêvé....

Au milieu d'une foule de sensations différentes, je vis cependant arriver avec joie le jour du départ ; je pris congé de mes bons maîtres en versant des torrens de larmes. La douleur de cette séparation fut encore augmentée par les adieux de ma fidèle Evadné. Les voisins, et même des familles très-éloignées de l'habitation de Tritiger, vinrent pour voir encore une fois la captive qu'ils avaient aimée, et recevoir la bénédiction de l'envoyé de Dieu : il leur promit de revenir bientôt, et de leur apporter de mes nouvelles. Sur le rivage, je me mis encore à genoux devant Tritiger et son

épouse, pour recevoir aussi leur bénédiction; ils me la donnèrent au nom du Dieu qu'Héliodore leur avait fait connaître. Nous entrâmes dans le bâtiment, et après une traversée assez périlleuse par le Pont-Euxin, nous arrivâmes à Byzance.

Nous renvoyâmes nos matelots après les avoir récompensés, et les avoir chargés de mille choses pour leur maître et sa famille, dont Evadné faisait partie. Je priai Héliodore de me procurer tout ce dont j'avais besoin pour paraître simplement, mais convenablement chez des peuples policées. Ah! chère Junia, quelle jouissance on éprouve à posséder des choses auxquelles on avait attaché peu de prix, après une longue privation! que nous connaissons peu la douceur de mille commodités dans leur usage habituel! Je m'enveloppai avec un plaisir indicible dans des vêtemens souples: j'arrangeai mes cheveux négligés si longtemps, et, dans ma simplicité, je jouis d'un bien-être que la plus brillante pa-

rure ne m'avait jamais procuré. Je ne vis cependant pas sans un chagrin que je ne veux pas te dissimuler, que ces huit mois passés dans un climat aussi rude et la cicatrice sur ma joue, avaient fait de grands ravages dans ma figure : je ne fus jamais belle ; mais pourquoi aurais-je désiré de l'être ? Je ne me suis aperçue que cet avantage me manquait, qu'en me comparant à d'autres femmes : n'ai-je pas tout de même été chérie de l'ami de mon enfance, et choisie pour être la compagne d'un guerrier respectable ? Mais je n'avais rien à perdre, et ce grand changement ne me laissa pas sans inquiétude ; je me consolai en me rappelant qu'il était moins attaché à ma figure qu'à mon cœur, et que celui-là n'a pas souffert la moindre altération : je pensai à ce caractère si noble, si vertueux, si capable d'une fidélité à toute épreuve, et je repris une confiance entière.

Nous trouvâmes dans le port un vaisseau prêt à mettre à la voile, destiné pour la Calcédoine, et nous débar-

quâmes heureusement sur le sol de la patrie.

Ma lettre est déjà si longue, que je garde le reste de mon récit pour une suivante. Adieu, ma Junia; je me délecte aussi de t'écrire et de renaître à l'amitié. Adieu.

LETTRE XLIXme.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Nicée, septembre 302.

Je suis restée, dans ma précédente lettre, à notre arrivée en Bithynie; je posai le pied sur le sol de la patrie avec un sentiment inexprimable de plaisir, de crainte, d'attente et d'espoir. Je croyais y trouver le plus haut point du bonheur sur cette terre, le plus entier dédommagement de toutes mes souffrances passées, une union légitime avec le seul homme que j'aie jamais aimé. J'étais libre, aucun devoir ne me retenait; je

pouvais me livrer en toute innocence au penchant de mon cœur, et nourrir cette séduisante idée, qui était devenue pour moi une seconde nature. L'âge d'Héliodore et la sévérité de ses principes me retinrent de lui confier mes espérances : il ne connaît pas l'amour, ou il l'a oublié ; il ne voit dans ce sentiment qu'une espèce d'idolâtrie condamnable, contraire au but de notre perfection. Je respecte en lui ces principes ; ils partent d'un esprit élevé au-dessus des faiblesses humaines, qui place avant tout ses devoirs, et lui donne la force de renoncer à toutes les douceurs de la vie et à la vie même, pour suivre sa belle et sainte vocation d'apôtre du christianisme. Je tiens donc renfermés dans mon sein, et ma joie et mon secret, résolue de n'en parler qu'à toi, ma Junia, dont l'indulgente amitié sait me comprendre, à toi qui as su remplir en même temps les saints devoirs d'épouse, de mère et de chrétienne.

Mon projet était de me rendre d'a-

bord à Nicomédie, où j'espérais trouver Agathoclès, ou du moins de ses nouvelles. Nous prîmes des chevaux, et, à force d'instances de ma part, un esclave. La qualité de chrétiens, et pour moi celle de veuve de Démétrius, mort dans la disgrâce de la cour, nous exposant à quelques dangers, j'avais changé de nom par l'avis d'Héliodore; il m'avait présentée chez son frère sous celui de Théophanie, qui est vraiment le nom chrétien que je reçus au baptême; je passais, en voyage, pour sa fille, veuve d'un négociant de Byzance. Oh! quel tableau ravissant mon imagination me peignait! que d'idées flatteuses, que de souvenirs délicieux à mesure que j'approchais du séjour de mon heureuse enfance, de cette ville où j'appris à aimer Agathoclès en commençant à vivre! Je savais que la villa de Synthium lui appartenait, et qu'elle était située sur la route de la Calcédoine à Nicomédie: l'idée qu'il y serait peut-être s'empara de moi; je crus déjà le rencontrer, triste et sombre

dans ses promenades solitaires, occupé de sa Larissa, perdue à jamais pour lui; je le voyais reculer de surprise, ne pouvant en croire ses yeux, puis s'avancer avec transport; et moi le presser sur mon cœur, en lui disant : « Oui, c'est moi, c'est ton amie, ta Larissa, pour jamais ta Larissa. » Ce tableau me fit trembler de joie et d'émotion : ce fut ainsi que nous approchâmes de la colline boisée qui cache la villa. Je ne risquai pas de confier mon projet à Héliodore; je prétextai une grande lassitude, et je le priai de passer la nuit dans le village voisin, puisqu'elle commençait à paraître. Il y consentit; nous continuâmes lentement notre marche, et déjà je voyais le toit de la maison, ombragé par un groupe de pins; une partie du jardin s'étend jusque près de la route, et se termine par une grande porte grillée qui a vue sur le chemin, et par où l'on arrive. Combien de fois mon cœur avait battu de joie, lorsque la mère d'Agathoclès me menait avec elle à Synthium,

et que je voyais de loin mon jeune ami accourir à notre rencontre jusqu'à cette porte! Hélas ! il n'y était plus! au lieu de lui je vis deux femmes se promener dans ce jardin, vêtues simplement, mais avec une élégance qui attestait leur haute naissance. La porte de la grille était ouverte, elles sortirent du jardin attirées par le bruit de nos chevaux; je les vis alors de plus près. Toutes les deux sont extrêmement belles, dans des genres différens : celle qui paraissait la plus âgée a une taille haute et déliée, des cheveux et des yeux très-noirs, les traits les plus réguliers, la physionomie la plus intéressante; et sa maigreur, sa pâleur, une impression de tristesse marquée dans tous ses traits, redoublent cet intérêt; elle est sûrement malade ou malheureuse, et peut-être tout les deux : sa compagne, brillante de tout l'éclat de la jeunesse, de la gaîté et de la santé, me plut beaucoup moins, quoique infiniment plus frappante de beauté. Cette apparition me surprit, un sentiment pénible vint s'em-

parer de moi : ces femmes avaient l'air d'être chez elles. Agathoclès aurait-il vendu sa villa? Je ne pouvais le croire; c'est un don de sa mère auquel il attachait beaucoup de prix. Demeurait-il avec ces femmes? Une idée cruelle, affreuse traversa mon cœur ; je la repoussai, mais je n'étais pas sans inquiétude. Ces dames nous ayant aperçus, nous saluèrent avec pôlitesse; j'envoyai mon esclave pour apprendre d'elles à qui appartenait cette campagne, et si nous pouvions être reçus pour une nuit au village. L'esclave revint bientôt; il me dit que la villa appartenait à un tribun de l'Empereur, que nous ne trouverions aucun logement commode au village; mais que si nous voulions faire le plaisir à ces dames de nous reposer chez elles, elles s'empresseraient de nous donner l'hospitalité. Le désir d'apprendre ce que je voulais savoir me décida d'accepter cette invitation obligeante, malgré maintes oppositions d'Héliodore, à qui ces femmes déplaisaient par leur

élégance et par le luxe dont elles paraissaient être entourées. Ma malheureuse opiniâtreté l'emporta. Que devais-je apprendre ! et combien je fus punie de ma fausseté avec Héliodore, et de ma résistance à ses volontés !

Nous descendîmes de nos montures : les dames nous reçurent avec amitié ; on s'informa du but de notre voyage, et, avec beaucoup d'adresse, de notre situation. Nous racontâmes ce dont nous étions convenus. « Mon mari était mort à Byzance, et je retournais à Nicomédie avec mon père : notre véritable histoire aurait paru bien plus extraordinaire que ce simple récit. » Ce fut en causant ainsi que nous arrivâmes dans le jardin. Une multitude de souvenirs me suivaient partout ; à chaque pas je croyais voir sortir d'un buisson cette image chérie ; elle voltigeait sans cesse devant mes yeux. Nous nous assîmes sur un banc : les nouvelles du jour devinrent le sujet de notre conversation ; on parla de la guerre, de la dernière victoire remportée par

Galérius, et des espérances du prince Tiridate, dont les prétentions au trône d'Arménie étaient soutenues par la cour. Héliodore prit une vive part à ces nouvelles. L'entretien devint très-animé. La jeune et belle personne souriait à son amie, et l'expression de la physionomie de celle-ci, une légère rougeur qui paraissait sur ses joues lorsqu'on nommait Tiridate, me firent présumer qu'elle prenait un vif intérêt à son sort. Bientôt après j'entendis, non sans surprise, prononcer le nom de cette femme : c'était cette Sulpicie, cette Romaine dont l'amour malheureux pour Tiridate m'avait été raconté par Agathoclès. Je ne pouvais comprendre comment elle était arrivée en Asie et à Synthium. Héliodore ayant quelques arrangemens à prendre pour notre voyage, ou quelque dévotion particulière à accomplir, nous quitta; la plus jeune se leva et dit qu'elle voulait l'accompagner pour lui montrer notre logement; elle était déjà à demi sortie lorsque son amie lui cria: Reviens bientôt,

Calpurnie. — Calpurnie ! ce nom fatal me frappa comme un coup de foudre, mon sang cessa de circuler, je fus incapable de faire un seul mouvement, de prononcer une seule parole : ce ne fut que lorsque cet objet si redouté fut tout-à-fait éloigné, que je revins de mon étourdissement. Ainsi Calpurnie est ici, chez Agathoclès ! elle y fait les honneurs de sa villa ! Le souvenir de ce que j'avais appris de toi, que son père devait être nommé proconsul, et se rendre à Nicomédie avec elle, me revint comme un songe. — Mais pourquoi vit-elle ici ? à quel titre ? est-ce sous celui de maîtresse de la maison ? a-t-elle épousé le propriétaire ? Tu me disais aussi, ce me semble, qu'elle lui était promise. — Ah ! Dieu, comment cette lettre s'est-elle effacée de ma mémoire ? comment, par qui as-tu été si bien informée ?... Je cherchai à me rappeler chaque phrase, chaque mot ; mon esprit confus pouvait à peine lier une idée : ce que j'éprouvais ne peut être comparé qu'aux angoisses de la mort.

—Voilà donc la raison pourquoi il ne s'est point informé de mon sort, pourquoi il n'a pas fait la plus légère tentative pour me chercher et me secourir.

Sulpicie était restée avec moi. Le soleil commençait à se cacher derrière l'horison; ses derniers rayons, perçant à travers le feuillage, répandaient une couleur dorée sur tous les environs. Je restai assise, perdue dans mes tristes pensées, n'écoutant qu'à demi ce que Sulpicie me disait sur la beauté de la soirée, et ne pouvant prendre sur moi de parler. Après un instant de silence, elle posa sa main sur mon bras, et me dit avec une bonté parfaite : Tu parais souffrir, Théophanie? je crains que tu ne sois pas heureuse! Je relevai la tête, je la regardai, et je trouvai dans ses yeux tant de compassion et de sensibilité, que je ne pus retenir mes larmes; elles coulèrent malgré moi. Ah! lui dis-je, il est vrai; j'ai tout perdu..... tout! ajoutai-je en tremblant, entraînée par mon sentiment douloureux. — Pauvre

femme ! pauvre Théophanie ! ah ! je le crois, dit-elle en pensant à mon veuvage ; les pertes comme celle que tu as éprouvée ne s'oublient jamais ! Tu aimais ton époux, et il le méritait sans doute ? Je fus soulagée par cette tournure, et je donnai un libre cours à mes larmes. Sulpicie le comprit, et elle me consolait avec des accens si doux, ou plutôt elle partageait mon affliction. Elle sentait, dit-elle, que la perte d'un objet aimé est le premier des malheurs. Pauvre Sulpicie ! pensais-je dire à mon tour, elle sait aussi ce que c'est qu'un cœur déchiré ! Je trouvais du soulagement dans mes larmes et dans sa tendre pitié, et je commençais à me calmer lorsque Calpurnie revint en courant et en chantant. Il faut convenir cependant que, malgré son apparente légèreté, son cœur est aussi sensible ; elle exhorta son ami à ménager sa santé, et à rentrer dans la maison avant l'air du soir. Le soleil était tout-à-fait couché, nous nous levâmes donc. En marchant, j'eus

le loisir d'observer cette figure enchanteresse; elle me paraissait encore plus belle, plus séduisante, depuis que je savais son nom : chacun de ses mouvemens est rempli de grâce, tous les détails de sa personne sont parfaits, sa voix est mélodieuse, ses paroles entraînantes, ses regards annoncent la victoire qu'ils ont l'habitude de remporter. Lorsque nous fûmes entrées dans un salon au plain-pied, que je reconnus d'abord, elle me prit gaîment la main, et la passant sous son bras, elle m'entraîna pour me montrer ma chambre à coucher. Elle est charmante, cette chambre; réunissant toutes les commidités possibles, sans avoir l'apparence du luxe, elle a la vue sur la partie la plus sauvage du jardin. Un grand miroir d'acier poli était au trumeau, et répéta nos deux figures; je vis avec effroi l'extrême différence entre nous deux. Calpurnie, jeune, fraîche comme une rose, avec des yeux si brillans; de beaux cheveux bruns, arrangés avec

art autour de son front; un teint plus blanc que l'albâtre, relevé par une teinte animée et délicate, ayant l'embonpoint de la santé; belle enfin de la tête aux pieds, dans toute la force du mot. La jalousie la plus active ne pourrait pas lui découvrir un défaut; et à côté d'elle, la pauvre Larissa, non plus Larissa; Théophanie! passée, flétrie, consumée par le chagrin dévorant; hâlée par l'air, le soleil et la fatigue; les yeux éteints par les larmes, et une profonde cicatrice sur une joue! O Junia! la vanité la plus extravagante, ou l'illusion la plus folle pourait seule se laisser aller à la comparaison : je reconnus avec douleur combien je lui étais inférieure et ce que je perdais. Elle se retira pour me laisser reposer, me dit-elle; elle voyait à mes yeux combien ma tête en avait besoin : elle ne savait pas qu'elle seule...... Le repos, dit-elle, me soulagera. — Ah! oui, le repos du tombeau; après qu'elle m'enlève tout ce qui donnait du prix à ma vie, voilà le seul repos qui

peut me soulager. Je pleurais sans discontinuer, je me jetais à genoux, je m'humiliais devant le Dieu qui châtie ceux qu'il aime, je le priais de me donner des forces, et je me sentis beaucoup mieux. Une esclave vint me demander si j'avais besoin de quelque chose; je lui dis de me conduire auprès de sa maîtresse : cette fille me mena dans le salon, agréablement éclairé par plusieurs urnes d'albâtre. Sulpicie était couchée sur des carreaux; Calpurnie, assise vis-à-vis d'elle, tenait en main une lyre d'ivoire, avec laquelle elle s'accompagnait; elle cessa à mon approche. Je la priai de continuer : elle pinça de ses doigts, blancs comme la neige, les cordes dorées, et chanta avec une grâce inimitable un air assez gai. Je me rappelais différens momens de ma vie où j'avais aussi chanté et pincé la lyre à Nicomédie, quand mon cœur s'éveilla aux premiers sentimens; plus tard, à Edesse, et toujours en présence de celui que je ne devais plus revoir. A Edesse, à

Nisibis, mon chant réjouissait les deux guerriers fatigués; Démétrius m'encourageait par ses éloges, notre ami par son regard..... et à présent..... — Mais il faut en convenir, Calpurnie encore m'est aussi supérieure en talens qu'en beauté; je ne sais pas chanter comme elle, avec cette expression, cette volupté : je n'ai pas ses bras arrondis, d'une blancheur éclatante, qui enchantent les yeux, en même temps que sa voix douce et mélodieuse, ainsi que celle des syrènes, charme l'oreille et le cœur.

Chaque regard que je jetais sur elle, était des pointes acérées qui s'enfonçaient dans mon cœur, mais j'étais appelée à une épreuve plus sensible : je devais boire la coupe jusqu'à la lie, et perdre jusqu'à la moindre lueur d'espoir. Quelques dessins se trouvaient sur une table, je les regardai, plutôt pour cacher mon trouble que par curiosité; la plupart étaient merveilleusement exécutés; et le nom de Calpurnie, ce nom qui me poursuivait par-tout, écrit au bas,

m'apprit avec quelle perfection elle possédait aussi le talent de la peinture. Il ne m'en restait plus qu'un seul à admirer, mais, ô Dieu! quel objet frappa ma vue! La ressemblance parfaite d'Agathoclès, paré de son armure, entouré de nymphes charmantes qui l'enlaçaient de fleurs, et Calpurnie elle-même, dans un costume guerrier, qui posait une couronne sur sa tête.

Agathoclès, avec l'expression du sentiment le plus tendre, tenait une des mains de Calpurnie et semblait la presser. Tu juges comme je tremblais! un nuage couvrait mes yeux, je tenais cette cruelle preuve de mon malheur sans savoir ce que je faisais, je n'y voyais que lui; c'étaient tous ses traits embellis par l'amour, sa taille et sa noble attitude, rendues avec autant de vérité que de vie: mon ame se perdait dans cette contemplation: la voix de Calpurnie me réveilla, elle me demanda si ce dessin me plaisait.—Beaucoup, répondis-je, et, dans ma confusion, j'ajoutai: les ressem-

blances sont parfaites. Comment! dit-elle avec vivacité, les ressemblances? connaîtrais-tu le tribun? Et elle s'élança à côté de moi, et passa tendrement un bras autour de mon cou, comme si cette connaissance augmentait l'intérêt que je lui inspirais. Ah! combien le sentiment qu'ils ont l'un pour l'autre doit être vif! Il était trop tard pour réparer mon imprudence; il fallut la colorer avec adresse. Si je ne me trompe pas, repris-je, ce guerrier que tu couronnes, est Agathoclès, le fils d'Hegesippus. — Oui, c'est lui-même, d'où le connais-tu? — Je me ressouviens de l'avoir vu autrefois, à Nicomédie, passer dans la rue avec son père; sa figure est très-remarquable.... et je trouve ce portrait fort ressemblant, mais je voudrais en savoir la signification. Elle m'apprit alors qu'Agathoclès s'était extrêmement distingué dans la dernière victoire remportée sur les Perses; qu'il avait été nommé tribun sur le champ de bataille, et choisi par Galérius pour apporter à Dioclétien cette

heureuse nouvelle ; et que son père l'ayant invité, elle lui avait donné la fête dont ce tableau rendait le dénouement. Elle sortit d'un portefeuille une autre esquisse, pas encore achevée, où il était représenté à cheval, dans une rue de Nicomédie, suivi de tout un peuple qui se livrait à la joie; sur la terrasse d'une maison était encore Calpurnie, et les yeux du guerrier étaient fixés sur elle en la saluant avec son épée; il me parut encore plus beau et plus ressemblant que dans la scène du couronnement, et je ne pouvais en détacher mes regards. Sulpicie souriait avec finesse, pendant que son amie me racontait ces détails. Ce n'est point un miracle, dit-elle, que Calpurnie ait peint Agathoclès aussi ressemblant; l'imagination est remplie de son objet, et l'Amour conduit le pinceau. Un petit badinage entre les deux amies fut la suite de ces paroles; Calpurnie se défendit faiblement.... Et j'étais présente! et je fus interpellée par la douce Sulpicie

pour y prendre part! Conviens, Théophanie, me dit-elle, qu'ils sont formés l'un pour l'autre. — Ah! ce moment fut le plus cruel de ma vie.... J'appris cependant, dans cet entretien, que Calpurnie n'est pas encore sa femme, mais son amante, et sans doute sa future; que leur liaison avait commencé à Rome, et s'est renouée à Nicomédie; qu'il était à présent à l'armée, mais que la paix allait se faire, et qu'on attendait impatiemment son retour.

J'en avais assez appris, je m'enfuis dans ma chambre dès que je le pus: le sommeil ne vint soulager ni mes yeux ni mon cœur. J'avais obtenu ce que j'avais tant désiré, j'étais sortie d'esclavage, j'étais dans ma patrie, et chez Agathoclès...... mais comment? dans quelle situation? Mes idées, mes douleurs, mes projets se succédaient dans mon ame avec un trouble extrême; tous mes plans étaient anéantis, il fallait en former de nouveaux: enfin, après un violent combat, il m'en vint un à l'es-

prit; je le formai avec une parfaite connaissance de moi-même, comme le seul raisonnable dans ma situation. Je vais te le communiquer, dans la persuasion que tu l'approuveras.

Je ne devais plus penser à une réunion avec celui que je ne veux plus nommer, et qui sera bientôt l'époux d'une autre femme; il est mort pour moi, je veux l'être aussi pour lui. Le sort a détruit mon existence. Il m'a privée de mon rang, de mon époux, de ma fortune, de toutes mes espérances; mon nom et ma vie même ont cessé; Larissa est ensevelie sous les ruines de Trachène, elle est oubliée, elle a vécu; et Théophanie est une toute autre personne; c'est une pauvre chrétienne abandonnée, isolée, étrangère au monde entier, inconnue à celui qui put l'oublier si promptement. Elle n'est point née à Nicomédie: c'est à Synthium qu'elle vient de naître, elle n'a plus rien à faire, plus rien à chercher dans la patrie de Larissa. Le peu de joyaux que cette défunte Larissa sauva,

procureront à *Théophanie* une vie indépendante; elle peut renoncer à toutes les habitudes du luxe, la fille adoptive du brave Tritiger n'en connaît pas les douceurs. Elle part avec Héliodore pour Nicée; elle y vivra au sein d'une famille chrétienne et vertueuse, ignorée de tout le monde; peut-être retournera-t-elle chez ses amis les sauvages. Leur cœur non corrompu ne l'aura pas oubliée dans l'espace de quelques mois. Ce plan fut arrêté fortement dans ma pensée.

Je me levai dès que j'aperçus le jour, et je me rendis dans les jardins encore humides de rosée; je parcourus librement tous ces lieux que je connaissais si bien, et dont chacun réveillait un doux souvenir dans mon cœur abattu. Je cherchais à me rappeler mon heureuse enfance, et les images enchanteresses du passé. C'était sur cette terrasse où je m'amusais à courir avec mes frères et le doux compagnon de mes jeux: là, sous cet ombrage de pins, j'avais senti les premières sensations qui m'avertirent

que je sortais de l'enfance ; là, nous nous étions juré un amour éternel. Les palmiers plantés sur cette colline avaient été témoins des sages et tendres leçons de sa mère, qui nous recommandait si fortement de rester vertueux et fidèles, qui nous élevait l'un pour l'autre, et bénit cent fois notre future union en serrant nos mains réunies dans les siennes. Ce fut avec un sentiment à la fois amer et doux, et presque religieux, que je parcourus ces lieux témoins de mon bonheur passé. En me rapprochant de la maison, je vis Héliodore qui venait à moi, il m'avait cherché pour continuer notre voyage ; il n'était pas à son aise dans cette maison payenne, opulente, et près de la légère et brillante Calpurnie. Ah ! j'y souffrais bien plus encore ! Je lui dis que j'étais prête à le suivre, mais que je le priais de changer notre plan, n'étant plus dans l'intention d'aller à Nicomédie ; que je savais qu'il ne m'y accompagnait que par complaisance, et que je renonçais sans peine à

m'y rendre. — Et où veux-tu donc aller, Théophanie? me demanda-t-il. — Là où tu vas, à Nicée, sur les bords du Borysthène. Il me fixa avec étonnement, comme voulant me pénétrer. Et que veux-tu faire à Nicée? me dit-il. Tu y es tout-à-fait étrangère. — Je le suis par-tout, répondis-je; tu sais que je n'ai nulle part des parens. Ah! si tu voulais me procurer un domicile dans la maison de ton frère! tu acquerrais des droits éternels à la reconnaissance d'une femme abandonnée et malheureuse. Il ne parut pas mécontent de mon projet, il me promit de faire pour cela tout ce qui dépendrait de lui; je vis clairement que ce plan lui faisait plaisir, et qu'il ne voulait pas pénétrer plus avant dans mes motifs. Je sentis, de mon côté, que je ne pourrais pas résister long-temps à son regard scrutateur, et que je serais entraînée à lui découvrir le trouble de mon ame, et à chercher dans son zèle ardent et religieux les seuls moyens de me calmer. Je me soumis à tout ce qu'il

exigea, contente de m'éloigner le plus tôt possible de ces lieux et de Nicomédie.

Nous rentrâmes, et nous prîmes congé: nos hôtesses parurent fâchées de notre prompt départ, Sulpicie sur-tout me témoigna un intérêt bien prononcé ; je vis que nos cœurs s'entendaient, et que dans ce peu d'instans, une douce sympathie les avait liés à jamais; et ce sentiment me fit du bien : elle m'embrassa plusieurs fois, les larmes aux yeux, et me fit promettre de lui écrire. Ce fut ainsi que nous nous séparâmes, et qu'après deux jours de marche nous arrivâmes à Nicée. Les parens d'Héliodore me reçurent, à sa recommandation, avec beaucoup de bonté et d'amitié ; je vis avec eux, je suis triste, mais calme, et contente d'être cachée dans une maison paisible de gens vertueux, de chrétiens zélés, où rien ne me parle de ce que je dois oublier.

Adieu, ma Junia.

LETTRE L^{me}.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Samosata, septembre 302.

L'ORAGE a cessé, mon ame est tranquille, et je renais à mes anciennes sensations ; mon séjour à Nicomédie, la pompe, l'éclat, les séductions qui m'ont entouré ne me paraissent plus qu'un songe d'une nuit d'été : l'impression qui m'en était restée a disparu insensiblement, l'enchantement à fini, mon esprit a repris sa clarté, et mon cœur tous ses regrets. Non, ce n'est pas un tel amour qui peut me rendre heureux ! Hélas ! celle qui portait dans son cœur les véritables sentimens nécessaires à mon existence, dort sous la colline de Trachène, et ne se réveillera plus! Elle ne m'aurait point donné de fête, elle n'aurait pas abrégé le temps de notre entrevue par un spectacle où ses talens et sa beauté remportaient le prix : Larissa n'aurait

pensé qu'à mes dangers, elle aurait voulu en savoir jusqu'aux moindres détails, elle aurait plutôt partagé mes peines que ma gloire, elle m'aurait aimé, et Calpurnie n'a voulu que m'éblouir et m'enchaîner! Elle y avait presque réussi et je n'étais plus à moi-même. — Mais elle.... une heure après, tout oublier, ou du moins en avoir l'air; n'attacher aucune valeur à l'effet qu'elle s'est donné tant de peine de produire. Ah! si ce qui l'entraînait à s'oublier elle-même, et à montrer son cœur si fort à découvert, avait été de l'amour, comment aurait-elle pu rester froide à la vue de mon trouble, de mon attendrissement? Après une fête aussi significative, n'aurait-elle plus été qu'une femme aimable et gaie? Non, c'était vanité, pure vanité, elle voulait seulement faire sur moi un effet irrésistible, sans partager un instant les sentimens qu'elle excitait. Que son image me paraît froide et petite, et sa beauté peu dangereuse! Laisse-moi me taire là-dessus, je rougis d'avoir été fasciné

un moment ; l'ami de la céleste Larissa devait être à l'abri d'un tel danger.

Tu parais, mon cher Phocion, ne pas approuver mes idées sur le christianisme, et moins encore mon dessein d'embrasser cette religion. Il est difficile d'épuiser dans une correspondance tout ce qu'on peut dire pour ou contre dans une affaire aussi importante; je vais donc me borner à réfuter quelques-unes de tes observations.

D'après les traditions, nous voyons que le chef de cette secte eut le même sort que Socrate, Pythagore et tous les principaux fondateurs de sectes et de dogmes. Il nous reste peu de chose de ceux-ci; tout ce qui nous est parvenu sur les ailes du temps, ce sont des maximes partielles, sorties de leur bouche ou de celle de leurs disciples, conservées par des personnes éloignées, rarement par leurs contemporains ou par des témoins oculaires : au lieu que les chrétiens ont conservé dans leur Evangile une grande quantité de faits, de citations, d'instructions, de

pensées de leur maître, toujours d'accord, toujours se soutenant mutuellement, et formant un corps de doctrine invariable; ils ont recueilli toute sa biographie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Si nous donnons foi aux historiens en général, pourquoi refuserions-nous de croire au rapport de ces historiens simples, sans prétentions, qui racontent ce dont ils ont été les témoins occulaires, et ne mettent dans leur récit ni assez d'art, ni assez d'éloquence pour qu'on puisse leur supposer l'intention de tromper? S'ils avaient eu ce projet, leurs antagonistes auraient peut-être moins de choses à leur objecter, et leur édifice, bâti comme ils l'auraient voulu, aurait en apparence moins de côtés faibles; ils se seraient concertés pour qu'il n'y eût pas la moindre différence dans les narrations, et cette différence, qui ne porte point sur les faits principaux, et qui ne consiste que dans la manière dont le même événement se montre à plusieurs personnes,

et dans la circonstance qui fait plus ou moins d'impression, est, à mon avis, une des plus grandes preuves de la vérité de leur récit. Les Apôtres virent agir leur divin maître ; ils furent témoins de la sainteté de sa vie, de la pureté de sa doctrine et de ses mœurs, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection ; chacun a dit ce qu'il avait vu, ce qui l'avait le plus frappé, sans y mettre ni art ni adresse ; et convaincus d'avance que les ennemis de leur divin maître nieraient et dénatureraient ces faits, et qu'ils seraient aussi victimes de leur croyance, cette conviction ne les a point retenus de dire ce qu'ils savaient en conscience être vrai, sans s'embarrasser des dérisions des incrédules, ni des critiques tranchantes des savans. Je ne puis rien te dire des miracles, plusieurs peuvent s'expliquer : le plus grand de tous, la naissance et la nature du fondateur, est au-dessus de notre intelligence ; mais combien n'y a-t-il pas de choses incompréhensibles dans le monde physique et

moral, que nous ne nions point, et dont nous sentons les effets sans pouvoir les expliquer ni les comprendre! L'esprit de l'homme se fatigue à vouloir attribuer ces choses à telle hypothèse, à telle règle; chacun a là-dessus son système; la nature marche en avant, suivant les ordres et le but auxquels elle est soumise, et sans dévoiler les mystères dont la découverte est inutile. Croyons-nous moins à l'existence des vents, du tonnerre, des tremblemens de terre, des volcans, parce que nous ignorons d'où ils viennent? est-ce que nous cherchons moins à nous en préserver, parce que nous en ignorons les causes? Le doute dans lequel nous sommes ne change en rien les précautions que nous prenons. Le vrai chrétien agit de même; ce qui est utile pour notre vie, ce qui rend meilleur, ce qui procure la paix de l'ame, et ce qui peut nous donner un bonheur éternel, voilà quels sont les effets de cette doctrine; il la suit, il en sent l'utilité, et, sans s'inquiéter à en pénétrer les mys-

tères, il croit à des faits dont le résultat a de si grands avantages. Je t'ai déjà écrit bien des choses sur la morale chrétienne, je suis persuadé que c'est la plus belle, la plus pure qu'on ait enseignée aux hommes; elle est absolument basée sur le siècle présent, sur les progrès de la civilisation, et sur les rapports des hommes les uns envers les autres; cela seul suffirait pour nous faire reconnaître son émanation divine. La sagesse éternelle, qui dirige le sort des mortels, sait seule quand et comment elle doit venir au secours de leur faiblesse et les préserver du mal : c'est dans ce but qu'elle lui donna cette sainte religion, enseignée par son fils. Nous est-il permis de trouver ce mystère extraordinaire, nous qui avons été élevés au milieu de héros, de dieux, de demi-dieux qui sauvaient les hommes de la misère, qui délivraient la terre de monstres, et qui adoucissaient la colère des Dieux? Est-ce que l'idée d'un Dieu unique est p lus repoussante que

celle d'une multitude de dieux et de déesses qui s'augmentent chaque jour au gré des mortels ? Où est la religion qui n'a pas eu des mystères et des incarnations d'êtres divins qui, pour le bonheur de l'humanité, quittaient le séjour des dieux et se mêlaient parmi les mortels ? Ah ! cette idée est si sublime, si consolante pour les infortunés ! Et, dis-moi, Phocion, existe-t-il ici-bas un seul être qui puisse se dire véritablement heureux ? Les lois de la nature, les révolutions physiques se jouent de ses propriétés et de sa vie, ses prières sont impuissantes, son génie ne saurait arrêter la marche du temps. Est-il vertueux, il souffre des vices et de la corruption de ses contemporains, il est puni, parce qu'un insensé se livre à la débauche, parce qu'un fou veut l'impossible, parce qu'un tyran est investi du pouvoir, parce que des myriades de ses frères tombent sur le champ de bataille ; et s'il est poursuivi par les remords, où se retirera-il ? Vers cette puissance invi-

sible, plus forte que la nature et que les méchans : elle lui envoie un sauveur; et le malheur et le vice ne peuvent plus rien contre celui qui l'embrasse avec foi et confiance.

Des torrens de sang ont inondé les plaines de Pharsale, des Gaules, de la Syrie et de toutes les provinces romaines; des millions d'hommes ont été sacrifiés à l'envie et à la jalousie des Triumvirs, à la fureur des Prétoriens, à la cruauté d'un Tibère, aux infâmes débauches d'un Néron et d'un Caligula; et si dix mille périssent, il y en a quatre fois plus qui les pleurent et qui perdent en eux leur appui et leur bonheur. La ruine menace de toutes parts le colosse immense de l'Empire romain; de tous côtés on entend les éclats de cet édifice usé; les colonnes sont ébranlées, les fondemens sont détruits, et des hordes de Barbares du nord et de l'orient s'avancent avec des forces formidables pour tomber sur ces murs affaiblis, qu'ils auront bientôt renversés, et ce beau

pays deviendra la proie des flammes et du pillage. Que restera-t-il alors au genre humain ? est-ce que ces trompeuses images, fruit de son imagination déréglée, viendront à son secours? l'idolâtrie, qui donne la main à l'incrédulité, lui donnera-t-elle du courage et des consolations, lorsque son bonheur sera détruit et ses temples renversés? trouvera-t-il quelque appui dans ces statues, objets de son culte insensé? sont-ce les magiciennes de la Thessalie, ou les pythonisses qui le relèveront par leurs enchantemens, qui appaiseront la colère des Dieux ? et lorsqu'il faudra quitter cette vallée de misère, descendra-t-il avec joie ou résignation dans la demeure obscure de la mort et de la destruction ? L'expérience nous apprend que la religion payenne n'a aucun pouvoir pour comprimer le vice et les maux qui viennent à sa suite, et qui s'augmentent chaque jour. L'humanité doit renaître à la vie par une religion qui lui enseigne à opposer aux vices la mo-

rale la plus sévère ; à l'égoïsme, l'amour du prochain ; au désespoir, une entière confiance ; à l'incrédulité, une foi vive et complète : cette religion c'est le christianisme, c'est celle qui donne pour première maxime d'aimer Dieu par-dessus tout, et son prochain comme soi-même, qui renferme tout ce qu'un vrai philanthrope peut désirer. — Mais je m'aperçois que ma lettre est devenue une longue dissertation ; ne te formalise pas de ce que j'aime à soumettre à ton jugement et mes principes et mes actions. Adieu jusqu'au moment où j'aurai le temps de t'en dire davantage.

LETTRE LIme.

VALÉRIE A CNEIUS FLORIANUS.

Mantoue, septembre 302.

FLORIANUS, Florianus! ta Valérie vit encore, elle a enfin trouvé un moyen de te donner de ses nouvelles. Le désespoir

fut bien près de terminer sa vie pendant l'année, qui fut un siècle pour elle, qu'elle a passée si loin de toi... Ils ont blessé mon cœur d'une manière inouie! et lorsque je voyais mes jours s'écouler l'un après l'autre sans espoir, sans pouvoir même te donner un signe de vie, je désirais avec ardeur que l'excès de mon chagrin détruisît le reste de ma vie; plusieurs fois, je te l'avoue, je voulus terminer moi-même une existence odieuse sans celui que j'aime. Cela n'était pas bien, je le sais, et la seule idée m'en fait frémir maintenant. Tu m'as instruite dans une doctrine qui condamne et punit le suicide. Tu me l'avais défendu en Bretagne lorsqu'on nous sépara, et que je te citais une foule de gens illustres qui avaient usé de ce moyen lorsque tout espoir de bonheur leur était enlevé. Mourir ensemble, Florianus, quel sort digne d'envie! J'aurais voulu expirer la première, et dire, comme Arrie, en te présentant le poignard: Cela ne fait point de mal; mais tu ne le voulus pas,

et je te fis le plus grand sacrifice, celui d'être séparée de toi, et de vivre en Dieu! Je frémis encore en pensant à cette nuit terrible où mon père vint, auprès de mon lit, m'ordonner de m'habiller; ma mère le suivait et fondait en larmes. J'hésitais d'obéir; partir sans te revoir était au-dessus de mes forces! Mon père jeta sur mes épaules un de ses longs manteaux et m'entraîna vers le char qui devait nous emmener. Ni mes questions, ni mes prières n'obtinrent de réponse : mes forces m'abandonnèrent, je tombai sans connaissance; il profita de ce moment et m'emporta dans ses bras : je n'ai donc aucune idee de notre voyage jusqu'à la mer. Mon évanouissement fut long; quand je revins à moi, je me trouvai sur un vaisseau, et je vis derrière moi le rivage de mon île chérie. Je devins dangereusement malade, et je me vis bien près de cette mort si désirée. Personne ne me parlait de toi, leurs manières avec moi étaient cependant affectueuses et tendres, mais ils furent sourds

à toutes mes questions sur mon Florianus et sur le lieu où nous allions. Nous sortîmes enfin du vaisseau où j'avais tant souffert. Après quelques jours de voyage, nous arrivâmes sur les bords d'un grand fleuve; on me dit que c'était le Rhin, et que la grande ville que je voyais devant moi était *Colonia Agrippina* (1). O Dieu! quel espace entre moi et la Bretagne! On m'ôta mes crayons, mon papyrus, mes tablettes (2), et tout moyen de t'écrire; l'essai que je fis d'écrire avec mon sang sur un morceau d'étoffe, fut bientôt découvert et détruit. — Ah! pourquoi n'ose-t-on pas mourir lorsqu'on est si malheureux de vivre? pourquoi devais-je supporter la vie sans celui qui seul me la fait aimer?

Nous sommes actuellement dans une ville d'Italie, que l'on nomme Mantoue;

---

(1) Aujourd'hui Cologne.

(2) Les Romains écrivaient sur des tablettes enduites de cire, ou sur une espèce de parchemin nommé *papyrus*.

je ne puis m'accoutumer ni aux habitans, ni à leur genre de vie, ni à leur climat; la chaleur insupportable que l'on éprouve en Italie, me fait mal; mon corps, encore épuisé par la maladie, souffre horriblement de l'ardeur brûlante du soleil, et de l'air empoisonné qui s'éleve des marais dont ce pays est couvert : je ne retrouve ici ni l'air frais, ni la belle verdure, ni l'ombre bienfaisante de notre île : hélas ! je n'y retrouve pas non plus la présence de l'ami qui me ferait tout supporter; je ne puis donc que languir misérablement: à peine pourrais-tu reconnaître ta Valérie. — Ah! Florianus, n'as-tu donc aucun moyen de me délivrer ? ah ! sauve, sauve un être infortuné qui ne peut vivre sans toi, et qui va perdre même l'espoir de te retrouver dans le séjour des bienheureux! Je ne suis plus digne d'y prétendre : il faut, me disais-tù, aimer Dieu par-dessus tout, et supporter les épreuves qu'il nous envoie, quelque cruelles qu'elles puissent être. Je ne puis aimer que Flo-

rianus, je ne puis supporter d'être séparée de lui, et j'offense mille fois le jour, par mes murmures, le Dieu qu'il m'a fait connaître. O toi qui m'as donné ta croyance, ne me rejette pas avec dureté dans l'obscurité et dans le doute: n'aurais-tu pas mieux fait de m'y laisser? Jupiter n'aurait point tonné si un fer bienfaisant avait tranché le fil de mes jours. Minos aurait respecté mon malheur, et ne m'aurait pas repoussé de l'Elysée. Là, j'aurais trouvé Didon évitant Enée; moi, j'aurais volé dans tes bras; et quelque sombre que puisse être ce séjour, réunie avec toi il m'aurait suffi; j'aurais osé mourir. — O bienfaits du paganisme! vous n'êtes plus la ressource d'une malheureuse chrétienne.

Que viens-je de tracer! Florianus, me pardonneras-tu? Non, je ne puis regretter d'être chrétienne; c'est la foi, c'est celle de l'amour; la base du christianisme, c'est l'amour le plus pur et le plus vif, celui d'une mère: je me retire souvent et avec plaisir vers celle de notre sau-

veur. — Elevé par-dessus tout, grand et redoutable, le Dieu de l'univers effraie mes regards craintifs. Marie a vécu, a souffert, a aimé comme moi, elle comprend donc mon chagrin ? oh ! oui, elle m'a consolée lorsque, tremblante à ses genoux, j'osai la supplier d'accorder du soulagement à mon cœur par l'intervention de son fils. C'est sûrement à elle que je dois d'avoir trouvé ce moyen de t'écrire, et de te faire parvenir ma lettre par un homme sûr, qui te connaît, et qui part demain pour Eboracum.

On dit ici que ton élève Constantin jouit d'un grand crédit auprès de l'Empereur d'Orient, et qu'il a beaucoup de pouvoir ; ne pourrait-il pas nous aider ? Adresse-toi à lui, confie-lui notre amour et nos malheurs : l'infortunée fille d'Auguste n'aurait-elle pas quelques droits au secours des hommes ? ou ne suis-je sortie de mon heureuse obscurité que pour apprendre qu'ici-bas plus on tient à un rang élevé, et moins on

doit attendre de l'amitié? Ecris-moi bientôt, Florianus, mais non pas aussi froidement que tu me parlais à Eboracum les derniers jours. Je respecte tes vertus et tes principes; mais je succombe sous le poids de douleurs accumulées sur mon pauvre cœur; je ne suis pas aussi courageuse que toi, je ne sais que t'aimer de toutes les forces et de toutes les facultés de mon ame. — Oh! écris-moi avec bonté, avec tendresse; laisse pénétrer jusqu'à moi un seul rayon, une seule étincelle de cet amour qui remplissait ma vie des sensations les plus délicieuses, un seul mot de ceux que tu me répétais si souvent dans notre île chérie. Si tu m'écris tout de suite et que tu charges de ta lettre le messager qui doit revenir incessamment, elle me trouvera encore ici, nous y restons jusqu'à la fin du mois prochain : j'ai appris cette circonstance, moitié par hasard, moitié par adresse. Asinius Ponticus a écrit à Auguste, à celui qu'on dit être mon père; il attend ici sa réponse : ce

moment peut être le seul où nous pourrons recevoir des nouvelles l'un de l'autre pendant des années; ne le laisse pas écouler inutilement, et donne-moi l'assurance que tu vas travailler à nous réunir. Adieu, mon maître, mon ami, mon époux, mon tout, adieu.

LETTRE LIIme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nisibis, octobre 302.

Je suis à Nisibis, et j'habite la même maison où je demeurais il y a un an avec Démétrius. César a choisi cette ville, la plus éloignée de la Perse, pour y traiter de la paix, que Narsès demande et sollicite depuis notre dernière victoire. Constantin, fils du César d'Occident, représente son père, et n'oserait pas être absent. J'ai suivi mon prince et mon ami, parce qu'il le désirait; mais non pas sans effort; je tremblais de re-

voir une ville qui sera pour moi un souvenir éternel de douleur. Lorsque Constantin me fit la proposition de l'accompagner, une voix intérieure me dit de ne pas y consentir ; mais il m'en coûtait aussi de lui refuser cette preuve de mon amitié ; je me reposais sur le pouvoir du temps, qui affaiblit toutes les impressions, sur les distractions qui m'attendaient, et enfin sur la force de mon cœur ; c'était une folie et une témérité. Lorsque de loin j'aperçus ces murs où j'avais passé des heures si délicieuses et en même temps si cruelles, le souvenir du passé se retraça avec une force étonnante, et depuis lors aucune distraction, aucune occupation ne peut affaiblir le sentiment amer de ce que j'ai perdu. Constantin ignore ce qu'il a exigé de moi, il serait peu délicat de lui en parler actuellement, et de charger son cœur du poids de ma douleur; en général il est aussi inutile qu'injuste de tourmenter par le récit de ses malheurs ceux qui n'en sont point la cause, et qui

T 2

ne peuvent nous rendre ni notre tranquillité, ni le bien que nous avons perdu. C'est ainsi que je cherche à gagner quelque empire sur moi-même, et que j'espère que par un usage continuel de la force, de la volonté, il en résultera enfin un avantage réel pour moi, qui contribuera à me consoler.

Il est singulier, Phocion, comme certaines impressions s'effacent difficilement, tandis que d'autres durent à peine le temps de leur existence; il est encore plus singulier et bien malheureux pour nous pauvres humains, que les impressions durables soient ordinairement d'une nature triste, et que celles qui pourraient nous égayer et nous réjouir, s'envolent avec la rapidité de l'éclair sans laisser à peine de traces. Pourquoi l'esprit de l'homme se tient-il enchaîné aux sentimens pénibles, et oublie-t-il si vite ce qui lui a causé du plaisir? Cela n'est pas bien, et nous entraîne à l'ingratitude envers la Divinité et envers nos semblables; c'est ce qui

excite l'homme violent à la vengeance, qui est pour lui la passion la plus forte et la plus indomptable. Quant à moi, mes souvenirs sont si vifs, qu'il n'y a aucun terme entre les temps heureux du passé et mon malheur actuel. Tout autour de moi existe comme auparavant, deux êtres seuls ont disparu : la perte de l'un pouvait me conduire au bonheur, quoique jamais je ne l'aie désiré ; la perte de l'autre m'a condamné à un malheur sans fin.—Jamais, non jamais je n'oublierai Larissa! et ce n'est ni une fausse opinion, ni une imagination égarée qui nourrit ce douloureux souvenir, c'est qu'il se joint à l'idée de toutes les vertus sous une forme angélique ; cela m'explique pourquoi les souvenirs agréables de mon dernier séjour à Nicomédie et de tout ce qui s'y est passé, se sont évanouis, ils devaient cependant faire un point bien prononcé dans ma vie. Lorsque je cherche à me les rappeler pour me distraire de mes plus amères pensées, la seule ombre qui y soit répandue, la

vanité et la coquetterie de la personne qui y joua le premier rôle (et qui est d'ailleurs si aimable) , se mettent au-devant du tableau et l'obscurcissent entièr ment ; les couleurs si brillantes pâlissent , s'effacent , l'image de l'amie que je pleure, si différente de Calpurnie, se présente à moi, et le trait s'enfonce encore plus avant dans mon cœur.

Mais, que fais-je? J'oublie que je me vantais, il n'y a qu'un instant, de mon courage; excuse si, en t'écrivant, mon sentiment m'entraîne quelquefois en dépit de mes résolutions ; je reconnais l'inutilité et la fatigue de mes plaintes éternelles, et c'est ma ferme volonté de n'en plus faire entendre : mais toi qui connais le cœur que tu as pris peine à former, tu sais combien il a besoin de patience, d'indulgence et d'amitié ; toi qui m'en accordas si souvent, continue tes tendres soins à ton élève , et vois avec bonté le trouble que des regrets trop vifs excitent dans mon ame.

L'amitié du prince Constantin est un

grand dédommagement ; les liens qui m'attachent à lui prennent chaque jour plus de force : il est chrétien, comme tu sais, et continuellement entouré de gens de sa religion, qui le regardent comme un point de réunion ; je vais avec lui au culte divin, et je trouve toujours plus de motifs pour me confirmer dans la bonne opinion que j'ai de cette doctrine. Je ne puis encore être admis aux mystères de leurs grandes fêtes, tous ceux qui ne sont pas chrétiens doivent alors se retirer. Le culte dont je suis témoin, consiste en chants, en prières, en lectures de l'Evangile, vie de leur ancien maître, et dans un discours analogue au sujet. Que de fois j'ai éprouvé dans mon ame un feu ardent lorsque tu me lisais des discours de Cicéron, d'Hortensius, de Démosthène ! je croyais les entendre en personne, je voyais alors les Quirites assemblés, je voyais l'orateur devant le Rostrum, animé de l'amour de la patrie, exprimer ses nobles pensées avec feu,

avec éloquence, discuter les grands objets d'où résultent le bonheur ou le malheur des nations; je voyais la multitude attentive à ses paroles, l'orateur animé par sa propre émotion, la faisant partager à cette foule, qui mêlait bientôt ses larmes à celles qu'il ne pouvait retenir. Ce talent me paraissait le plus beau, le plus respectable de tous, et le pouvoir de la persuasion me semblait une émanation directe de la Divinité, puisque par la persuasion tout un peuple était entraîné dans les mêmes idées. C'est cette force de raisonnement, c'est le talent de la parole qui place l'homme au-dessus de la brute, c'est là ce qui constitue la perfectibilité et ses plus beaux droits. Telles furent les paroles qui coulaient des lèvres d'Hermès; mais sa bouche est muette, et ces anciennes assemblées d'un peuple respectable et fort de lui-même ont cessé avec l'éloquence d'Hermès. Des sophistes, des gens de lois abusent encore quelquefois de l'antique vénération que les ora-

teurs d'autrefois inspiraient; ils profanent la tribune où des voix immortelles se sont fait entendre jadis, pour atteindre, devant un indigne auditoire, à un but qui ne l'est pas moins. Mais c'est dans les temples des chrétiens que cet art oratoire, qui avait si fort baissé, se relève dans toute sa pureté et dans toute sa force : et quoique les sujets sur lesquels l'orateur s'exerce n'aient pas une influence aussi remarquable, et que la multitude qui les écoute ne soit pas une nation ; cependant ces discours ne sont pas moins dignes d'attention et sont d'une aussi grande utilité pour les auditeurs. J'ai entendu plusieurs de ces orateurs avec admiration et sensibilité, et je suis persuadé par l'expérience, que les images que j'avais devant les yeux de l'art déclamatoire et de l'éloquence, n'étaient point le rêve d'un enfant exalté. Il existe incontestablement une force sympathique dans un discours plein de feu et de sentiment. Avant que les raisonnemens nous soient exposés, nous sommes déjà

convaincus par le regard, par l'expression de la physionomie, et par le son doux et mélancolique de la voix : c'est un homme tout comme nous que nous entendons se réjouir, s'affliger, nous blâmer, nous gronder, nous ordonner, et nous lui en croyons le droit, et on l'écoute avec un saint respect comme si c'était un Dieu ; l'homme parle à l'homme et il en est écouté ; nous nous sentons élevé par un pouvoir surnaturel, il nous entraîne et nous ne pouvons résister. Je suis convaincu que s'il m'était possible de te rendre témoin d'une telle assemblée, la majeure partie de ta répugnance pour le christianisme disparaîtrait. Or, comme il est de notre devoir de rechercher partout la vérité, et que tu aimes à ne négliger aucun de tes devoirs, s'il se trouve dans les environs d'Athènes un temple chrétien et un de leurs orateurs, je te prie, pour l'amour de moi, pour ma tranquillité, pour approcher de ma conviction, de visiter une de leurs assemblées. Ecoute sans prévention le prédicateur,

et mande-moi l'effet qui en sera résulté. Adieu, mon cher Phocion.

LETTRE LIIIme.

THÉOPHANIE A SULPICIE.

Nicée, octobre 302.

C'est d'après tes instances et celles de mon cœur, mon aimable amie, que je t'écris du fond de ma solitude, où je trouve enfin, après maints orages, la tranquillité que je cherchais. Je ne suis point restée à Nicomédie, ainsi que tu le vois par la date de ma lettre. Un être errant et malheureux trouve partout une patrie et quelques ames bienveillantes qui s'intéressent à son sort. Je n'ai, dans le monde entier, excepté la famille dans laquelle je vis, et une seule amie dont je suis éloignée par des raisons impérieuses; je n'ai, dis-je, rien au monde, pas une ame qui me fasse désirer d'habiter un endroit plutôt qu'un

autre, et qui puisse me faire changer en rien ma manière de vivre. Je suis seule dans l'univers; c'est, je t'assure, un sentiment bien pénible de se sentir ainsi isolée, de savoir que notre bonheur n'égaie personne, et que nos malheurs ne font couler aucune larme. — Cela est bien triste! cependant cette situation a un côté consolant : les objets et les événemens de cette vie nous sont si indifférens, que nous arrivons à cette résignation apathique, à ce calme que nombre de sages de l'antiquité envisageaient comme le premier bien et le seul but auquel on doive tendre. Il est bien difficile d'y parvenir quand on a autour de soi des objets d'un vif intérêt; et la religion chrétienne (tu as sans doute deviné que c'était la mienne) nous recommande principalement ce calme et ce détachement de tout, comme un moyen assuré d'oublier le monde, ses plaisirs, nous-mêmes, et de travailler à notre sanctification et à nous perfectionner. Quelles que soient cepen-

dant la tranquillité actuelle de mon cœur et mon indifférence pour les plaisirs, et les peines qui ont été mon partage ici-bas, je n'oublierai jamais, sois-en bien sûre, la soirée que j'ai passée à Synthium : j'ai appris à te connaître, bonne et sensible Sulpicie, et, si je ne me trompe, je crois avoir trouvé en toi une femme familiarisée avec le malheur, qui comprend les infortunés, qui sait les ménager, et j'ose me flatter que le souvenir de la pauvre voyageuse à qui elle a donné un asile et offert son amitié, n'est pas effacée de son souvenir. Cet espoir me donne l'assurance que cette lettre sera bien reçue, et que ce ne fut pas seulement la politesse qui t'engagea à me demander de t'écrire, mais le désir d'avoir des nouvelles de celle à qui il n'a fallu que de passer quelques heures avec toi, pour t'aimer tant qu'elle vivra.

Si ta belle amie, dans le tourbillon de la joie et des occupations de ses noces avec l'homme qu'elle aime, dont elle est aimée, et dont tu m'as fait un si

beau portrait ; si Calpurnie, dis-je, se rappelle une apparition aussi indifférente pour elle que le fut la mienne, parle-lui de moi, je t'en prie ; dis-lui combien je prends de part à son mariage. Je voudrais savoir s'il est déjà fait, ou quand il se fera. Si tu me fais la grâce de me répondre, dis-moi tous les détails d'un évenement qui t'intéresse, et qui ne peut par conséquent être indifférent pour moi. Les charmes de Calpurnie, son amabilité irrésistible, et ton amitié pour elle, me font désirer de savoir le jour et l'heure fortunés qui décideront de son sort, afin de le célébrer dans ma solitude d'après les sensations de mon ame.

J'ai encore une prière à te faire, elle est indiscrète, je le sens bien, et je n'ose pas te la dire ; elle n'est point relative à toi, et dépend de l'heureuse épouse. — Si j'osais espérer de lui avoir inspiré un peu d'intérêt, je voudrais lui en demander une preuve, qui serait de sa part une grande complaisance. Si tu la crois

disposée à me l'accorder, je te dirai ce que c'est dans ma prochaine lettre : je finis celle-ci en me recommandant à ton souvenir.

FIN DU TOME SECOND.